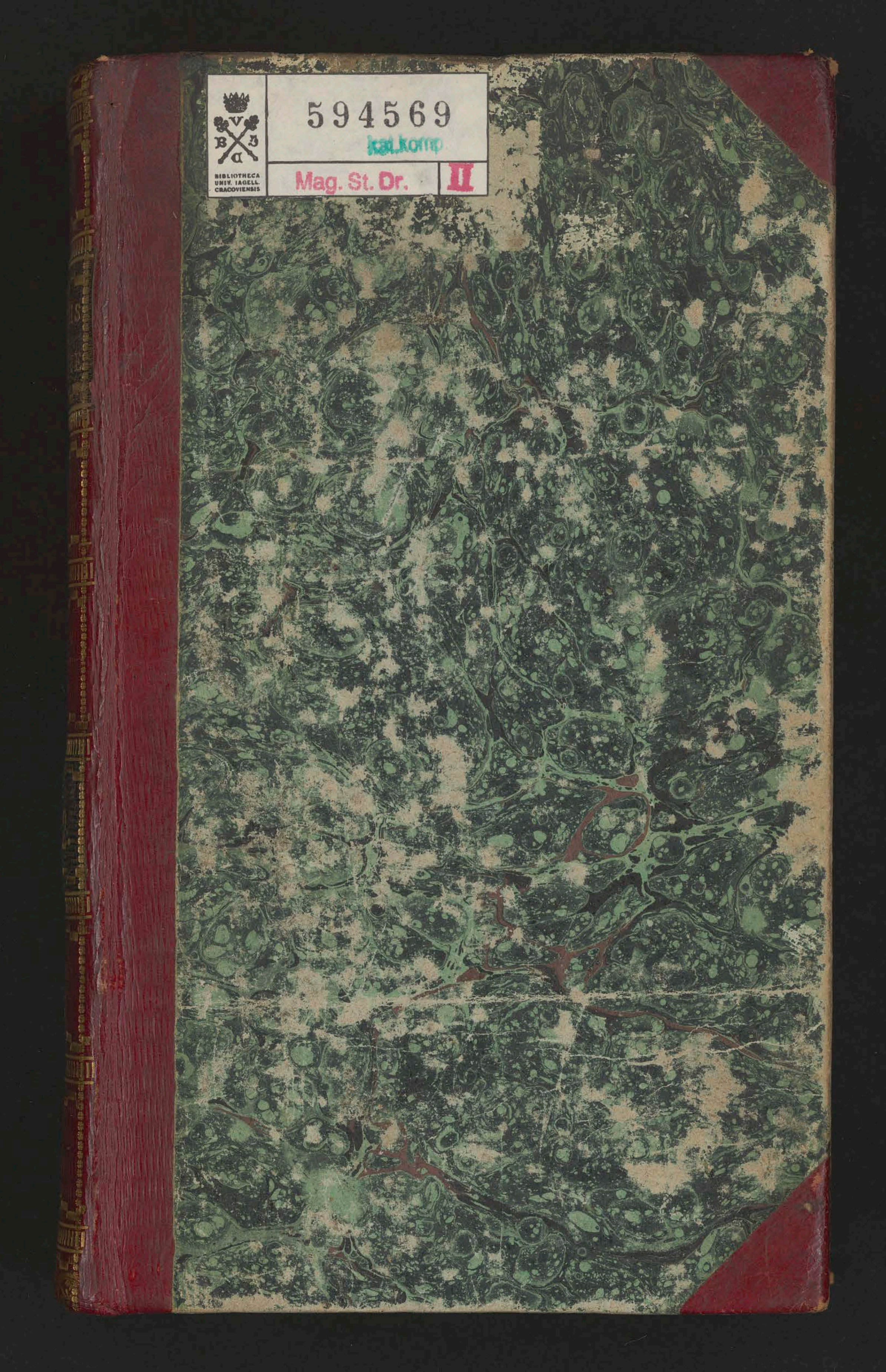






LETTRES

DE

MADAME LA PRINCESSE DE GONZAGUE.



LETTRES

DE

MADAME LA PRINCESSE

DE GONZAGUE

SUR

L'ITALIE, LA FRANCE, L'ALLEMAGNE ET LES BEAUX-ARTS.

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

À HAMBOURG,

CHEZ P. F. FAUCHE IMPRIMEUR ET LIBRAIRE 1797.

AVIS
DE L'ÉDITEUR DE BERLIN.

La première édition des lettres de son altesse sérénissime, madame la princesse de Gonzague, a été accueillie avec tant d'intérêt, que cette dame a voulu marquer sa reconnoissance au public en donnant tous ses soins à celle-ci, qui est un nouvel ouvrage plutôt qu'une nouvelle édition. En effet, outre l'augmentation presque entière du second volume, tout ce qui se trouvoit dans la première édition a été refondu, et nous ne craignons pas de trop dire, en as-

surant que cette production est du très-petit nombre de celles qui passeront à la postérité. Ce n'est point une simple relation de voyage; c'est un examen philosophique des peuples, des gouvernemens, des mœurs, des climats, des beaux-arts, et de tout ce qu'il y a de plus intéressant. A l'égard du style, on y trouve réunies l'énergie et les grâces sans afféterie. *)

Nous pourrions surement étendre nos justes éloges, mais nous préférons de laisser au lecteur le plaisir de la surprise. Seulement nous lui enseignons un parterre qui réunit toutes les fleurs.

Berlin, le 30 décembre 1796.

*) Le style de la princesse est aussi noble que sa naissance; elle est de l'ancienne et illustre maison de Rangoni. Voyez sur cette maison, ce qu'en dit Moréri, lettre R.

AVIS
DE L'EDITEUR DE PARIS.

Ces lettres sont la correspondance de madame la princesse de Gonzague avec ses amis. Au milieu des embarras et des fatigues inséparables des voyages, elle paroît toujours la même, et s'occupe moins à décrire minutieusement les objets, qu'à peindre les sensations qu'ils lui font éprouver. Les mœurs et les usages des pays quelle parcourt sont toujours présentés avec intérêt et avec une vérité

piquante. Sa critique fine et légère attaque les défauts, les vices et les foiblesses, en pardonnant à l'humanité ses écarts. Eclairée par une philosophie saine, elle distingue les vrais philosophes de ceux qui n'en ont que le nom. Jeune encore, elle n'a d'autre passion que celle des lettres, même au milieu des agitations et des persécutions qu'elle éprouve de la part de ceux dont elle méritoit d'être adorée par ses vertus et par ses sacrifices.

Ces lettres où elle se montre toute entière, respirent par tout la morale pure dont son ame est pénétrée; elles prouvent enfin que la philosophie n'est point incompatible avec l'amabilité, et qu'elle est bien plus le partage des grâces et de la beauté, que celui de bien des gens de lettres qui

trop souvent n'ont que le masque de la philosophie.

Nous devons à un ami de sa gloire tout ce que nous avons pu recueillir des voyages de cette Minerve moderne. Elle étoit au moment de les embellir encore par le tableau de Rome, si digne de ses pinceaux, lorsque les malheurs qu'elle fait entrevoir sous le voile de l'allégorie, dans sa lettre d'envoi, ont arrêté sa plume, comme elle le dit elle-même d'une manière si touchante, au digne ami à qui elle adresse ses observations.

Pour achever de la faire connoître, nous renvoyons les lecteurs au portrait que son époux a fait d'elle. Nous l'avons copié d'après un petit imprimé qui nous est parvenu, et nous avons cru devoir l'ajouter à la

lettre écrite à Mr le duc des G. . . dans la seconde partie. La modestie de cette dame l'avoit supprimé; mais nous l'avons restitué, comme un hommage que nous aimons à rendre à son génie et à ses vertus.

De Paris, le mois de juillet 1789.

ENVOI

A MONSIEUR DE S. V.... A MARSEILLE.

C'est votre amitié, ce sont ses préventions qui m'ont encouragée à prendre la plume; c'est donc à elle que je dois offrir les prémices de mon ouvrage, si l'on peut donner ce nom à des lettres écrites, chemin faisant, à ses amis, et pour eux seuls. Je vous dirai, comme Pline le jeune à Tacite, et avec bien plus de raison que lui: *Il y a bien de la différence entre écrire une lettre ou une histoire; entre écrire à un ami ou pour la postérité.* Je vous dois encore cette offrande, comme à la personne à qui mon esprit a le plus ambitionné de plaire; mais je vous parle de l'esprit, et c'est ce que j'apprécierois le moins dans mon ouvrage s'il y paroissoit. Ah! il m'auroit bien quittée; l'esprit

est une fleur qui se fane et périt au sein des orages; il n'est pas comme le génie que rien n'abat et ne peut détruire.

Cet ouvrage n'est donc que la peinture des objets qui me frappent, et que réfléchissent mon ame et mon imagination. C'est par là que je voudrois vous plaire et vous intéresser. Je vous dirai donc encore, comme un grand philosophe de l'antiquité à un de ses compagnons d'étude: *ceci est pour nous et non pour la multitude; nous sommes un assez grand théâtre l'un pour l'autre.* J'ai joint à mes lettres quelques-unes de vos réponses que je n'ai pu séparer de moi; l'amitié a aussi sa vanité, et nous aimons à nous parer de la gloire de nos amis. Vous verrez par là que je vous aime bien plus que moi-même, puisque je place mes foibles écrits à côté des vôtres. Les grâces

de l'esprit, la délicatesse du cœur, l'élévation du génie et l'aimable philosophie qui y règnent, feront voir que si l'amour est sottement aveugle, l'amitié a de bons yeux, et la mienne surtout.

Il y a bien long-temps que je désire de vous envoyer cet écrit; c'est à vous seul que j'aurois pu le livrer et l'abandonner. Outre le goût exquis dont vous êtes doué, vous appréciez l'ame de l'auteur qui s'y montre souvent. Vous connoissez la trempe et la couleur de son imagination, et vous aimez sa gloire; mais je n'ai pu vous l'envoyer, car je n'ai cessé d'y travailler; et en vérité je ne sais comment je l'ai pu. Ma vie depuis long-temps est si orageuse et si cruellement agitée; les douleurs de l'ame ont tellement affoibli l'esprit en moi, que je regarderois cet ouvrage comme un miracle opéré par l'amour de la

gloire, si j'osois y prétendre: enfin, je vous l'envoie tel qu'il est sorti de ma tête et de mon cœur.

J'ai tâché de rendre mes descriptions intéressantes en les animant par le souvenir de l'histoire et de la fable. Vous savez que les contrées que je parcours sont le théâtre qui en retrace à chaque instant les grandes scènes.

A l'égard du style, il m'a beaucoup plus coûté que les pensées qui viennent naturellement; mais pour les polir et les embellir d'un coloris agréable, il faut du temps et de la patience; et je vois bien à présent que le dessein d'un tableau, (car les arts ont les mêmes rapports) est bien moins difficile que le coloris, les nuances et les ombres qui lui donnent la vie.

Les orages qui m'environnent m'ont fait tomber la plume de la main, à l'instant où j'allois décrire Rome et la Toscane que je voulois ajouter à

mon ouvrage, Rome surtout, qui avoit tant excité mon enthousiasme, et dont la mort est si éloquente; mais hélas! au lieu de belles et riantes peintures, je n'aurois à vous offrir aujourd'hui que d'affreuses et tristes réalités; et ce tableau alarmeroit votre amitié pour moi. Je le réserve lorsque la tempête que j'éprouve, devenue moins violente, me permettra de tenir le pinceau, ou lorsque je serai arrivée au port vers lequel je m'achemine.

En attendant, je suis à la merci des vents et des flots; et je contemple du même œil et le rivage et la mort; ainsi dissipez vos alarmes. Je suis, il est vrai, environnée de dangers; de sombres nuages obscurcissent mes jours; d'affreux orages les menacent; mais je conserve, au sein de la tempête, ce calme, cette inaltérable paix que donne une ame forte d'elle-même et que rien ne peut abattre.

Vous serez bien surpris, aimable ami, qu'au milieu de tant de dangers, j'aye pu m'occuper d'autre chose que de mon existence; et vous direz que l'amour de la gloire est le plus beau, le plus grand de tous les amours, puisqu'il brave le malheur même, et que la force de l'ame est aussi le partage des femmes. Puissent-elles, en apprenant un jour ce que je ménage à votre sensibilité, ne point se degoûter de la vertu et de ses sacrifices! Enfin, si je péris dans la tempête, j'aurai au moins rempli ma carrière avec quelque gloire, par un ouvrage qui honore bien plus mon ame que mon esprit, puisqu'il fut inspiré par la seule amitié. Ce sera donc à elle à m'élever un tombeau sur le rivage, et à répandre quelques larmes sur mon sort. Adieu.

De Paris, le 30. mai . . .

La princesse de Gonzague.

AUX MANES

DE MON PERE ET DE MA MERE.

Chers et respectables auteurs de mes jours.

Recevez l'hommage de ma tendresse et de ma reconnoissance, non des jours que je reçus de vous, (ils furent voués au malheur et aux orages !) mais de tout ce que votre tendresse fit pour les rendre heureux et dignes de la vertu. En quittant la vie, vous emportâtes au tombeau la mienne qui, depuis ce cruel instant, n'est plus qu'une mort lente et douloureuse. Eh! que ne vous ai-je suivis! et pourquoi la pensée qu'il falloit rendre à la nature le dépôt de la vie, et non le lui arracher, vint-elle

m'arrêter dans mon désespoir? Hélas! j'aurois cessé d'être, avant de haïr l'existence! Recevez, recevez, chers auteurs de mes jours, le tribut de mes larmes, de ma douleur et de mon amour éternel; recevez-le dans un écrit, fruit de vos inspirations et de ces vertus aimables qui vous rendirent l'exemple des pères et des époux!

LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE GONZAGUE.
SUR L'ITALIE, LA FRANCE, L'ALLEMAGNE ET LES BEAUX-ARTS.

LETTRE I.

A madame de . . . . à Marseille.

De Gênes, le 28 mai. *)

Je me suis attendrie en lisant votre lettre; votre ame s'y montre toute entière; c'est elle-même qui l'a dictée. Oui, chère amie, elle seule sait rendre avec vérité ses sentimens; l'esprit sait en faire de belles images, mais peu ressemblantes. Les expressions de votre joie sur mon mariage peignent si bien les mouvemens de votre cœur, qu'il m'a semblé, en vous lisant, vous voir et vous entendre. Cette douce illusion de l'amitié nous rapproche, malgré la distance

*) Les lettres auxquelles la date de l'année n'est pas jointe à celle du mois, sont écrites avant l'année 1789. *Note de l'éditeur.*

qui nous sépare. Combien de fois n'ai-je pas pris la plume avant mon départ! que de choses j'avois à vous dire! que de sentimens divers à vous peindre! Mais les approches d'un instant qui alloit, hélas! fixer ma destinée, jetoient mon ame dans une telle agitation, qu'il m'étoit impossible de faire autre chose que sentir. La joie, les impressions vives transportent l'ame au de-là du bonheur.

La cérémonie de notre mariage se fit avec une dignité tout à la fois imposante et touchante. L'archevêque d'Avignon nous donna la bénédiction nuptiale dans sa chapelle, qu'on avoit ornée de fleurs comme le temple de l'hymen; mais, hélas! ce moment fut mêlé d'un torrent de larmes; il me fit sentir plus vivement la perte du plus tendre des pères, du meilleur des hommes! Toutes les plaies de mon ame se rouvrirent; il me sembloit que je venois de le perdre; mon cœur le demandoit, le cherchoit; je mêlois son nom à celui de mon époux. Ah! quelle étoit ma situation! Etoit-ce un triste pressentiment! Au sein du bonheur, la douleur seule occupoit mon ame.

Nous partîmes une heure après la cérémonie; notre festin de noces fut un repas champêtre servi, chemin faisant, en plaine campagne, dans une riante prairie, où serpentoient d'agréables ruisseaux; les oiseaux, les fleurs, les zéphyrs qui nous caressoient, l'aspect enchanteur d'une belle nature, tout sembloit fêter notre hymen.

Notre voyage fut assez heureux, assez gai jusqu'au pied des Alpes; mais là l'effroi s'empara de nous. Il faudroit des couleurs bien vives pour vous peindre ces contrées montagneuses, où l'on voit la nature informe sortant à peine du chaos.

Nous avons marché sur les traces d'Annibal. Si pour lors ces montagnes n'étoient pas plus accessibles, je le plains lui, son armée et ses éléphans. Comment aura-t-il fait? Il avoit beau être grand général, et Annibal lui-même; de tels obstacles ne sont pas si faciles à vaincre que les hommes et les villes; et sa ruse, ses artifices ne pouvoient rien là.

Figurez-vous une chaîne de montagnes qui s'étend, cent soixante milles le long de la mer, et dont la cime se perd dans les nues; les unes arides, pelées, hérissées de

rochers sourcilleux; les autres couronnées de bois touffus, et entrecoupées de vallées profondes.

Voyez-nous, dans des *portantines* *), gravir contre ces effroyables monts, par des sentiers tortueux, escarpés; un précipice d'un côté; de l'autre, le terrible élément qui, par un mugissement affreux et continuel, semble à grands cris appeler la mort; tantôt au sommet des montagnes, au milieu des nuages; tantôt portés dans les abymes: par tout des gouffres, des précipices; il ne manquoit qu'une tempête à ce pélerinage. Le second jour, le ciel se troubla; des nuages noirs annonçoient un orage; nous étions au sommet de la montagne; il y faisoit clair encore, et nous voyions sous nos pas se former la tempête. Le soleil qui nous éclairoit, d'abord pâle et plus triste que les ténèbres, s'obscurcit tout-à-fait; les nuages s'ouvrirent, les vents se déchaînèrent, la pluie devint un déluge, la grêle tomboit, la foudre éclatoit sur nos têtes, le tonnerre se propageoit sourdement dans les vallons. Nous

*) Espèces de chaises-à-porteur.

marchions presque au hasard à la lueur des éclairs, au bord des précipices, montant et descendant sur d'énormes rochers; nos porteurs, soutenus chacun par deux autres, sautoient tantôt de pierre en pierre, tantôt se traînoient plus qu'ils ne marchoient, portoient comme par miracle nos chaises, qui suspendues en l'air, étoient entre d'affreux précipices et la mer que nous voyions dans les abymes, et dont l'onde furieuse sembloit s'élever jusqu'à nous. Je frémissois à chaque pas. Ce n'étoit pas la crainte de la mort qui m'épouvantoit: non, je n'ai jamais aussi vivement senti combien, dans les dangers, la présence de ceux qui nous sont chers nous détache de nous-mêmes; je ne voyois que mon époux.

C'est dans ces contrées élevées et presque inaccessibles que l'on voit la nature sauvage dans toute son âpreté; on n'y aperçoit presque pas trace d'homme, quoique l'on ait des villes et des villages sous les pieds. A peine y trouve-t-on un abri contre l'orage et pendant la nuit. Nous avions passé les deux premières dans des cabanes de pasteurs. Le troisième jour

nous en aperçûmes une au pied de ces montagnes, et nous y descendîmes. Mais qui auroit cru trouver l'urbanité dans des lieux si sauvages? A peine y fûmes-nous, que de bonnes gens, habitans d'une ville voisine, vinrent nous enlever de cette humble demeure, et nous offrir l'hospitalité avec cette politesse qui prend sa source dans l'humanité, et que le cœur agrée; car c'est le cœur qui l'inspire. Nous restâmes donc deux jours à *Oneglia,* petite ville de l'état de Gènes, assez peuplée, où, tout en nous delassant, nous fûmes très-fêtés.

L'aménité, la fertilité que présente le pied de ces montagnes, forment un beau et singulier contraste avec l'âpreté et la stérilité de leurs sommets. Les bois d'orangers, les collines couronnées d'oliviers, les vallons couverts d'arbustes et de plantes odorantes, les fleurs éclatantes qui colorent la terre et parfument l'air, les villes et les villages situés ou dans la plaine, ou sur les collines, ou dans les vallons tout le long de la côte qui borde la mer; cette scène continuelle de *Nice* à *Gènes* est d'une beauté, d'une magnificence digne de la

nature même, si gracieuse, si prodigue sur ce rivage qu'elle favorise d'un printemps éternel.

Nous poursuivîmes notre route escarpée, et nous arrivâmes à *Savone*, où un temps fort orageux nous arrêta. En attendant le calme, je parcourus les églises dont la plupart sont belles et noblement décorées; dans une je vis un tableau qui, dans ce lieu, donne une idée du génie des Italiens modernes. Il représente la première de nos histoires galantes; vous devinez bien que c'est celle d'Adam et Eve. Ils sont dans ce jardin délicieux où ils se trouvèrent en venant au monde, environnés des objets de leur séduction; l'arbre avec le fruit dont la beauté tenta Eve, le serpent qui la catéchise sous une mine très-persuasive. Ils sont sans doute encore dans l'innocence, car on les voit sans ces vêtemens qu'inventa le péché. L'innocence est à sa place dans un temple, mais pour cette fois, il eût mieux valu les peindre après l'avoir perdue; au moins auroit-il été plus décent. La *volupté* près de la *superstition:* voilà la devise italienne.

A propos de superstition: un moine tout-à-fait galant, un de ces moines qu'on ne trouve qu'en Italie, ayant appris que je cherchois un clavecin pour me désennuyer, vint galamment m'offrir le sien. Il me parut plaisant, et je le fis causer. Voici un échantillon de sa galanterie. „Père! „dites-moi, y a-t-il de la société dans ce „pays-ci?“ „Peu; car il y a une disette „d'hommes qui a mis les femmes dans la „nécessité de nous prendre pour leurs si-„gisbés; l'évêque en a murmuré, il a „même employé son autorité pour nous „éloigner d'auprès d'elles; mais en vain, „car après tout, il faut bien que les dames „soient *servies.*“ „Vous en servez sans „doute une aussi? est-elle jolie?“ „*Si è la* „*piu bella del paëse.*“ Dans le moment la foudre éclate, mon moine fait gravement un signe de croix, tire une petite sonnette de sa poche, et me la présente en me disant: „*Prenda signora principessa, e non abbia* „*paura; é benedetta; ha toccato la gamba* „*della madonna di Lauretto.* Je lui dis, en l'acceptant: „Révérend père, les reliques „en Italie chassent la foudre; mais avouez „qu'elles n'ont ni le pouvoir de préserver

„de certaines foiblesses, ni celui de vous „rendre moins galant.“ Cette plaisante aventure m'a fait penser que les moines ne sont ici que les comédiens de la religion.

L'orage se calma; les nuages se dissipèrent; le soleil reparut, nous partîmes, et continuâmes notre pélerinage jusqu'à *Sestri*. Là, nous montâmes en carrosse, et laissâmes enfin nos portantines, détestables voitures qui harassent le corps au lieu de le délasser. J'aurois mieux aimé aller à pied que d'être cahotée ainsi dans cette route de précipices. En marchant, je n'aurois fait que me lasser, et n'aurois pas eu devant moi l'affligeant tableau d'hommes faisant l'ouvrage des bêtes.

J'ai vu dans cette route, le long de la rivière, des maisons de campagne qui sont des palais enchantés; tout ce que l'art a de plus riant s'y trouve, et il semble n'y paroître que pour imiter la nature. Dans quelques-uns, de grandes salles y sont métamorphosées en jardins, par l'effet des stucs coloriés qui présentent à l'œil les jeux variés de la nature champêtre. Les jardins sont formés par des allées et des

bosquets d'orangers et de cédras qui ombragent les fleurs dont la terre est couverte; ils sont ornés de statues et de fontaines, les eaux y jouent de mille manières, et l'on y défie les rayons du soleil dans des grottes rustiques qui semblent être l'asyle des nymphes des bois. Ainsi la nature et l'art s'unissant de concert, font de ces palais champêtres des séjours délicieux.

Enfin, après six jours de marche et de dangers, nous arrivâmes hier dans cette ville, où l'on rencontre un palais à chaque pas. Adieu; lorsque j'aurai vu Gênes, je vous en parlerai.

LETTRE II.

A la même.

De Gènes, le 5 juin.

Gènes s'élève sur des collines, s'étend sur leur penchant et dans la plaine, remonte, et forme autour de la mer un vaste amphithéâtre. Cette belle et riante situation offre, du côté du port, un point de vue vraiment théâtral; mais c'est bien dommage qu'il soit perdu pour l'intérieur de la ville, dont la construction bizarre offusque la vue. . . . Les rues en sont si étroites, qu'à peine trois personnes y passent de front; les maisons, les édifices qui les bordent sont d'une hauteur qui intercepte les rayons du soleil. Cette ville, espèce de labyrinthe, est obscure, triste, et a l'air d'une prison, malgré sa liberté. La rue neuve, la rue Balbi sont les seules larges et alignées; elles sont bordées de part et d'autre, dans toute leur longueur de temples et de palais de marbre, dont les façades sur la rue sont d'une architecture théâtrale, mais qui présente quelques beautés.

J'ai vu ces palais si vantés; ils sont en effet magnifiques, trop magnifiques: il sied peu aux républicains modernes d'être ainsi logés; leur petitesse saute trop aux yeux dans ces grandes et superbes demeures. En voyant ces péristiles élégans, ces cours majestueuses; en montant ces escaliers décorés; en entrant dans ces appartemens où l'or, l'azur et les pierres précieuses sont prodigués; en admirant ces galeries, où le génie des grands peintres a fait respirer, sentir et presque parler la toile; l'imagination chasse le maître de la maison, et y place un monarque.

Mais les arts qui embellissent tout, n'influent guère sur les grâces des femmes qui habitent ces palais. Que n'imitent-elles au moins dans leurs ajustemens le goût exquis des différens costumes que leur présentent les tableaux de leurs galeries? On diroit qu'elles manquent de cet instinct de s'embellir, si naturel à notre sexe. Dans leurs ajustemens, rien d'élégant, rien de léger; tout est guindé, tout est lourd, et les Grâces semblent être en divorce avec elles.

Les temples sont éclatans de marbre, de bronze, d'or; et la peinture, la sculpture y parlent aux yeux et à l'imagination. On voit bien que les Italiens font passer la dévotion par la tête, pour la faire descendre au cœur.

Cependant les beaux-arts, qui se montrent ici avec tant d'éclat, n'y sont point dans leur pays natal. Pour les sciences et la littérature, elles y sont absolument étrangères; et la musique même, art favori des Italiens, y est peu cultivée. Les monumens élevés à l'humanité honorent les Génois. Les hôpitaux sont des palais construits et décorés avec la plus grande magnificence. Que d'humanité dans ce luxe! qu'il est beau de distraire, au moins quelques instans, la misère! Là, elle se fait illusion, et perd le triste souvenir d'elle-même. Cette illusion, en adoucissant les blessures de l'ame, soulage souvent les maux du corps. Que j'aime, que je respecte ce luxe! Si j'étois souveraine, la maison des pauvres seroit le plus beau de mes palais.

Mais ne croyez pas que cette magnificence soit au détriment de l'essentiel. La

salubrité de l'air, la propreté, la bonté des alimens, les soins extrêmes, tout y soulage et console l'humanité malheureuse. On y voit les statues des fondateurs et des bienfaiteurs du lieu: la reconnoissance sait à qui s'adresser.

Gènes étoit-elle de cette magnificence quand Magon, général des Carthaginois, l'attaqua à l'improviste, la prit et la détruisit? Sa principale illustration est dans sa haute antiquité. Vous savez qu'elle existoit mille ans avant Rome; ainsi, elle a vu naître presque toutes les villes d'Italie. Allons à présent observer les hommes qui l'habitent, pour vous en parler. Adieu.

LETTRE III.

A la même.

De Gènes, 29 juin.

Je viens de voir le doge; il fait fort bien les honneurs de la république; son palais ressemble un peu à une forteresse. Il est de forme carrée; la façade est ornée de colonnes et de statues; les cours, les galeries, les escaliers ont de la grandeur. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la salle du grand conseil; les murs y sont revêtus de grands tableaux peints à fresque, dont les sujets ont rapport à l'histoire de Gènes. Tout autour règnent les statues des Génois qui ont illustré leur patrie; hommage qui dans une république est le germe des grands talens et des vertus patriotiques. On y voit surtout figurer la statue du célèbre Doria, à qui Gènes doit sa liberté et sa forme actuelle de gouvernement. Au reste, il s'en faut que la république soit aussi bien logée que les républicains.

Vous rappelez-vous le beau moment qu'eurent les Génois, lorsqu'abattus et consternés de la perte de leur liberté, ils se

relevèrent tout-à-coup de cet abattement, et brisèrent avec tant de courage les chaînes que les Autrichiens venoient de leur donner?

J'ai vu, dans l'arsenal qui est au palais, les armures dont les dames génoises alloient se revêtir lorsqu'elles se croisèrent dans le XIII siècle pour combattre les Infidelles et leur enlever les lieux saints. Le pape, touché du zèle religieux de ces pieuses amazones, arrêta l'expédition guerrière à l'instant du départ. Dira-t-on toujours que nous n'avons que de la foiblesse?

Je fis hier mon apparition dans le monde, non sans un peu de répugnance. Cela dérange mon cours de curiosités, et vous savez que j'aime mieux les choses que les hommes; elles sont moins monotones; car ils sont à-peu-près les mêmes par tout.

La noblesse se rassemble le soir dans les palais dont je vous ai parlé; ces assemblées sont très-brillantes, au moins pour les yeux; on les nomme *conversazioni*, quoique personne n'y parle. Cet espèce d'animal qu'on appelle *sigisbé*, détruit l'esprit de société, ainsi que les mœurs domes-

tiques dont je ne vous fais point le tableau; car que vous dire? que vous peindre? Des femmes, des hommes qui s'unissent pour n'être jamais unis, qui, huit jours après l'hymen, forment, par un usage étrange, un autre lien où l'amour n'a pas plus de part qu'au premier, mais qui n'en brise pas moins le nœud le plus sacré, et, avec celui-là, tous les autres. Ce qui est inouï, c'est qu'on en est convenu avant le mariage; et qu'on spécifie même quelquefois dans les arrangemens, que l'épouse aura un *patito:* nom que l'on donne ici à ces chevaliers. L'époux se réserve souvent la prérogative du choix, surtout pour le premier en charge; et c'est de sa main qu'il est présenté et accepté. Mais s'il est renvoyé ou infidelle, la dame alors fait son choix elle-même. Tout cela ne porte nulle atteinte au zèle religieux des dames génoises. Elles savent allier à merveille la dévotion à la galanterie, et leur ame n'en devient que plus bénigne et plus tendre. Si vous voulez vous édifier, allez-vous-en la veille de quelques fêtes solennelles sur le rivage *di Ponente* ou vers le vallon de la *Polcevera,* où sont presque tou-

tes les maisons de plaisance des seigneurs génois; et là, vous verrez arriver les confesseurs des dames, conduisant chacun avec eux un ou deux *patiti* à la campagne, pour laisser, pendant ces jours saints, l'ame de leurs pénitentes dans cette parfaite quiétude qui prépare au repentir et à la pénitence. Après cette expiation, les zélés confesseurs vont reprendre *gli patiti*, les ramènent à leurs dames, et voilà les coupables purgés, lavés, purifiés; tout est oublié, effacé, comme si on les eût plongés dans les eaux du Léthé. Les nœuds d'un tel hymen se brisent comme un verre et sans retour, quand bon semble aux parties. Une femme n'a qu'à déclarer juridiquement contre son mari ce qui fut toujours un mystère pour une femme chaste; et l'hymen est rompu sans retour.

Le peuple n'est pas si plaisant. Féroce par tempérament ou par le défaut des lois qui le gouvernent, il fait un mélange détestable de la superstition et des passions violentes qui le dominent; et souvent, en revenant du salut, il aiguise le poignard de la trahison.

Mais laissons la peinture des hommes, toujours sombre et triste lorsqu'on s'y arrête trop long-temps. Récréons nos pinceaux, trempons-les dans des couleurs plus douces et plus riantes, pour peindre la nature champêtre, objet le plus intéressant de ce pays.

Adieu; demain je reprendrai la plume.

LETTRE IV.

A la même.

De Gènes, le 24 juin.

Les environs de Gènes sont enchanteurs, et surtout le délicieux vallon de la *Polcevera,* qui a pris son nom du torrent qui le traverse. Sa configuration pittoresque, les côteaux qui le bordent, couronnés d'une multitude de palais peints, avec des jardins en terrasse, en font un paysage charmant et animé. C'est le lieu de *villegiatura* des seigneurs génois. Vous voyez qu'ils se connoissent en situation. Ils y ont établi un *casino* qui est le rendez-vous des plaisirs dans le temps de la campagne.

La côte de *Sestri di Ponente,* autre lieu de délice des Génois, offre des points de vue qui ne sont pas moins agréables. Des collines en amphithéâtre, couvertes de maisons de plaisance et de jardins d'orangers, s'étendent à plusieurs milles, le long de la mer, sur laquelle la vue domine au loin: le contraste de ce sombre élément et de cette riante campagne est vraiment admirable.

J'ai parcouru la plupart de ces palais dont la somptueuse élégance est bien opposée à la simplicité des champs; mais ce qui est enchanteur, ce sont les jardins qui les accompagnent. C'est là que la nature étale avec faste ses richesses et ses beautés; tous les sens y sont ravis; la vue, par les trésors de cette belle nature; l'odorat, par les délicieux parfums de Flore; l'ouïe, par le doux murmure des eaux et le chant des oiseaux dont ces lieux charmans semblent être l'asyle favori. Enfin, tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, et jusqu'à l'air qu'on y respire, tout porte à l'ame une douce volupté.

Je voudrois vous peindre le jardin du prince Doria, qui est sur le rivage, dans une situation ravissante. Mais il faudroit un autre pinceau que le mien. Figurez-vous un berceau d'orangers, qui entoure un immense jardin. En le parcourant, voyez le parterre le mieux dessiné, et dont l'adresse du ciseau a métamorphosé les arbrisseaux de myrte en oiseaux, en petits enfans. Allez à présent au haut du jardin, montez quatre marches, et vous vous trouverez dans une galerie d'orangers ornée

de statues, de vases et de fontaines, au dessus de laquelle s'élèvent en amphithéâtre trois autres galeries semblables. Si le charme du lieu ne vous arrête, transportez-vous pour en voir l'ensemble, dans un pavillon qui est au bas du jardin; et vous serez ravie à l'aspect de ce bel amphithéâtre de verdure. En me promenant dans le parc, je me suis trouvée au bord d'un lac, au milieu duquel est une île que j'ai prise pour celle de Paphos. J'ai été voir en bateau si l'amour y étoit; mais, au lieu de ce joli enfant, il ne s'est offert à moi qu'un vieux Neptune; il a pourtant été galant, et m'a donné les scènes variées de son luxe bruyant.

Dans un autre endroit du parc, j'ai aperçu un théâtre sur un petit côteau; mais pour cette fois je ne me suis pas trompée; il appartient à l'amour. Un portique de myrte et de laurier en est l'entrée. Il est formé par trois rangs de gradins en gazon qui s'élèvent en demi-cercle, au dessus desquels est un rang de loges; le jasmin, la rose et l'oranger sont les peintures qui les ornent. La scène est pavée de fleurs et environnée d'un mur

de feuillages; de chaque côté est une porte de verdure, soutenue par des colonnes dont les bases et les chapiteaux sont composés de différentes fleurs. Ces deux portes introduisent sur la scène, au parterre et à l'orchestre, où l'on se trouve vis-à-vis d'Apollon qui chante sur sa lyre les charmes de la nature et l'enthousiasme qu'il éprouve.

Enfin, il ne manque que d'y voir l'Amour jouer toutes ses malices. Ce perfide enfant se tient caché; mais on le sent par tout.

LETTRE V.

A la même.

De Novi, en route, 28 juin.

Nous sommes sortis de Gènes par le village ou fauxbourg *di San Pietro d'Arena,* situé au bord de la mer, et dont les maisons sont des palais d'une architecture en peinture. Quoique cette imitation choque le bon goût, elle est d'un effet gai et agréable à la vue. De là, nous avons traversé, dans toute sa longueur, le vallon de la *Polcevera* par un chemin magnifique; je croyois me promener dans l'allée d'un jardin. La beauté de la campagne, la multitude de châteaux qui la décorent, les sites rians qui l'animent, m'offroient, pendant l'espace de quatre ou cinq milles, des tableaux mouvans et magiques.

Cette agréable promenade nous a menés jusqu'à *Campo marone,* petit village sur le penchant d'une colline, peuplé de pêcheurs. C'est la première poste. Dans celle qui suit, nous avons traversé *la Bocchetta* qui ne mérite guère ce joli nom. Cette longue montagne est une des plus

hautes de la chaîne de l'Apennin. Il en sort des sources qui forment deux ruisseaux ou plutôt deux torrens qui coulent en sens contraire, et vont avec fracas se jeter dans le Po. Dans cette route escarpée les efforts pénibles des chevaux me faisoient souffrir; je disois à chaque instant: pauvres bêtes! Admirez mon bon cœur; n'ai-je pas fait à pied la moitié du chemin pour les soulager?

Au pied de cette montagne, on trouve la petite ville *di Voltagio* sur le bord d'un agréable ruisseau, et qui n'a guère l'air d'avoir été la capitale de l'ancien peuple de la *Ligurie;* plus loin, le bourg de *Serravalle,* et après, la petite ville *di Gavi.* Dans les vallons et les plaines où sont situées ces villes, la route est plus que difficile, elle est dangereuse par les torrens qui se précipitent des montagnes, et inondent les chemins.

Nous avons enfin quitté cette longue et grande *Bocchetta,* et nous sommes entrés dans une riante campagne dont les chemins bordés de marroniers nous ont conduits jusqu'à Novi, où nous avons couché cette nuit. Quel coucher! Lorsque je jette

un coup d'œil sur les lits des auberges, je me félicite d'avoir le mien avec moi: je ne voudrois jamais m'arrêter; ces stations de tous les soirs me font maudire les voyages. La rusticité des gîtes, le mal-aise, la mal-propreté qui accompagne par tout les voyageurs; l'avide grossiéreté de ceux qui composent ces sortes de maisons; tout cela, répété à chaque poste, me fait penser et dire souvent que l'Europe est bien loin de cette civilisation dont elle se vante. Que faut-il pour des voyageurs? Commodité et propreté: pourquoi ne rencontre-t-on cela nulle part?

Novi, au pied de l'Apennin, est la ville la plus considérable que j'aye rencontrée dans cette route.

L'état de Gènes finit là, du côté de la Lombardie.

LETTRE VI.

A la même.

De Plaisance, 5 juillet.

De Novi à Plaisance, on va, en se promenant dans des champs fertiles et cultivés, arrosés par plusieurs rivières. On voit sur la route *Tortone*, autrefois colonie romaine, et *Voghèra*, toutes deux villes de la Ligurie; *Bruni*, gros village; *Castel San Giovanni*, petit bourg, et première place du duché de Plaisance. Nous avons ensuite trouvé la *Trebia*. Son étendue, sa rapidité et la fureur de ses flots ont glacé mon courage; il a fallu pourtant faire bonne contenance; j'ai maudit la paresse et le flegme des Italiens qui passent et repassent à chaque instant cette orageuse rivière, sans penser à y faire un pont. O Romains! ouvrez les yeux, regardez vos descendans, et pleurez! A propos de Romains, je parcourois des yeux les bords de la rivière; j'y cherchois l'endroit où le héros de Carthage, bien jeune encore, donna de terribles leçons à de vieux capitaines.

Nous avons trouvé le Pô presque aux

portes de Plaisance; il s'est offert à nous dans toute sa majesté. . . . . Nous voici assez heureusement arrivés dans cette ville; je m'en félicite et vous aussi, car mes montées et mes descentes ne vous auront guère amusée.

Plaisance, dans une plaine riante, semble être au milieu d'un vaste jardin; elle est grande et d'un très-bel aspect; rues larges et alignées; places décorées; fontaines, temples, palais; voilà Plaisance: mais c'est dommage; elle est presque sans habitans.

Sur la place principale sont les deux statues équestres, d'*Alexandre Farnèse* et de *Ranuzzio* son fils, vêtus à la grecque, d'une manière svelte et agréable, le manteau flottant sur les épaules. Ces deux figures sont belles et ont de la fierté. Les chevaux respirent; le feu et le génie de l'artiste ont animé le bronze.

Avant et après la domination des *Farnèse*, cette ville passa successivement en bien des mains, et fut le théâtre de grands événemens. N'est-ce pas à Plaisance que *Cinna* et *Marius* vinrent se fortifier contre

le parti de *Sylla?* Long-temps auparavant, les Carthaginois conduits par *Amilcar,* la pillèrent et la brûlèrent. Sortie de ses cendres, elle devint l'objet de la convoitise de plus d'un potentat. *Othon* et *Vitellius* se la disputèrent par un siége. Et il n'y a pas eu jusqu'à *Totila,* roi des Goths, qui n'ait voulu dominer ce beau pays en le désolant. Les héritiers de Saint Pierre, qui l'ont possédé long-temps, l'ont-ils mieux traité?

Un cours délicieux planté de beaux arbres forme l'enceinte de la ville; c'est là que je vous laisse.

LETTRE VII.

A la même.

De Parme, 9 juillet.

La route de Plaisance à Parme offre les sites les plus rians et les plus variés. A droite, on a d'abord les Apennins couronnés de forêts; à gauche, la vaste plaine où coule majestueusement le Pô; puis le *val di Taro* traversé par la rivière de ce nom; ses bords couverts d'arbres, ornés de guirlandes de fleurs et de feuillages; une multitude de villages et d'habitations champêtres répandues dans ce vallon et dans la plaine: tous ces paysages divers enchantent le voyageur. Je ne m'étonne point que ce pays ait fait naître d'aussi grands peintres; on est tenté de devenir imitateur d'une si belle nature; elle met elle-même, sans qu'on y pense, le pinceau à la main.

Le costume des paysannes de ces campagnes est élégant et pittoresque. Petit chapeau de paille, orné de rubans, de fleurs ou de plumes; voilà leur coëffure. Boucles d'oreilles, collier et bracelets; voilà

leur parure. Leur habit est un corset qui dessine la taille, et dont les manches sont attachées avec des rubans qui voltigent sur les épaules; jupe, tablier d'une autre couleur; c'est dans ce costume qu'elles forment ces belles guirlandes qui enchaînent les arbres. Seroit-ce cette coquetterie qui leur inspire de parer ainsi la nature, ou cette riante nature qui leur inspire cette aimable coquetterie?

Parme me plaît par son air animé; c'est une jolie ville: presque belle. Elle est située en plaine sur la rivière de *Parma* qui la divise en deux parties. La plupart des rues sont larges et alignées: il y a de grandes places, mais sans décoration.

Les Etrusques fondèrent Parme; les Boïens, habitans de la Gaule Cisalpine, la leur enlevèrent; les Romains la prirent à ceux-ci; dans la décadence de l'Empire, elle passa tour-à-tour sous la domination des Lombards, des rois d'Italie, et enfin sous celle de l'église; le pape Paul III en fit, en bon père, présent à son fils Pierre Louis Farnèse, qui en devint le tyran et la victime. Jamais courtisane ne passa en

tant de mains. Le possesseur actuel, prince de la maison de Bourbon, et le grand nombre de François qu'il y a attirés, ont rendu cette ville presque françoise, en y transportant leur langue, leur costume et leurs usages. Dieu veuille qu'avec la langue et l'habit françois, on n'en prenne pas les mœurs; un si petit pays pourroit-il y résister? Cette ville marche à la civilisation. Les arts, l'industrie et le commerce y ont naturalisé les productions et les choses utiles et agréables des pays les plus florissans. J'y ai vu une grande imprimerie qui n'imprime encore que de petites choses. Cependant les lettres n'y sont point négligées. Il y a une bibliothèque publique et une académie de peinture, de sculpture et d'architecture, qui en distribuant des prix aux talens, les développe et les encourage.

Le palais du duc est à peine un palais. Une cour d'une assez belle architecture vous mène à de vastes appartemens dont les ameublemens ne sont que riches. En entrant dans la galerie je suis tombée en extase devant un des plus célébres tableaux

du monde. *) C'est la Vierge assise tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Quelle expression! quel accord sublime! On voit à la fois sur son visage cette complaisance affectueuse de la tendresse maternelle, et cette tranquillité angélique qui naît du bonheur sans mélange. L'enfant a l'air d'un Dieu naissant; on voit dans ses yeux l'aurore de la divinité; il joue avec les cheveux de la Magdelaine qui, prosternée, soutient avec la main son pied qu'elle va baiser. Que de grâces dans cette belle pécheresse! En la regardant on lui pardonne toutes ses foiblesses; et l'on diroit par sa naïve tranquillité qu'elle est sûre de son salut. Près de la Vierge, est un ange qui présente un livre à l'enfant, en contemplant la Magdelaine. Ce regard porte un caractère de tendresse si divin, qu'on diroit que le peintre étudia dans les cieux l'art de rendre les passions célestes.

Il y a ici quelques belles églises, où le Corrège s'est encore signalé. Parme étoit sa patrie.

Je viens de voir ce théâtre célébre,

*) *La Madonna di san Girolamo*, ou le Jour du Corrège.

belle imitation de ceux qui ont éternisé la magnificence des Romains; c'est un demi-ovale entouré de quatorze rangs de gradins à l'antique, au dessus desquels s'élèvent deux rangs de loges ornées de colonnes, et couronnées d'un autre rang de gradins. La scène est vaste et profonde; quinze mille spectateurs peuvent être assis, voir et entendre; malgré l'étendue de son enceinte, la voix ne s'y perd pas; et du fond du théâtre, on entend à l'extrémité opposée quelqu'un qui parle à demi-voix: effet admirable de la justesse et de l'harmonie de ses proportions. En y entrant on est frappé de son aspect superbe; les scènes de nos jours *) sembleroient bien petites, données sur ce théâtre. C'est là que l'on devroit représenter les pièces immortelles des Grecs et des François; les héros s'y trouveroient chez eux; et n'auroient point cet air de misère qu'ils ont en France.

Après mes courses curieuses, j'ai été sur les remparts de la ville, promenade

*) On étoit bien loin de prévoir alors, les grandes et terribles scènes qui agitent aujourd'hui le théâtre de l'Europe.

agréable et champêtre, encore embellie par des points de vue rians et pittoresques.

Nous allons partir; j'en suis fâchée; cette petite capitale me plaît: il y a à-peu-près tout ce que l'on trouve dans les grandes, et bien plus de bonheur peut-être.

En route.

Depuis Plaisance je foule avec respect la voie Emilienne dont je suis assez contente.

Nous avons couché cette nuit à Reggio, jolie petite ville, et assez peuplée. J'ai été voir ce matin, dans l'église *della Madonna delle Giarre*, un Christ. L'expression de la tête est d'un pathétique divin. A ses pieds, est la vierge mourante, accablée de douleur et soutenue par deux saintes femmes. En la regardant, le cœur se serre, les larmes coulent; il faut rendre grace au *Guerchin* de cette émotion; il fait souvent sentir qu'on a une ame tendre; il a mis dans ce tableau toute la force et l'éloquence de son pinceau.

Reggio n'est point une ville sans nom: fondée par les anciens Toscans, le triumvir Lépide en fit ensuite une colonie romaine, qu'Alaric roi des Goths détruisit.

Le pays que nous parcourons depuis Parme, arrosé par le Pô, le *Pannaro* et la *Secchia,* est une plaine émaillée de fleurs, d'où s'élève une multitude d'arbres, plantés en quinconce, dont l'aspect présente une forêt alignée : des guirlandes de pampres les enchaînent, et bordent les chemins. La nature semble être en fête. La *Secchia* nous a arrêtés tout court; ses eaux écumantes et agitées avertissoient de ne pas la passer; mais j'ai voulu braver l'onde.

LETTRE VIII.

A la même.

De Modène, 14 juillet.

Vous venez de voir une partie du territoire de Modène; c'est un jardin qui défie l'art. La beauté de la ville, le riant de sa situation répondent à ses environs. De grands portiques décorent des rues larges et alignées, et donnent à cette ville un air d'uniformité qui ne déplaît point.

Le palais ducal se fait admirer par une architecture de la grande manière; l'intérieur est analogue à la magnificence du dehors, on y voit des plafonds du *Tintoret*. La galerie a encore quelques morceaux précieux: la femme adultère surtout, tableau sublime du *Titien*. Toutes les figures qui le composent sont d'une vérité, d'une expression et d'un pinceau incomparables. La femme adultère est si belle, si touchante; le repentir et le remords sont si bien exprimés dans ses yeux, qu'on seroit presque tenté de lui pardonner.

Modène est fort ancienne. Rappelez-

vous qu'elle doit son origine à une des douze colonies que les Etrusques envoyèrent au de-là de l'Apennin. Elle fut ensuite colonie romaine, et joua un rôle dans les temps orageux de la république. Ce fut à Modène que Brutus trouva un asyle, lorsqu'il eut délivré Rome de César, et où il fut assiégé par Antoine.

Modène s'est aussi illustrée en donnant naissance à des personnages distingués dans les sciences, les lettres et les arts.

Nous partons.

En route.

Encore une rivière? elles sont bien fréquentes! Nous en passons à chaque instant; nous venons de traverser le *Pannaro* qui est l'entrée des états du Pape. C'est aux environs de cette rivière qu'*Octave*, *Antoine* et *Lépide* se partagèrent l'empire du monde. Mais laissons-là ces trois ambitieux, et entrons à Bologne.

LETTRE IX.

A la même.

Bologne, 28 juillet.

Bologne est très-ancienne, puisqu'elle existoit du temps des *Tarquins*. Cette ville, comme la plupart de celles d'Italie, eut le noble instinct de la liberté. Son sénat en est encore le simulacre. Après avoir triomphé de tant de siècles, elle alloit périr par les factions violentes de ses citoyens, lorsque Jules II s'en empara les armes à la main; mais la vigueur de ses mœurs, son sénat recommandable par ses vertus et ses lumières, la sauvèrent du pouvoir absolu du nouveau souverain. Sixte V acheva ensuite de la soumettre au saint siége en affoiblissant ce sénat.

Sa situation sur le *Rhéno* au pied de l'Apennin, est belle, et sa construction singulière. On y entre par douze portes qui toutes aboutissent à des rues longues, larges, ornées de chaque côté de portiques en arcades soutenues par des colonnes. Par ce moyen on peut parcourir toute la ville à l'abri des injures de l'air et de l'ar-

deur du soleil. Mais cet ornement utile en cache un autre. Ce sont les palais, les temples et autres édifices qui décorent cette ville.

Au milieu de la place des géans, il y a une fontaine en bronze devant laquelle il faut s'arrêter. Neptune y paroît au sein de son empire, entouré de tritons, de dauphins, et de naïades jetant de l'eau par les mamelles quelles pressent de leurs mains. Elles sont belles; trop belles peut-être, pour être exposées à tous les regards. Ce monument est de *Jean de Bologne*.

Les églises renferment des trésors comme tous les temples d'Italie; ce n'est point de l'or qu'on y foule sous ses pas que je veux parler; il y a des trésors bien plus précieux. C'est la peinture qui charme même par la représentation des objets tristes et douloureux; l'architecture qui sans être l'imitation de la nature, donne pourtant une idée de l'ordre, et inspire une sorte d'élévation; et la sculpture qui animant la pierre, fait admirer un mausolée où la pompe de la mort éloigne l'horreur qu'inspire son image. Tant il est

vrai que l'apparence des choses frappe bien plus que les choses mêmes!

Les palais sont beaux; et quoique moins beaux que ceux de Gènes, on y trouve la même magnificence, et dans plusieurs des galeries où les beaux-arts sont réunis. Dans celle du palais saint Pierre, j'ai vu un chef-d'œuvre du *Guide*, qui m'a frappée et attendrie; il représente saint Pierre dans la prison pleurant son péché, et saint Paul qui le console. Quel pathétique sublime! quelle belle et touchante douleur! L'art ne peut aller plus loin: on croit entendre les paroles consolantes de saint Paul.

J'ai admiré dans la même galerie un tableau du *Guerchin;* il représente une injustice. C'est Abraham chassant Agar: elle s'en va tenant son enfant par la main, et tournant sur Abraham des yeux pleins de douleur et de confusion; elle semble lui dire: *Regarde cet enfant*. Le contraste des sentimens qu'elle éprouve est exprimé avec beaucoup de génie.

Il y a dans ce palais plusieurs plafonds d'un pinceau admirable: on en voit un représentant Hercule étouffant Anthée; le

Guerchin a mis dans cette peinture le caractère fier et sublime de son pinceau. Un autre, peint d'une grande manière par *Annibal Carrache*, c'est la vertu ouvrant le ciel à Hercule.

En parcourant la vaste galerie du palais Zambeccari, riche de cinq-cents originaux, je me suis arrêtée devant *Tarquin* tenant le poignard sur le sein de *Lucrèce*. Une flamme criminelle étincelle dans ses yeux; la beauté touchante de Lucrèce semble les animer encore, et augmenter sa fureur. Je tremblois que cet amant féroce n'enlevât à cette héroïne l'honneur et la gloire d'immortaliser sa vertu et son courage.

Le palais Aldrovandi, d'une architecture noble a trois cours en enfilade, décorées de galeries soutenues par des colonnes couplées. Deux escaliers du même style vous mènent à des appartemens vastes et magnifiques. Il y a deux galeries dans ce palais; l'une de bustes grecs et romains, l'autre de tableaux précieux; on en voit un où le *Guide* a mis toute la finesse, les grâces et le génie de son pinceau: c'est l'Amour dormant sur un matelas de velours

cramoisi. Qu'il est beau! il est encore plus dangereux dans cet état. Plongé dans un doux sommeil, il oublie les agitations qu'il cause, et ne voit point les maux qu'il fait, même en dormant. J'aurois bien mieux aimé le voir sommeiller sur un gazon émaillé de fleurs que sur ce lit de velours. Les dieux aiment-ils le luxe?

Dans un autre palais, j'ai vu ce même dieu si puissant et si redoutable, se laisser enchaîner par la Fortune, et ne montrer, à l'aspect de cette aveugle et fantasque déesse, que la foiblesse d'un enfant. Cette belle peinture de *Franceschini* orne un plafond du palais Ranuzzi.

Le grand théâtre est superbe; si j'avois oublié celui de Parme, je dirois que c'est le plus beau que l'on puisse voir. On peut dire du premier que c'est une belle imitation des théâtres antiques; et de celui-ci, qu'il est le plus beau des théâtres modernes.

LETTRE X.

A la même.

De Bologne, 5 août.

Me voici de retour d'un agréable pélerinage. J'ai été ce matin à la *Madonna di San Luca*. J'y suis arrivée par une chaîne de portiques couverts, qui m'a conduite pendant trois milles, de la porte de Bologne jusqu'à cette église qui est sur une montagne. L'architecture en est majestueuse; on y va révérer le portrait de la Vierge peint par saint Luc, grand saint et petit peintre. Vers le milieu du chemin, on trouve un grand pavillon d'architecture décoré par *Bibiena;* il est soutenu sur des ponts, sous lesquels passe le grand chemin. C'est la dévotion qui a fait ce singulier et magnifique ouvrage.

L'adoption est en usage à Bologne comme dans l'ancienne Rome; les familles patriciennes, au défaut d'héritiers, adoptent de jeunes orphelins élevés dans des *conservatoires* où on leur donne une éducation distinguée et conforme à l'état qui leur est destiné. Le sénat parmi

ces élèves en choisit un certain nombre. On jette leurs noms dans une urne, et le premier que le sort amène est élu: dès lors il devient l'héritier du nom, des biens et des titres de la maison qui l'adopte. Cette belle et humaine institution honore cette ville, et fait l'éloge des Bolonnois dont le commerce est plein de douceur et d'aménité. Leur manière d'être, leur esprit, leur caractère se ressentent de leur gouvernement. La puissance papale s'est beaucoup tempérée. Ce gouvernement si censuré par les philosophes, est peut-être plus philosophique et plus raisonnable qu'on ne croit; il est bien moins humiliant pour les hommes d'obéïr à l'opinion qu'à la force. Adieu.

LETTRE XI.

A la même.

Bologne, 8 août.

J'admire la science, mais je l'appréhende; les lumières de notre esprit répandent trop souvent du sombre dans notre ame. Enfin, j'aime mieux un beau jardin qu'une académie. Voilà ce que je me disois hier en promenant mon ignorance autour des atteliers scientifiques, à *l'Institut* qui est le vrai sanctuaire des muses, et où chacune d'elles est également honorée.

Le cabinet d'histoire naturelle renferme les productions les plus rares et les effets les plus singuliers des élémens. Cependant je m'y suis ennuyée; je n'aime point la nature en histoire, et encore moins, morte et en pétrification. Tout cela ne dit rien à mon cœur, et le glace. Heureusement les beaux-arts qui ont aussi leur galerie à *l'Institut,* sont venus à mon secours. Sans eux je ne sais trop ce que j'aurois fait de mon ennui, car il commençoit à paroître: je le chassois par respect

pour la science; mais j'avois beau faire, l'ennui, sommeil du plaisir, est comme le sommeil physique; plus on lutte contre lui, plus il accable. Cette ville savante dont jadis les lumières éclairoient l'Europe, a un peu dégénéré, surtout depuis qu'elle est devenue l'asyle de cette espèce de monstres, valets et martyrs de l'harmonie. Lorsqu'ils cessent de chanter, ils se retirent à Bologne. A propos d'eux, j'ai vu le célébre Farinello, ce nouvel Orphée: il a quatre-vingts ans. L'âge lui a sans doute fait perdre le sentiment de regret qu'a dû souvent lui donner sa belle voix. Il nous en a fait entendre les derniers soupirs. En vérité, ces sons presque éteints animent et attendrissent encore. Il m'a touchée jusqu'aux larmes par cette belle expression, qui est le sublime des beaux-arts. Je ne m'étonne point de la célébrité de son talent dans toute l'Europe, et encore moins du rôle qu'il joua à la cour d'Espagne. Si les souverains cultivoient la sensibilité par la voie des plaisirs innocens et délicats, les hommes seroient peut-être conduits d'une manière plus conforme à la nature, et par conséquent au bonheur.

Voilà une forme de gouvernement plus sensible que savante; mais la sensibilité n'est-elle pas plus près de la vérité que la science?

LETTRE XII.

A la même.

De Ferrare, 15 août.

La route de Bologne à Ferrare est très-variée, mais on ne se tire pas facilement des marais que forment en certains endroits les eaux des rivières. Dans ce petit trajet on en passe trois, le Rhéno, le Pô et l'Adige. Nous arrivâmes hier à Ferrare, au coucher du soleil: son aspect solitaire et majestueux me frappa; je crus entrer dans un vaste désert. L'herbe croît dans les rues; cette verdure attriste au lieu de récréer, car c'est le signe de la dépopulation. Cette ville située sur une branche du Pô, est grande, belle et régulière. La largeur et l'alignement de ses rues, les édifices qui les bordent, les places, les temples, les palais rendent son aspect imposant; mais la plus belle ville du monde qui n'est pas animée par la population, n'est à mes yeux qu'un beau mausolée que l'on admire tristement. La solitude de la campagne charme et nourrit l'ame; mais

une ville changée en désert l'afflige et la flétrit.

J'ai été ce matin rendre hommage au tombeau de l'Arioste, ce poëte, né vraiment poëte, et qui fait la gloire de l'Italie moderne. Il méritoit des autels, et n'a qu'un simple monument. Je ne savois comment lui rendre hommage; je n'avois que des roses, et je les ai jetées sur son tombeau. . . . .

Nous partons.

Rovigo.

Après mille détours nous avons traversé un bras du Pô. De là nous sommes arrivés à Rovigo, capitale du Polesin, petite province de l'état de Venise. Le Pô, l'Adige et la mer qui l'entourent, en font une presqu'île, et y forment une multitude de ruisseaux qui arrosent et fertilisent cette contrée.

En route.

L'Adige nous suit pas-à-pas; nous l'avons retrouvé à quelques milles de Rovigo. Je ne sais trop quelle mine il nous a faite; ma vue s'égaroit délicieusement sur ses bords au clair obscur de la lune; sa lu-

mière qui se jouoit sur la surface de l'eau et sur son rivage verdoyant, m'a fait rêver agréablement pendant le passage. J'ai quitté la barque avec humeur: nous devrions ainsi parcourir les surfaces variées de la vie, et contempler du même œil le rivage où nous la côtoyons, et celui où nous la quittons; mais pour cela, il faut à notre ame la sérénité d'un beau clair de lune.

Voilà minuit; c'est philosopher un peu tard. Il faut que je me lève à cinq heures. Ce réveil précipité est encore pour moi un des inconvéniens du voyage. Que je chéris le sommeil, ce doux oubli de la vie!

Nous sommes à Montcelesi; je n'ai pas voulu aller plus loin: je suis fatiguée, harassée, accablée: quelle vie que celle des voyageurs! Que ces changemens sont ennemis du bonheur! Comment l'ame peut-elle se faire à cette inconstance, lorsqu'elle a pris son pli? Que me disent tous ces objets qui passent rapidement, et se succèdent sans rien laisser en moi que confusion et désordre? C'est une espèce de lanterne magique à-peu-près comme celle

qu'on fait voir aux enfans, et qui n'instruit guère mieux les hommes.

Montcelesi est un beau village du Padouan, situé au pied d'une haute montagne, qui je crois, fait partie des Alpes.

Je vais me coucher, car je n'ai que des idées vagues et fugitives: j'ai laissé mon esprit au bord de l'Adige.

LETTRE XIII.

A la même.

De Padoue, 23 août.

Je suis fort contente du Padouan. Au sortir de Montcélési, nous avons côtoyé un canal qui coule à travers les plus belles prairies, bordé tout le long de maisons de campagne et de jardins. C'est ainsi qu'on arrive à Padoue. Sa situation a l'aspect le plus riant; elle est dans une superbe plaine, arrosée par deux rivières qui coulent des Alpes, et qui dans leur cours fertilisent ses campagnes. Mais la ville ne répond point à l'agrément de ses environs. Mal bâtie, irrégulière, elle a des rues étroites, mal pavées et bordées de portiques de la petite manière, sous lesquels on marche en cherchant des yeux les habitans qui disparoissent, pour ainsi dire, dans la vaste enceinte de cette ville.

Padoue date de loin; elle a vu naître Rome. Vous rappelez-vous *Antenor*, capitaine troyen et compagnon d'*Enée?* Eh bien, c'est lui qui fonda Padoue. On voit dans une rue un monument élevé sur qua-

tre colonnes, qu'on dit être son tombeau; une épitaphe en vers latins l'annonce. Aussi les Padouans sont-ils fiers de leur antique origine. Ce souvenir leur rend insupportable le joug des Vénitiens, qui sont pourtant bien moins illustres qu'eux; ce sont les Padouans qui fuyant les ravages et la cruauté d'*Attila*, vinrent se réfugier dans les Lagunes, et y jeter les premiers fondemens de la puissance vénitienne.

Padoue s'est illustrée dans les derniers siècles par son université qui propagea les sciences dans toute l'Europe; mais l'esclavage tue le génie et éteint le flambeau de la science. L'édifice, encore digne de sa destination, ne renferme plus que quelques restes de son ancienne splendeur. On y voit le cabinet d'histoire naturelle qui est assez bien composé. Près de là est le palais de la justice, bâti sur les ruines de l'antique sénat de Padoue, édifice vaste et d'une architecture noble. La salle principale, d'une grandeur immense, est environnée de colonnes. Les peintures dont elle est ornée sont fort altérées; elles sont de *Giotti*, peintre du quatorzième siècle.

On y voit aussi plusieurs monumens

élevés à l'honneur des Padouans illustres, et surtout un, érigé à Tite-Live, sur lequel est son buste, et qu'on croit être son véritable tombeau.

Le palais qu'habite le *podestat* est celui des *Carrare*, souverains de Padoue, à qui les Vénitiens arrachèrent la vie pour s'emparer de leur état.

L'ancien arsenal a été changé en grenier. Plût-à-Dieu qu'on eût enfin senti qu'il vaut mieux nourrir les hommes que les détruire!

L'amphithéâtre ne laisse presque plus rien apercevoir de ce qu'il fut; il est couvert en partie par les maisons qui l'environnent. On en distingue la forme, qui est ovale; il sert encore aux spectacles publics.

Je viens de voir sainte Justine, église du *Palladio*; c'est un de ses chef-d'œuvres. Elle est bâtie et décorée de marbre, d'un seul ordre d'architecture, qui s'élève du sol jusqu'à la voûte, manière simple et noble à laquelle le génie de l'artiste a su donner encore de la majesté.

De là j'ai été me promener *al Prato della Valle*, superbe place environnée d'un

canal décoré de statues: on y arrive par quatre ponts-levis.

Arcata.

J'erre autour des tombeaux. Les êtres vivans que je rencontre disent si peu de chose à mon cœur et à mon esprit, que je vais chercher les morts; leurs cendres me parlent davantage. Je suis donc venu voir ici le tombeau de l'immortel *Petrarque*. Ce tendre poëte y est couronné de laurier: pourquoi n'a-t'on pas mêlé des myrtes à cette couronne?

La Brenta.

Nous venons de quitter Padoue; et nous voici sur la *Brenta* dans une peöte qui ressemble à une maisonnette. Je vous écris dans la plus jolie galerie que l'on puisse voir sur l'eau; elle est tapissée de glaces; les fenêtres qui sont de chaque côté, laissent jouir de cette agréable navigation; un sofa règne à l'entour; une table est au milieu; on est doucement emporté par la rivière; et l'on va ainsi à Venise en faisant la conversation, la lecture, de petits repas, des lettres bavardes; et lorsqu'on regarde vers le rivage, on est

enchanté par des points de vue rians et pittoresques, par des paysages charmans et variés qui passent successivement devant les yeux.

La Brenta partage une belle et fertile campagne; des jardins, des palais, des villes, des hameaux, des villages bordent de chaque côté son rivage qui s'étend à vingt milles. C'est une belle scène champêtre, mêlée des magnificences de l'art.

Nous entrons dans les Lagunes. . . . . J'aperçois dans le lointain les petites îles qui entourent Venise. Elles semblent flotter sur les ondes . . . . Nous voici à Venise . . . . Tout ce qui s'offre à mes regards me frappe, m'étonne . . . . Une ville au sein de la mer! Quel prodige! . . . . Je vois des palais superbes, des temples majestueux sortir du sein des eaux. Tout cela me semble une magie plutôt que l'ouvrage des hommes; et c'est pourtant la peur qui créa cette ville extraordinaire. Le courage ne fit jamais rien de si beau, de si étonnant. A chaque pas, ma surprise et mon admiration redoublent; il me

semble entrer dans le pays des enchantemens. Je m'arrête . . . . Mes sens sont trop étonnés, trop occupés pour pouvoir vous peindre ce que je vois et ce que j'éprouve . . . . Je ne puis agir qu'en idée . . . Lorsque mon corps et mon esprit seront reposés, je reprendrai la plume. Adieu.

LETTRE XIV.

A la même.

De Venise, le 1 septembre.

Mon étonnement va toujours croissant. Tout frappe ici mes sens d'une manière nouvelle; j'habite les ondes, et c'est dans un palais magnifique. Je ne vois plus de la nature que le ciel et l'élément majestueux qui m'environne; tout a disparu. Je n'aperçois par tout que l'ouvrage de l'homme. Il règne seul ici. Les animaux les plus gais, les plus aimables n'y trouvent plus d'asile. Le papillon et la fauvette fuyent dans les airs; ils ne s'arrêtent ni sur les fleurs ni sur les feuillages; et l'onde a pris la place de la verte prairie. L'homme lui-même, privé des charmes de la nature, semble l'avoir oubliée. Il n'est plus sensible à ses beautés; et voulant aussi s'oublier lui même, il cache les traits qu'elle lui donna, sous un masque qui lui sert de visage pendant six mois de l'année; on diroit qu'il est honteux d'être homme. Seroit-ce pour voiler son ame, qu'il cache

ainsi ses traits? La peur qu'il a ici de lui-même, me le feroit croire; car dans le sein du vaste élément qu'il a choisi pour sa demeure, et qu'il maîtrise avec tant d'audace, il s'est enchaîné lui-même. Tels sont ces républicains. La liberté et le courage sont pour eux, ce qu'est la vertu et la chasteté pour les courtisanes. Mais savez-vous où l'on trouve la hardiesse et l'énergie républicaines? Sur la toile et dans le marbre. On peut dire que les artistes auroient seuls illustré cette république, en élevant daus la capitale des monumens de magnificence, qui joints au merveilleux de sa situation, en font la plus étonnante ville du monde. Ainsi le génie a fait pour l'orgueil et la gloire, ce qu'il auroit dû faire pour le bonheur et la vertu; mais il a fait des prodiges en parlant à l'ame par les sens. Ce langage est surtout bien éloquent dans les temples; le marbre, la toile qui y respirent, communiquent l'enthousiasme qui les anima. Les Italiens n'ont pas tort d'être dévots: leurs temples sont si imposans, si magnifiques; les sens y sont si agréablement flattés, que l'on devient dévot sans s'en apercevoir. Le pauvre

y va au moins oublier sa chaumière, et se distraire de sa misère en contemplant des chef-d'œuvres dont ses sens lui donnent la jouissance et la propriété.

LETTRE XV.

A la même.

De Venise, 10 septembre.

Voici un miracle de l'art. Qui croiroit que la proportion, la régularité et la symétrie dans l'arrangement des pierres pussent faire impression sur l'ame, et changer sa situation? L'autre jour, en entrant dans l'église du *Redemtore*, temple admirable du *Palladio*, j'étois vivement agitée: un sentiment douloureux affectoit mon ame. Tout-à-coup un calme inconnu s'empare de moi: c'étoit la tranquillité, que j'admirois dans l'ensemble de l'édifice, qui passoit insensiblement dans mon ame; et je fus tout étonnée, en jetant un regard sur moi-même, de me trouver telle qu'on doit être dans un lieu saint. Telle est l'éloquence des pierres! les beaux-arts font bien plus de dévots que les prêtres; et les artistes en Italie ont été de grands apôtres de la religion.

Le grand canal est une des merveilles de Venise; il traverse et partage la ville en serpentant. Ses bords sont ornés de

part et d'autre de palais, de temples superbes, décorés à l'extérieur de plusieurs ordres de colonnes et de statues de marbre: c'est une galerie sur l'eau; le passage continuel des gondoles et des barques de toute espèce lui donne un air de vie et de gaieté étrangers à ce sombre élément.

Au milieu du canal est le fameux pont de Rialto: il est de marbre; et n'a qu'une seule arche. C'est un monument d'une hardiesse admirable; il est aërien. On diroit qu'un génie l'éleva en l'honneur de Neptune.

Les rues ressemblent en petit au grand canal; ce sont des canaux bordés de maisons, où l'on marche en gondole, voiture délicieuse, qui fend les flots avec une rapidité extrême, en laissant immobiles ceux qui sont dedans. Elles sont couvertes, et tapissées de noir; mais ce noir est égayé par les glaces de la porte et des fenêtres. Voilà les carrosses de Venise; les barques en sont les chariots et les charrettes.

Il y a aussi des canaux qui ont des quais, et des rues sans canaux fort étroites, pavées de larges pierres, espèces de corridors qui communiquent de l'un à l'autre

comme un labyrinthe. On peut ainsi parcourir presque toute la ville au moyen des ponts qui traversent les canaux.

La place de saint Marc mérite bien sa célébrité. Voulez-vous en avoir une idée? figurez-vous un vaste théâtre en pleine mer, d'une architecture majestueuse, à trois ordres de colonnes, orné de sculpture saillante, et environné d'un grand portique soutenu par le premier ordre de colonnes. Cette place est en l'air; car on passe et on navigue par dessous. Elle offre tous les soirs, dans cette saison, un spectacle nocturne aussi gai que brillant. On voit s'y promener une foule de masques et de femmes vêtues en zendal *), ou dans le costume ordinaire. D'autres sont assises en cercle; d'autres vont et viennent sous le portique qui est très-éclairé, et autour duquel sont des boutiques, où l'on étale tous les joujoux du luxe, et plusieurs cafés tapissés de glaces qui répètent ces différentes scènes de gaieté. Rien n'est si sin-

*) Voile noir attaché légérement sur la tête, couvrant une partie du visage, et lié négligemment derrière la taille, voile qui ne cache point la coquetterie des Vénitiennes.

gulier que ce spectacle; on diroit que Thétis donne un bal masqué.

Le palais ducal situé sur cette place, représente bien par sa grandeur et sa magnificence la demeure d'une république. Son architecture est d'un beau gothique; toute la façade est revêtue d'une mosaïque de marbre blanc et rouge. Des portiques ouverts, soutenus par des colonnes du même style, l'environnent, et annoncent son faste intérieur. Huit portes donnent entrée dans ce palais; la cour est spacieuse et ornée de statues antiques. On y distingue celle de Marc-Aurèle vêtu du manteau de philosophe, et celle d'un orateur romain avec la toge, un rouleau dans la main gauche, et un portefeuille à la ceinture. On croit que c'est la statue de Cicéron qui ornoit la porte des écoles d'Athènes. Ces statues furent apportées ici de la Grèce; elles sont bien conservées, et feroient, par leurs beautés, deviner leur patrie.

En passant dans les galeries, devant ces lions à gueule ouverte pour recevoir les délations secrètes qui causent ces horribles exécutions clandestines, tout mon sang s'est glacé dans mes veines. Quel

gouvernement que celui qui met la vie des hommes à la merci de la haine! Les salles où s'assemblent les magistrats et les sénateurs, sont ornées de peintures représentant les principaux évènemens de l'histoire de Venise. En entrant dans celle où des hommes jugent et condamnent d'autres hommes, j'ai frémi, et pour me distraire de cette douloureuse sensation, j'ai levé les yeux pour contempler des peintures sublimes, qui pourtant font allusion au lieu où elles sont. Mais les beaux-arts, en rendant les passions cruelles des hommes, jettent un voile magique sur leur difformité.

Dans la salle où le redoutable conseil des dix rend ses arrêts, il faut jeter les yeux sur le plafond peint par *Paul Véronèse*. Le grand tableau est admirable; il représente Jupiter foudroyant les vices; la fureur éclate dans ses yeux; toute sa personne respire l'indignation et la colère; mais cette colère est pleine de dignité: c'est la colère d'un dieu. Les vices sont personnifiés par les figures symboliques des crimes punis par ce conseil. Ils sont peints avec une vérité, une énergie à humilier, à effrayer les hommes. A côté de Jupiter

est un génie qui tient un livre; c'est le symbole de ce conseil avec le livre de ses arrêts, bien plus redoutable que la foudre des dieux. Voici encore Jupiter dans une autre salle, mais dépouillé de son éclat. Vous l'avez vu dans toute sa puissance, lançant la foudre du haut des cieux; venez le voir transformé en bête par un excès d'amour. L'habile peintre lui a laissé dans cet abaissement des traits divins: il fait toujours des prodiges. Europe ravie, emportée à travers les ondes, les yeux en pleurs tournés vers le rivage, semble pourtant se rassurer au milieu des alarmes et des dangers. Ce beau taureau aux cornes de perles, paré de fleurs et de feuillages, a dans les yeux toute la passion, toute la tendresse d'un homme et la majesté d'un dieu: il lèche les pieds de son amante: quelle idée agréable! Les dieux savent bien mieux aimer que les hommes; l'habile peintre, en imitant Ovide, a été aussi tendre que lui. Ce chef-d'œuvre est aussi de *Paul Véronèse.*

Les peintures qui décorent la salle du grand conseil sont d'une belle et savante manière. Au dessus du trône est le para-

dis, peint par le *Tintoret.* Le paradis au dessus d'un trône! Est-ce donc-là sa place? *) Aussi, y semble-t-on en pays étranger.

Autour de la salle règne une frise composée des portraits de tous les doges. Il y en a un qui m'a fait peur; c'est un fond noir encadré, deuil bien funeste! On y lit ces mots: *C'est ici la place de Marin Fallier décapité:* affreux monument de la vengeance!

C'est au dessous de ce palais, dans un endroit horrible où la lumière du jour ne pénétra jamais, au fond même de la mer dont on a forcé les eaux de reculer, que sont ces affreuses prisons qui font voir, à la honte de l'humanité, que les hommes dominés par les passions sont bien plus vindicatifs que justes, et qu'ils ont alors toute la cruauté des tigres.

La bibliothèque publique, qui est aussi sur la place saint Marc, est un des plus élégans édifices de Venise. Il s'annonce par une façade ornée de colonnes et de sculptures; il est couronné par une galerie ouverte sur laquelle sont placées vingt-cinq

*) Sans doute ce devroit être sa place, mais l'est-ce?

statues de marbre représentant les divinités protectrices des sciences et des arts. Un grand portique introduit à l'escalier dont la décoration répond à la magnificence de l'architecture extérieure. Le vestibule est du même style; il est enrichi des trésors de la Grèce. On y voit des statues, des bustes et des autels. Quelques-unes de ces statues sont si belles qu'on les croit de la main de *Phidias*. L'intérieur de l'édifice est composé de plusieurs pièces à la suite les unes des autres; la principale est d'une belle décoration. Les tableaux du plafond sont du *Titien*, de *Paul Véronèse* et du *Tintoret*. Celui de l'Immortalité dans les nues, environnée des poëtes et des philosophes, est du pinceau de ce dernier.

Cette bibliothèque possède des manuscrits très-rares, grecs et latins, mais si précieux qu'on n'ose les ouvrir, ni même y toucher. Les mœurs, la société, les usages, les plaisirs et jusqu'à la forme de liberté de cette république tout me fait conjecturer que les autres livres que renferme cette bibliothèque sont aussi ménagés, aussi conservés que le sont ces manuscrits. Son

origine est illustre. *Pétrarque* y plaça les premiers livres, qui étoient ses propres ouvrages.

L'église patriarchale de saint Marc, dont la principale façade regarde la place, concourt à son embellissement; son architecture est un mélange bizarre du goût grec et du goût gothique; des colonnes de marbre la soutiennent et l'environnent; cinq coupoles la couronnent. On y entre par autant de portes d'airain revêtues de bas-reliefs historiques. Sur celle du milieu on voit quatre chevaux de bronze des plus beaux temps de la sculpture. Constantin les fit détacher de l'arc de triomphe de Néron pour en couronner le sien, et les fit ensuite atteler au char du soleil qui décoroit l'hippodrome de Constantinople. L'intérieur du temple est revêtu de mosaïque, orné de statues et de bas-reliefs, dépouilles de sainte Sophie de Constantinople. Avec le trésor de ce temple on achèteroit un empire, et l'on pourroit faire quelque chose de mieux; ce seroit de le soulager.

Le clocher est une tour carrée sans escaliers; une rampe douce qui va conti-

nuellement d'un angle à l'autre, vous mène au sommet, d'où l'on a des points de vue ravissans et d'une étendue immense. On voit toute la ville, les îles flottantes qui l'entourent, au loin la Lombardie, les Alpes, les Apennins, et jusqu'à la source du Pô.

Il y a quantité d'églises à Venise, dont plusieurs, construites par le *Palladio*, sont des chef-d'œuvres d'architecture et des galeries des beaux-arts. Les grands peintres de l'école vénitienne s'y sont signalés; c'est là que l'on admire le génie du *Titien* qui savoit rendre la nature si belle, si séduisante, la touche noble et fière de *Paul Véronèse*, et la fureur sublime du pinceau du *Tintoret*, ce poëte de la peinture.

Les palais d'architecture grecque ont un aspect élégant et majestueux. Le *Palladio* a réuni dans ces édifices, comme dans les temples, la noblesse du style à l'harmonie des proportions.

Les théâtres ne valent ici ni les palais ni les temples; il y en a six ou sept. Les principaux sont ceux de saint Benoît et de saint Chrysostome. Les spectacles y sont brillans et magnifiques; mais les

masques noirs qui les remplissent les obscurcissent un peu; on diroit en y entrant que la république est en deuil.

La danse, cet art frivole, est devenue en Italie la rivale de la musique, de cet art qui plaît tant au cœur. La pantomime surtout y est à un point de perfection surprenant. Il y a ici deux danseuses qui, par leurs mouvemens, leurs attitudes, leurs gestes, font éprouver, sans dire un mot, toutes les émotions tendres et douloureuses, tout l'enthousiasme qu'ont pu produire les *Clairon* et les *Dumesnil*, en déclamant avec l'art le plus magique des paroles sublimes.

Je passai hier toute la journée à l'arsenal qui est, dit-on, le plus beau et le plus grand de l'Europe; il occupe une île dont la circonférence est de trois milles: on y arrive par un pont de marbre, orné des deux côtés de statues portées par des colonnes. Deux grands et superbes lions de marbre de Paros en défendent l'entrée. Quoique tout ce que renferme un pareil édifice soit peu intéressant pour notre sexe, trop sensible pour voir de sang-froid un lieu qui est le dépôt de la vengeance et

de la mort, je n'ai pu m'empêcher d'en admirer l'ordre et la richesse.

Les salles d'armes, où il y a, m'a-t-on dit, de quoi armer cent cinquante mille hommes, sont décorées par les armes mêmes en ordre d'architecture. Ce coup-d'œil est si brillant, si magnifique, qu'on oublie leur cruel usage. Autour de quelques-unes de ces salles, on voit dans des niches, (dont l'architecture est aussi formée de différentes armes) les statues des guerriers morts dans les combats, revêtus du même costume qu'ils avoient à l'instant de la bataille, et, à leurs pieds, des faisceaux d'armes.

Voilà les beautés et les singularités de cette ville admirable. Dans une autre lettre je vous parlerai de ses usages, de ses mœurs, de ses plaisirs aussi extraordinaires qu'elle. Adieu.

LETTRE XVI.

A la même.

De Venise, 30 octobre.

Les nobles de Venise ne vivent que la nuit. Leur existence commence quand le jour finit. Il ne brille pas pour eux; il n'est que pour le peuple. Les femmes du bel air n'ont jamais vu le soleil. Dès que l'aurore vient récréer la nature, elles vont chercher le sommeil que les jeux, les spectacles et les promenades nocturnes leur ont fait perdre; mais tous ces momens bruyans de dissipation ne sont pas perdus pour la galanterie. Le sigisbé partage ces plaisirs, et ne quitte pas plus que son ombre, sa dame qui n'a de libre que les heures du sommeil; car un sigisbé est un être fort exigeant. Au réveil il arrive; on lui rend compte des moindres circonstances qui se sont passées pendant son absence, de ce qu'on a pensé, de ce qu'on a senti, de ce qu'on a rêvé. On apporte le chocolat, qu'il prend des mains du valet-de-chambre pour le présenter lui-même à sa dame; car cette politesse est aussi un de-

voir de sa place: il assiste au lever, et aide les femmes à la toilette; là on projette les plaisirs de la journée, et l'on finit la matinée par une promenade en gondole ou à pied. Au retour on se sépare, on dîne, et l'on va par un doux sommeil se préparer à de nouveaux plaisirs. Vient ensuite l'heure de la grande toilette; le sigisbé est de retour, et ne voit pas indifféremment tous les soins que l'on prend pour lui plaire, à lui . . . . peut-être à d'autres. La toilette finit à huit ou neuf heures du soir; on va alors à la promenade en gondole sur le grand canal, spectacle singulier et brillant. Là des milliers de gondoles se suivent, se poursuivent, se croisent, et cherchent à se surpasser par la rapidité et la légéreté de leur course. On débarque à la place de saint Marc, qui est le rendez-vous général de tous les plaisirs, et d'où l'on se rend au *Casino* du tête-à-tête, à ceux d'assemblées, aux cafés et aux spectacles qui ne finissent qu'à une heure après minuit. Vous allez sans doute croire qu'on va se coucher? Point du tout; c'est le moment brillant de la bonne compagnie. C'est alors qu'elle se rassemble, et

que les petits-maîtres, (car la mode n'en est point encore passée ici) vont étaler leurs grâces, leurs parûres et leurs fades galanteries. Tous ces plaisirs nocturnes ne finissent qu'au lever du soleil; et lorsqu'on le voit paroître, on va par des songes agréables faire renaître les plaisirs de la nuit. Voilà la vie des dames vénitiennes en ville. Celle qu'elles mènent à la campagne en diffère peu; et comme elles sont toujours en contradiction avec la nature, elles y vont pour dormir le jour et veiller la nuit; pour n'y voir ni soleil, ni arbres, ni fleurs, ni prairies; pour n'y entendre ni le doux murmure d'un ruisseau, ni la tendre voix de la fauvette; et enfin, pour y oublier entièrement la nature, qui se venge bien de leur indifférence en les privant des plaisirs purs qu'elle nous offre.

Autre bizarrerie! Les nobles vénitiens ont, comme vous venez de voir, de beaux palais, mais toujours vides; la liberté a créé les *Casino* dont je viens de parler, petites maisons qui ne sont qu'élégantes, et où toute la noblesse va se délasser de sa magnificence. Là on joue, on va, on vient, on prend du café, des glaces, on fait

des nœuds, on lit, on écrit, on cause; et l'esprit y paroîtroit, mais il n'ose: il fuit l'esclavage. Enfin, on y fait à-peu-près tout ce que l'on feroit chez soi; et l'amour surtout, ou quelque chose que l'on pare de ce nom, y joue son rôle. Ces sortes d'assemblées où chacun se trouve maître, me plaisent assez. J'aimerois le ton de liberté qui y règne, s'il ne nuisoit point à l'amabilité et à la politesse; car la négligence de l'esprit et des manières dans le monde ressemble fort à celle d'une femme qui a besoin de parure, et que l'on surprend, à son lever, en bonnet de nuit. Mais ne soyez pas la dupe de la liberté qui règne ici dans les plaisirs et dans les usages; elle n'est que dans la licence des mœurs: l'esclavage des libertés vénitiennes est assez connu. Le masque que l'on porte ici, est l'emblème du déguisement de l'ame auquel l'homme est sans cesse condamné. Un Vénitien sans masque n'est qu'un esclave que le glaive menace à chaque instant: il faut qu'il se déguise, qu'il cache, qu'il oublie même qu'il est homme, pour jouir d'une ombre de liberté; s'il se découvre, s'il se fait connoître, s'il se rappelle un instant

ses droits et sa dignité; c'en est fait, on le voue à l'esclavage, et souvent à la mort. C'est ce qui vient d'arriver à deux patriciens. Qu'est-ce donc qu'une liberté où l'on trouve toutes les horreurs de la tyrannie?

Le costume dont je viens de parler est le même pour les deux sexes; il consiste en un *tabaro* ou manteau de taffetas, une *bahute*, espèce de fraise en dentelle, le tout en noir, un chapeau à plumet blanc, et un masque blanc. A la faveur de ce déguisement, les sexes et les états sont confondus. De ce mélange, de ce simulacre de liberté, naissent des incidens bizarres et encore plus scandaleux.

Que dites-vous des plaisirs et des mœurs de ce pays? Si les hommes s'y masquent, la galanterie et les vices y sont à visage découvert; mais pour la vertu, vous venez de voir qu'il faut qu'elle s'y déguise; sinon elle risque aussi d'y être enchaînée et portée *sotto y Piombi* *).

Pour le peuple, il est ici, comme dans

*) Autre prison d'état dont les toits sont couverts de plomb.

toute l'Italie, la partie de la société où perce davantage l'ancienne civilisation de ce pays. Son organisation, son discernement, la finesse de son tact pour les beaux-arts, et une certaine politesse qui lui est naturelle, mettent ce peuple fort au dessus des autres hommes de cette classe, et annoncent en lui une antique origine. Les gondoliers sont les beaux-esprits de la république; avec le sel de l'épigramme qui leur est propre, ils ont ce jugement sain et solide qui doit faire la base de l'esprit républicain.

LETTRE XVII.

A la même.

De Venise, le 25 décembre.

L'Italie moderne conserve dans ses fêtes, dans ses spectacles un reste de son antique magnificence. On l'aperçoit surtout dans ses théâtres; ce sont des temples superbes consacrés à ses plaisirs. Mais l'art le plus doux, le plus charmant a pris la place de ces horribles tragédies, où les lions et les tigres devenoient vainqueurs des hommes, et où les hommes eux-mêmes s'égorgeoient pour être applaudis. C'est dans le sein de cet art délicieux que l'Italie a perdu sa férocité, et qu'elle se repose de ces plaisirs barbares et sanguinaires qui faisoient jadis ses délices. C'est donc à la musique que les hommes y doivent leur retour à la nature. Elle a même rendu leur imagination si molle, si sensible, qu'ils ne pourroient, je crois, soutenir long-temps un drame tragique si le chant ne s'y mêloit. Il faut qu'ils chantent la douleur et la mort pour familiariser leur ame avec

elles. Sans cet artifice, ce spectacle leur seroit insupportable. En effet, la tragédie déclamée fait éprouver dans l'illusion toutes les agitations, tous les maux de la réalité; les impressions douloureuses que ce spectacle fait passer dans l'ame, ont la même énergie, et s'y réalisent par la force de cette illusion. Que nous présente-t-il? Des attentats et des crimes, nos passions avec des traits qui nous épouvantent. On frémit, en voyant Didon se jeter dans le bûcher où la précipite son fatal amour. On est glacé d'effroi à la vue des poignards que tient Médée, et des victimes qu'elle va frapper. Quelle ame pourroit fixer sans horreur la coupe d'Atrée? Les beautés du langage, l'harmonie du style, l'élévation des pensées, la vérité du jeu, enfin toute la magie théâtrale ne sauroient embellir de si affreuses images, et ne font que rendre plus vives, plus profondes, les impressions dont nous sommes saisis; plus l'illusion est forte, plus nous souffrons. La perfection de l'art fait notre supplice; cette illusion est le sommeil du bonheur et du plaisir, pendant lequel l'ame ne veille que pour être en proie à toutes les passions

déchirantes; et l'horreur que lui inspirent la perfidie, la trahison et le meurtre, l'enveloppent d'un voile sombre et lugubre. La pitié même, ce sentiment qui nous est si cher, si naturel, ne fait que glisser sur notre ame, et en est effacé par une émotion plus forte, par la terreur dont nous frappe l'atrocité du crime. Cette impression domine seule en nous. En sortant du spectacle, nous sommes vraiment malheureux; et notre ame déchirée conserve longtemps le sentiment de la douleur. Voilà ce que m'a toujours fait éprouver ce spectacle que pourtant j'aime passionnément; car les ames sensibles s'attachent à tout ce qui peut les émouvoir fortement, et ont je ne sais quel penchant qui les entraîne vers les objets tristes. Telle est l'inconséquence ou la foiblesse de notre ame.

Mais la tragédie lyrique produit sur notre ame des effets bien différens. Le chef-d'œuvre de l'art musical, ainsi que de tous les autres, est d'embellir les passions, et de répandre un prestige enchanteur sur les tourmens qu'elles nous causent. La dou-

leur ainsi métamorphosée devient une affection douce, en passant par la voix délicieuse qui la porte à notre cœur. En peignant le désespoir d'un amant, la jalousie et ses transports, la vengeance et ses fureurs, la perfidie et ses noirceurs, la mort même et ses angoisses, cet art fait disparoître par son charme tout ce que ces images ont de hideux et de funeste. Le terrible des paroles tragiques se fond pour ainsi dire dans la douceur de la mélodie; et si la douleur atteint la superficie de l'ame, c'est pour y faire naître l'attendrissement. Tel est le prestige des beaux-arts; ils embellissent non seulement la nature, mais ils nous font aimer encore ce qui feroit notre tourment dans la réalité. Pourquoi faut-il que ces belles fleurs du génie soient comme celles qui parent la terre, et que transplantées hors de leur sol natal, elles dégénèrent, et perdent une partie de leur parfum et de leur coloris? L'Italie est la terre privilégiée qui les produit; elle est surtout la patrie de la musique. Les Italiens seuls ont su faire les prodiges que je viens de vous peindre, en faisant de cet art une langue qui parle à

l'ame, et qui sait lui plaire, même en l'affligeant du tableau de ses peines. C'est par le secret de la mélodie, qui est pour ainsi dire le moral de l'harmonie, c'est par sa magie que tous ces miracles s'opèrent, et que l'on trouve enfin le bonheur au sein du malheur même.

LETTRE XVIII.

A la même.

De Venise, le 4 avril.

EPOUSAILLES DE LA MER.

FÊTE DE L'ASCENSION.

La mer s'est mariée aujourd'hui; j'ai assisté à ses noces. Jamais spectacle si frappant, si brillant, si magique; jamais on ne célébra un mariage avec tant de magnificence. Ce n'étoit point un mariage d'inclination, car l'amour ne marche pas avec tant de pompe. L'épouse étoit dans une parure, un éclat éblouissant; on voyoit bien qu'elle vouloit séduire son époux, qui en vérité n'étoit guère séduisant, et auquel elle juroit en silence mille infidélités. Pour lui, assis sur un trône superbe, environné d'un cortége imposant, il s'avançoit dans un vaisseau d'or, semblable à celui de Cléopatre, lorsqu'elle alloit à la rencontre d'Antoine. Sur la proue on voyoit la justice et la paix s'embrasser entourées de génies. Celui de la paix renversoit et

fouloit aux pieds le génie de la guerre. Ce vaisseau marchoit majestueusement au son des instrumens et au bruit éclatant du canon. L'auguste fiancée paroissoit calme et tranquille. On la voyoit cependant tressaillir de temps en temps, sans rien perdre de sa dignité. Portés sur des barques légères, dont les banderolles de mille couleurs flottoient au gré des vents, toutes les divinités de la terre et de l'onde, tous les sujets *) de l'épouse assistoient à cette noce, et couvroient ses vastes domaines. Tout ce monde-là n'étoit pas du même avis sur ce mariage. Les uns le vantoient, les autres se parloient à l'oreille, et rioient sous cape de la sécurité de l'époux; mais à l'instant où les mariés se promirent une fidélité réciproque, la joie éclata de toutes parts, l'épouse s'embellit, l'onde frémit, les nuages se dissipèrent, le soleil devint plus brillant, et la nature sembla sourire. L'amour seul faisoit un peu la mine, et regardoit de temps en temps l'hymen avec un ris fin et moqueur. Enfin, c'étoit un superbe enfantillage qui amusa beaucoup de vieilles gens. Adieu.

*) On veut parler des Vénitiens.

LETTRE XIX.

A la même.

De Venise, le 4 août.

Une harmonie enchanteresse résonne encore dans mon ame. Si j'étois poëte, j'aurois un beau moment à vous donner. Contentez-vous donc de ma prose et de mon enthousiasme. Je viens d'entendre ces concerts célestes exécutés par des femmes, dans ces hôpitaux, ou *conservatoires,* qui ressemblent plutôt à l'asyle du bonheur et de la volupté qu'à celui de la douleur et de la misère. C'est là que l'art musical qui commence à dégénérer en Italie, est encore dans toute sa perfection. Ils étoient aujourd'hui tous en fête et en exercice. J'ai été de l'un à l'autre pour comparer l'exécution et les voix. Par tout la perfection suspendoit mon jugement. Je vous ai bien désirée, mais ne m'en sachez pas gré: c'étoit pour moi plus que pour vous; j'avois besoin de vous communiquer mon enthousiasme; ah! quel ensemble parfait! quelle science dans les modulations! quelle délicatesse dans les nuances! quelle for-

ce, quelle vérité dans l'expression! Ombre, clair-obscur, toutes les graduations de la peinture: c'étoit un tableau ravissant d'harmonie et de mélodie qui jetoit l'ame en extase; il me sembloit entendre dans l'Elysée les chants doux et tendres des ombres heureuses.

Ces concerts sont exécutés par les filles élevées dans ces conservatoires. Deux orchestres placés dans l'église vis-à-vis l'un de l'autre, sont composés de basses, violons, flûtes, hautbois, bassons, clarinettes, trompettes, cors de chasse et timbales. Ce sont ces jeunes filles qui jouent de tous ces instrumens et qui accompagnent les *cantatrices.* Il y a parmi celles-ci toutes les voix, jusqu'à la basse-taille la plus masculine, mais embellie par le sexe. Chaque orchestre est conduit par un petit orgue.

Quelque chose de délicat, de moëlleux dans cette exécution m'auroit fait deviner que c'étoit un concert de femmes. Les beaux-arts sont bien faits pour nous; ils nous embellissent, et nous les rendons plus aimables. La musique surtout est l'art de notre sexe. La nature, en nous donnant une voix douce, flexible, propre à exprimer

les sentimens de l'ame, nous a dit de chanter; et elle semble en même temps avoir interdit aux hommes cet art enchanteur, en leur donnant une voix rude, âpre, anti-mélodieuse sans le secours de l'art, et qui ne peut être l'organe des tendres affections de l'ame. D'ailleurs, la plus grande magie de cet art, son plus grand charme réside dans cette sensibilité, dans cette délicatesse exquise, privilége flatteur que nous accorda la nature.

LETTRE XX.

A la même.

De Venise, le 6 mars.

Vos reproches sur mon silence me touchent et m'affligent; j'y vois l'expression vive et tendre de l'amitié; que vous seriez coupable si vous pouviez soupçonner la mienne du moindre refroidissement! Non, l'absence ne peut rien sur un cœur comme le mien, ni sur les sentimens que vous inspirez. Vous n'êtes point de ces femmes que l'on oublie. L'impression que vous faites sur l'ame y reste. Je n'ai donc pas vécu un seul instant sans vous. Vous m'avez suivie dans mes courses curieuses, dans mes promenades solitaires, dans ce monde frivole dont vous n'avez que l'amabilité; et si vous n'avez pas eu des mots, vous avez eu des sentimens que je vous aurois foiblement exprimés. Car vous savez que lorsque notre physique souffre, notre moral est bien peu de chose.

La rigueur des Alpes et des Apennins me poursuit avec opiniâtreté. Mon accablement est extrême, au coucher du soleil.

Dans ce moment où la nature semble disparoître, mon existence semble aussi m'abandonner. J'ai consulté les médecins, mais j'ai peu de foi à leur doctrine. Ils sont à la santé ce que certains prêtres sont à la religion: je leur obéis pourtant, car on est foible quand on est malade. Je vais donc changer de climat.

Vous me dites de vous décrire les lieux, les villes que je vais parcourir, et les hommes qui les habitent; mais vous savez que mon imagination dissipe ma mémoire. Si je ne peins les objets à l'instant que je les aperçois, et que mes sens en sont frappés, adieu la ressemblance et l'expression; mon esprit n'est qu'une bête lorsque mon ame est en repos. Voulez-vous une esquisse foiblement crayonnée? vous contenterez-vous d'une ébauche sans vie et sans couleur? Je pars mon crayon à la main. . . .

Je quitte cette ville dont le merveilleux cause une surprise toujours renaissante. La singularité de sa situation se communiquant aux hommes et aux choses, fait qu'on y est sans cesse réveillé, et jamais

endormi par la monotonie qui règne dans les autres villes.

Sur la Brenta.

Je m'embarque dans une péote agréablement décorée . . . . Je vois déjà la ville flottante s'éloigner de moi . . . . Me voici sur la Brenta. Je vous ai peint ses bords enchanteurs, où la nature et l'art sont en rivalité . . . . Voilà un palais d'une architecture aërienne, élevé par *le Palladio*, accompagné d'un jardin digne des Hespérides . . . . Maintenant nous passons devant une petite ville brillante et animée par le concours des seigneurs vénitiens, qui en sortant du sein des flots viennent ici, par des amusemens champêtres et variés, se délasser des travaux du gouvernement, de leurs bruyans et nocturnes plaisirs, et de l'ennui de leurs éternels canaux . . . Nous voici vis-à-vis un café où les habitans des campagnes voisines dansent; d'autres sont assis en cercle autour du canal. De jolies villageoises élégamment vêtues, nous présentent en passant des fleurs et des fruits; de brillans équipages volent sur le rivage. La rivière couverte de barques, de gondo-

les, qui vont et viennent continuellement, répond à la gaieté de ses bords. Que dites-vous de cette délicieuse navigation? elle m'enchante, mais elle va finir.

Il n'y a que huit heures que nous sommes partis de Venise, et nous voici à Padoue. Les nobles vénitiens qui l'adoptent dans cette saison, y répandent la vie et le mouvement que lui ôte la dépopulation. J'y passai aussi quelques mois l'année dernière. La tranquillité et le silence qui y règnent, laissent jouir de cette solitude si salutaire à l'ame et au corps. La société n'y est pas brillante, mais elle est douce et solide. J'y ai connu des gens de lettres qui ont les avantages de la science sans en avoir les inconvéniens.

En route.

Je quitte Padoue et les lagunes . . . . je pars et toujours avec mon crayon . . . . La poste peut aller son train ordinaire, j'écris assez net pour pouvoir me lire moi-même. C'est ainsi que je varie le plaisir du voyage. Un objet me frappe-t-il, je le peins à l'instant; mes sens sont-ils dans l'inaction, je peins leur paresse ou les im-

pressions que j'éprouve à l'aspect des lieux que je parcours, dont le changement et la diversité influent tant sur mon être. D'où vient donc cette variabilité qui est si loin de moi? Mon compagnon de voyage, mais nommons-le vîte, mon mari, après un doux sommeil, croit rêver lorsque je lui lis une longue page; ainsi nous profitons tous deux du voyage, chacun à notre manière.

Il est très-agréable de courir la poste par un si joli chemin; la route de Padoue à Vicence est délicieuse, on va toujours dans une plaine colorée, parfumée, où se jouent de petits ruisseaux. Si jamais je fais un roman, j'enverrai mon héroïne soupirer sur leurs bords. Ici j'élèverai un rocher, d'où couleront des fontaines d'une eau plus claire que le cristal; là je planterai un joli bosquet; de l'autre côté je tracerai un petit sentier bordé de myrtes, par où l'amant arrivera; un peu plus loin je bâtirai un hameau, patrie de ma bergère. Que dites-vous de ce rendez-vous amoureux? ne sera-ce pas un beau fruit de mes voyages que d'avoir fait un roman?

LETTRE XXI.

A la même.

De Vicence, le 17 mars.

Nous voici à Vicence; la ville et les environs ont l'aspect le plus agréable. Située au pied des montagnes, elle est traversée par le *Bacciglione* qui vient s'unir à une autre rivière qui coule au bas de la ville. Je ne croyois pas Vicence si grande; elle a quatre milles de tour, trente mille ames, et un air de vie et de prospérité. Les vénitiens ont raison de l'appeler leur jardin; ce jardin est une de leur plus riches propriétés; blé, vin, riz, grains, fruits de toute espèce, et deux rivières qui fertilisent tout. On dit que le peuple y est féroce; la beauté du pays n'inspire pourtant que l'aménité. Tite-Live attribue son origine aux Gaulois, et Pline aux Toscans. Les vénitiens dont Vicence se dit la fille, la possèdent aujourd'hui avec délice. *Le Palladio* s'y est signalé. Cette ville est une galerie de ses ouvrages. Places, temples, palais, arcs de triomphe, par tout on reconnoît la main et le génie de cet artiste

célébre: il a laissé surtout dans le théâtre olympique un monument qui illustre sa patrie. Tout y respire le goût et le génie des Grecs dont il fut l'imitateur avec tant de succès.

Le plan est un ovale coupé sur sa longueur, dont la moitié sert à la scène et l'autre aux spectateurs. Mais entrons-y: voilà la scène: elle représente une partie d'une ville grecque. Regardez ces cinq rues bordées de maisons qui aboutissent à cette place: observez ce temple, ce palais; tournez-vous à présent vers les spectateurs; admirez cet amphithéâtre formé par seize rangs de gradins, et ce rang de loges au-dessus, orné d'une magnifique colonnade, couronnée de cette galerie où s'élèvent trente statues. Saluez parmi elles les poëtes et les philosophes de la Grèce.

J'ai voulu connoître la maison qu'habitoit ce fameux architecte: on y voit tout ce que peut l'art aidé du génie; il a fait une grande maison dans un très-petit espace.

Je viens du champ de Mars, où, au lieu de soldats j'ai trouvé de jolies femmes qui l'ont adopté pour leurs promenades.

En route.

Les belles plaines continuent; l'héroïne de mon roman aura long-temps à se promener. Il n'y a que quelques heures de chemin de Vicence à Vérone; c'est une promenade où l'on marche sur les fleurs, et sous les guirlandes que forment les vignes en allant chercher l'ormeau.

LETTRE XXII.

A la même.

Vérone, le 30 mars.

Nous sommes à Vérone depuis huit jours; et voici le premier où j'ai quelques instans à moi, je veux dire à vous.

Pour vous peindre Vérone, figurez-vous une ville au milieu d'une riante plaine, environnée de vertes collines, traversée par un fleuve superbe, et embellie encore de tout ce que peuvent enfanter les beaux-arts. Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Italie, se distingua dans la république romaine et lorsqu'elle se gouverna par ses propres lois. Son capitole, ses arcs de triomphe, son amphithéâtre parlent encore de sa puissance et de sa splendeur.

Vérone fut féconde en grands hommes dans tous les genres. *Pline* et *Catulle* y sont nés. Cette ville a toujours conservé le goût des sciences, des lettres et des arts. Ce goût a influé sur le caractère, les

mœurs et les manières des Véronois. La société y est douce, polie et agréable. La façon surtout dont ils exercent l'hospitalité envers les étrangers, a je ne sais quoi de naturel et d'aimable: en voici quelques traits. Le jour de notre arrivée ici, des jeunes gens de qualité qui cultivent la musique en vrais *virtuosi,* vinrent le soir dans notre auberge me donner un concert charmant, et m'ont fait chaque jour cette fête.

Le comte de Pozzo possède une collection précieuse de médailles; nous fûmes la voir hier, et il nous fit trouver sur une table toutes celles des Gonzague, jusqu'à la dernière, qui est celle de l'infortuné Ferdinand Charles IV, dernier duc de Mantoue. N'y a-t-il pas dans cette politesse quelque chose de bien délicat?

C'est une belle et agréable chose que de voir réuni ici dans la même enceinte un théâtre, un muséum lapidaire, une salle d'académie, une autre, où la jeunesse s'exerce à faire des armes, école bien nécessaire en Italie si elle pouvoit y faire re-

naître un peu de ce courage qui sut dompter l'univers. Il y a aussi plusieurs autres salles d'assemblées pour la noblesse ; on y donne quelquefois des bals, des concerts ; c'est égayer la science par les plaisirs. Ce bel et grand édifice s'appelle *academia filarmonica.*

LETTRE XXIII.

A la même.

De Vérone, le 4 avril.

Je viens de voir l'amphithéâtre; il laisse encore apercevoir qu'il étoit digne de donner des fêtes aux maîtres du monde. Des fêtes? quelles fêtes! C'étoit le spectacle de la cruauté des hommes, et le deuil de l'humanité. Les acteurs n'étoient que des frénétiques, les spectateurs des tigres, et les uns et les autres des forcenés qui prenoient la férocité pour le courage. La vue seule de pareils spectacles parmi des peuples moins barbares, eût été le vrai supplice des coupables.

Cet amphithéâtre fut construit sous le règne d'Auguste. Sa forme est ovale; tout-au-tour s'élèvent quarante-six rangs de gradins de marbre rougeâtre veiné, où vingt mille spectateurs peuvent se placer à l'aise. L'arène est immense; l'enceinte extérieure, détruite presque en entier, ne montre plus qu'un seul ordre d'architecture; mais les

corridors ou galeries, les escaliers, les loges où l'on tenoit les bêtes féroces pour les combats, existent encore, et sont bien conservés. Au premier coup-d'œil cet amphithéâtre jette dans l'étonnement. Sa grandeur imposante attère nos petits sens modernes.

La distinction des rangs y est marquée. Dans ces temps de la vraie dignité de l'homme, et chez un peuple dont le discernement étoit exquis, on distinguoit en public, l'état, le rang et les mœurs *), et l'on n'étoit point choqué dans un spectacle par l'odieux mélange d'une femme honnête, d'une fille vertueuse à côté d'une prostituée, comme on le voit chaque jour à Paris, dans cette ville qui prétend donner le ton à l'Europe. Il n'y a pas longtemps qu'une personne de ma connoissance fut forcée d'y quitter le spectacle pour arracher sa jeune fille d'auprès d'une courtisane, qui par ses propos hardis et impurs cherchoit à souiller l'innocence de

*) On n'a qu'à voir dans l'histoire, les réglemens que fit Auguste à cet égard.

la jeune personne. O philosophes! et vous n'élevez pas la voix contre cet outrage fait à la vertu et à l'innocence? Seroit-on parvenu dans cette ville à ce degré de perversité, où l'on ne distingue plus la vertu du vice?

LETTRE XXIV.

A la même.

De Vérone, le 10 avril.

Je viens de me promener dans un jardin qui semble être la promenade des ombres; ce n'est point l'asyle riant de la volupté; c'est le temple majestueux de la mort. Des cyprès silencieux s'élèvent jusqu'aux nues, et entourent gravement un immense jardin. Ce ne sont pas des roses qui le parent et qui égayent ces sombres cyprès; des plantes, des fleurs mélancoliques y arrêtent la vue sans la récréer. Au fond de ce jardin est une haute montagne, où l'on trouve sur le sommet qu'on a réduit en plaine, un pavillon, une terrasse et une longue allée toujours de cyprès. En s'y promenant on a devant soi Vérone, la rivière qui la traverse, la montagne qui l'entoure, et ça et là d'agréables collines parées de verdure et d'habitations champêtres. Je me suis assise sur cette terrasse, pour contempler à mon aise ce point de

vue vraiment unique. Le beau jardin qui se trouve au bas, achève l'enchantement, et finit le tableau; on croit voir le mausolée d'un roi.

LETTRE XXV.

A la même.

De Brescia, le 17 avril.

En sortant de Vérone, la route a d'abord été sablonneuse, ensuite sont venus les arbres guirlandés, les prairies de différent vert, émaillées de fleurs. Le *Mincio,* l'immense *lac de Guardia,* les Alpes qui l'environnent, offrant une cime tantôt aride, tantôt verdoyante, les paysages jetés à leur pied; tous ces points de vue divers sont d'une beauté ravissante.

Nous avons évité Mantoue. J'ai voulu éloigner mon époux de cette ville, théâtre de son illustration et de ses malheurs; il auroit vu, en y entrant, ses armes sur les portes de la ville; il auroit vu le palais où sont nés ses pères, et où ils ont régné avec gloire pendant cinq-cents ans; leurs portraits; et enfin, par tout les traces d'un éclat dont il seroit l'héritier, si le sort n'eût été d'accord avec l'injustice des hommes. Je me suis aperçue que ce voisinage lui faisoit naître de tristes pensées, et je l'en ai distrait en portant ses regards

sur les beautés de la nature. Regarde, lui ai-je dit: elle t'appartient comme à tous les êtres; cette heureuse propriété est au dessus des caprices du sort et de l'iniquité des hommes. En lui parlant ainsi, j'étouffois ma douleur pour détourner la sienne.

Chemin faisant, je réfléchissois sur l'instabilité des grandeurs humaines, de ces agréables fictions de l'orgueil, qui ne sont que des jeux de la fortune. Aveugle et perfide divinité, qui blesse souvent à l'instant même qu'elle caresse, et que l'on devroit peindre un bandeau sur les yeux et un poignard à la main!

Brescia est située au pied des Alpes sur la rivière du *Carzo;* elle est grande, belle et très-peuplée. Tant pis, car les hommes y sont féroces et cruels; on diroit que la fabrication et le commerce des armes y donnent cette férocité aux esprits, et y font naître les traitres et les assassins. La nature pourtant y est belle et paisible.

Lorsqu'un homme en veut ici à la vie d'un autre, il va trouver un assassin de profession, un *dilettante* (comme disent les italiens) qui lui montre d'abord le tarif

suivant lequel l'assassinat d'un homme du peuple est fixé à cinq livres, et à dix livres celui d'un noble.

Voilà ce que l'on rencontre sur ses pas, chemin faisant. O dixhuitième siècle! siècle de la philosophie! siècle savant par excellence! Panglofs! philosophe Panglofs! diras-tu toujours que ce monde est le meilleur des mondes possibles?

Brescia fondée par les *Gaulois Cenomans*, a passé depuis de mains en mains, jusqu'au moment où elle est tombée dans celles des Vénitiens, qui la gouvernent de la manière que vous venez de voir. Cette ville a quelques églises remarquables. Le *Titien*, le *Tintoret* et *Paul Véronèse* s'y font admirer.

La cathédrale surtout est d'une architecture majestueuse et d'un bel ornement. J'ai vu ce matin le palais de la justice, et j'ai été fort étonnée de trouver ici son temple aussi beau. Qu'y fait-elle?

Bergame.

Depuis Brescia jusqu'ici, on parcourt des champs agréables, remplis d'arbres semés de fleurs, et arrosés par mille ruis-

seaux. Au bout de ce jardin on trouve Bergame en amphithéâtre sur un côteau; l'air y est vif, pur, et la population nombreuse.

La fatigue me fait tomber la plume de la main; mais n'ayez point de regrets, Bergame n'a d'intéressant que d'avoir donné naissance au *Tasse;* elle n'est plus aujourd'hui que la patrie des arlequins.

En route, 19 avril.

Nous quittons Bergame; il est quatre heures du matin. Le ciel est couvert, mais point sombre; c'est la demi-teinte de l'aurore, un calme parfait règne dans la nature . . . . Je l'éprouve en moi; toutes mes sensations sont douces et paisibles . . . . Que l'air des champs est salutaire à l'ame et au corps! pourquoi s'obstine-t-on à respirer l'air impur des villes, en s'y plaignant sans cesse de l'absence du bonheur? Hélas! l'homme en le cherchant là poursuit une chimère, un vain songe que le réveil de la raison dissipe. L'être suprême n'a point placé le bonheur dans les villes; il l'a fait naître dans ces prairies, aux bords de ces ruisseaux, sous l'ombrage frais de

ces arbres; il l'a répandu dans toute la nature, et nous la fuyons sans cesse; elle a beau nous crier: *Vis et meurs dans les champs!* notre délire nous rend sourds à sa voix... Que la pensée est rapide, et contraire au bonheur! elle vient d'altérer en moi, en un instant, ce calme et ces douces sensations que j'éprouvois à l'aspect de ces belles campagnes.

Nous venons de passer l'*Adda,* grande rivière très-rapide, qui coule au pied d'un côteau élevé. Sur ce côteau coule en sens contraire un large canal; on croit voir deux rivières se croiser et se fuir. Les environs de l'*Adda* sont d'un beau pittoresque.

En suivant ce canal, on arrive à Milan par un chemin planté d'arbres alignés, au milieu de vertes prairies.

LETTRE XXVI.

A la même.

De Milan, le 27 avril.

C'est une belle contrée que le Milanez. La vaste plaine de la Lombardie où il se trouve placé, est un jardin magnifique. Les Alpes et les Apennins varient encore le tableau, et lui ôtent la monotonie qu'a toujours un pays plat. Je ne suis point surprise qu'on se soit tant battu pour celui-ci. Mais falloit-il le dévaster pour le posséder? Les conquérans sont de terribles gens; leurs exploits ne sont que destruction. Ces dévastateurs de la terre laissent après eux des traces que le temps n'efface point. On les aperçoit en voyageant, où l'on voit par tout que les hommes s'exercent sans cesse à détruire ce que la nature crée. Milan tant de fois saccagée, ruinée, brûlée, renaissant toujours de ses cendres avec plus de splendeur et de magnificence, est bien l'image de la vicissitude des choses humaines. Peuplée dans le dernier siècle de trois-cents mille ames, le silence de la dépopulation règne aujourd'hui dans

son enceinte. Il y a pourtant un certain mouvement, c'est celui d'un faste qui est la misère de l'esprit, faste commun à toute l'Italie; deux, trois, quatre coureurs qui vont à toutes jambes à la tête des chevaux, métier aussi contraire au sens commun qu'à l'humanité; vingt autres vauriens dans une antichambre s'exerçant à la friponnerie, et dont la fainéantise développe la méchanceté; des fêtes, des spectacles qui parlent aux sens, sans rien dire à l'esprit; des maisons dorées et infectes par une mal-propreté de longue date; des palais immenses où l'on ne sait où se loger; des habits d'or sans chemises: tel est à-peu-près le faste de l'Italie moderne, et ce qui a pris la place de la grandeur romaine.

A l'égard de la vertu et des mœurs, on n'y a rien substitué: ce sont des choses si étrangères en Italie, et surtout dans le premier ordre de la société, qu'elles y semblent presque ridicules; le mot *vertu* ou le mot qui l'exprime, ne se trouve même pas dans leur dictionnaire. Je l'ai cherché en vain; le talent le plus frivole s'en est emparé, et la superstition sans religion a pris la place de la chose. Pour les mœurs,

peut-il y en avoir là où la vertu est étrangère? aussi la nature se venge-t-elle des désordres du vice. Car, bien réglée, bien dirigée, la nature n'est que la vertu elle-même. Hélas! sa douce voix cesse de se faire entendre. Plus d'époux, plus de pères, plus d'enfans; les doutes où sont les uns et les autres étouffent les plus doux sentimens de la nature. Mais ces sentimens chers et sacrés ne sont point éteints dans la seconde classe de la société. C'est là que l'on trouve encore, en Italie comme ailleurs, les mœurs et la vertu trop modeste pour habiter les palais.

Telle est aujourd'hui cette Italie qui jadis par ses vertus héroïques, et la sévérité de ses mœurs, plus encore que par sa valeur et son courage, devint maîtresse du monde et l'admiration de l'univers. Ces mœurs efféminées et presque asiatiques au sein desquelles elle s'endort, achèvent d'effacer le caractère primitif de cette nation célèbre.

Le métier de *sigisbé* par exemple, comme celui de courtisan, est l'écueil de toute vertu et de tout courage. L'amour comme les rois ne veut que des esclaves,

et la vertu ne peut exister dans les fers. Ici pourtant le *sigisbéisme* se relâche un peu de la rigueur de ses lois; les femmes ont été les premières à secouer le joug de la constance qu'il exige tyranniquement; il lutte avec la coquetterie qui en triomphe, et qui d'un seul regard renverse toutes ses lois. Mais les hommes n'osent encore les enfreindre, et ne s'y exposent qu'avec un certain danger. Un de ces chevaliers disoit l'autre jour d'un ton lamentable à un de ses amis: *Ce qui m'arrive est bien étrange, bien triste: après une constance ou plutôt un esclavage de trois ans auprès de la marquise de* * * *, j'ai enfin voulu briser mes chaînes, et je suis tombé par là dans un discrédit dont je ne puis plus me relever. La dame délaissée, ses amis, ses parentes, sa société ont formé contre moi une telle ligue, et m'ont tellement décrié, que pas une femme ne veut de moi; si j'adresse mes vœux à quelqu'une d'elles, la voilà qui me chante pouille sur mon inconstance, et c'est ainsi que depuis quatre mois je me trouve sur le pavé.* Que dites-vous de cette république galante, où l'on exerce tout le despotisme des tyrans de l'Asie, en s'enivrant de toutes leurs voluptés?

LETTRE XXVII.

A la même.

De Milan.

Dans tout ce que vous me dites de vos sentimens pour moi, mon cœur est en rivalité avec le vôtre. C'est en amitié seulement que je prétends être votre rivale, car pour tout le reste vous l'emportez. Vous m'avez devinée; vous savez mieux ce que je veux que moi-même; tout ce que vous m'avez envoyé est d'un goût charmant, et beaucoup plus du mien que si je l'avois choisi: le bonnet négligé est très-joli, les fleurs qui l'ornent, mouillées par la rosée du matin, le feroient prendre pour la coëffure de l'aurore; la robe noire est élégante; vous avez beau m'envoyer du noir, votre goût est toujours couleur de rose; je vous sais gré aussi d'avoir fait garnir de feuillages la robe blanche; j'aime que dans notre parure nous nous rapprochions un peu de la nature; ne trouvez-vous pas que la coquetterie prend alors un certain air de vérité, qui la rend ai-

mable, séduisante, et même dangereuse? Enfin, il faut être aussi belle femme que vous l'êtes, pour s'occuper d'en embellir une autre.

LETTRE XXVIII.

*A monsieur le comte de *** à Milan.*

De Milan.

Monsieur le comte, j'ai mardi chez moi un enfant d'Apollon *) qui a besoin d'être inspiré dans un climat aussi contraire à l'enthousiasme. J'ai donc jeté les yeux sur vous, pour corriger l'influence d'une nature si peu favorable aux élans de l'imagination, et pour consoler ce pauvre enfant de se trouver si loin de sa patrie. Mais pour faire cette bonne œuvre, il faut accepter un dîner bien frugal, et à-peu-près comme ceux que l'on fait dans l'Olympe, où l'on ne se nourrit que de nectar et d'ambroisie.

*) C'étoit un improvisateur.

LETTRE XXIX.

A madame d'A . . . à Marseille.

De Milan, 10 mai.

Milan, quoique grand et beau, n'a aucun de ces monumens imposans qui frappent dans les autres villes d'Italie. Il y a cependant quelques beaux édifices publics, tels que le collége helvétique, celui des jésuites, et l'hôpital. Les palais particuliers n'ont rien de remarquable, et sont en petit nombre. Les Milanois mangent trop, ont trop de chevaux, trop de maîtresses pour avoir des palais. Les Génois ont élevé les leurs au prix de presque toutes ces privations, et ont fort bien fait. Ce luxe demeure, orne la ville, et fait honneur aux habitans. Celui des Milanois les appauvrit et les détruit. Il y a pourtant ici des établissemens qui les honorent, la plupart fondés par saint Charles Borromée. Il fut saint, et grand homme. Le séminaire, le grand hôpital, le collége helvétique, le lazaret, édifice immense hors de la ville, et plusieurs autres établissemens de charité sont l'ouvrage de son cœur et

de son génie. Dans tous, on voit l'empreinte d'une ame élevée et pénétrée des sentimens sublimes de l'humanité. Dans quelques hôpitaux on distribue, chaque année, un certain nombre de dots pour des filles. Il est doux de voir la partie la plus foible, la plus malheureuse de la société y trouver quelque appui.

La bibliothèque ambroisienne est aussi l'ouvrage de saint Charles; on y trouve une collection rare et précieuse de manuscrits de tous les anciens peuples de la terre.

Vous n'aurez pas un mot sur les beaux-arts: ce n'est point ici leur patrie. Ils y ont pourtant une académie; mais il m'a paru qu'on ne leur rend guère hommage. Les climats épais et lourds font mourir l'imagination, ou plutôt l'empêchent de naître.

Il y a plusieurs théâtres ici: j'ai été hier au principal. Il est vaste, mais simple et sans décorations. C'est un carré long à six rangs de loges, forme peu agréable, et peu favorable à la voix, à la perspective et aux spectateurs.

Je vous lasserois si je vous faisois parcourir les temples. Il y en a un grand

nombre, où l'architecture, la sculpture et la peinture étalent leurs beautés. J'ai vu celui dont saint Ambroise ferma la porte à l'empereur Théodose après le massacre de Thessalonique. Ce saint eut raison. La présence d'un prince souillé du sang de ses sujets, est une profanation sacrilége dans le temple de l'Eternel.

La métropole est un vaste monument de la bizarrerie du genre gothique, étonnante par l'immensité du travail. On y a employé quatre siècles, et elle n'est pas encore finie. Le goût doit faire des vœux pour qu'on ne l'achève point. L'extérieur est chargé plutôt qu'il n'est orné, de cinq-cents statues de marbre, dont plusieurs sont fort belles.

Dans une chapelle souterraine repose le corps de saint Charles Borromée. Elle est entièrement revêtue de bas-reliefs en vermeil, où sont représentées les actions les plus remarquables de la vie de ce saint. Les présens offerts à ce héros du christianisme composent un trésor prodigieux. S'il vivoit, il l'emploiroit au soulagement de l'humanité; car ce saint étoit vraiment humain, bien différent de quelques autres

qui croient honorer Dieu en haïssant les hommes.

Les remparts plantés d'arbres et semés de gazons, offrent, dans l'enceinte de la ville, une promenade agréable et champêtre, où tous les soirs, au soleil couchant, une multitude d'élégans équipages forment par leurs courses rapides et variées un spectacle gai et brillant.

Je quitte Milan avec regret; la ville me plaît. Les habitans n'ont pas, il est vrai, cette vivacité, cette mobilité, cette finesse d'esprit des autres Italiens: le climat s'y oppose; mais ils ont une bonhommie à laquelle on s'attache naturellement, et que l'on aime plus long-temps que ces qualités aussi dangereuses qu'aimables.

LETTRE XXX.

A la même.

De Pavie, 25 mai.

Quelle charmante promenade que la route de Milan à Pavie! Les allées d'arbres qui bordent le chemin, et les prairies sont arrosées par des canaux qui coulent en sens contraire, se subdivisent, et se répandent dans ces belles prairies.

Pavie située sur les bords rians du Tesin, dans la contrée la plus fertile de la Lombardie, s'est élevée, ainsi que la plupart des villes d'Italie, sur ses propres cendres, et a essuyé de violentes tempêtes politiques.

Elle doit son origine aux *Leviens* et aux *Mariciens,* anciens peuples de la Ligurie. Dans les premières révolutions qu'éprouva l'empire romain, elle fut détruite presque en entier, et relevée par ses habitans. Elle figure dignement dans l'histoire. Vingt rois lombards régnèrent dans ces contrées pendant deux-cents ans; et Pavie fut le siége de leur empire. Le dernier, nommé *Didier,* fut assiégé en 755,

dans sa capitale par *Charlemagne,* qui le vainquit et soumit son royaume à ses lois. Depuis, ce pays passa successivement sous différentes dominations, et reçut ainsi des chaînes que la beauté de son sol et la température de son ciel lui donnèrent. Cette ville conserve encore un air de capitale. Elle est grande, bâtie dans de belles proportions, et possède quelques monumens remarquables par leur origine et leur antiquité.

Au milieu de la ville, il y a une vaste place environnée d'un portique, et décorée de la statue équestre antique de *Marc-Aurèle,* qui n'a ni la beauté ni la noblesse de cet empereur.

Dans une autre place, on voit celle de Pie V; elle est debout, enveloppée d'une draperie. Elle seroit belle, mais elle manque de grâce et de majesté.

Les églises sont riches, mais gothiques. La plus belle est celle de saint Pierre, d'une architecture légère et hardie, revêtue de marbre blanc, et ornée de statues. Elle fut élevée par le roi *Luitprand.* On y voit son tombeau, celui de *Boëce,* consul romain,

et ceux de *François* duc de Lorraine, et de *Richard* duc de Suffolck.

Un pont de marbre blanc traverse le *Tesin*, et sert de promenade aux habitans qui sont ici en petit nombre. Cette brillante capitale du royaume des Lombards n'est plus aujourd'hui qu'une ville de province qui éprouve le sort de *Tantale*. La nature y verse avec profusion tous les biens, et les habitans y meurent de faim.

Nous partons.

En route.

Le ciel est bien sombre . . . . voilà la pluie . . . . Quel déluge! . . . . L'orage nous environne de toutes parts . . . . C'est une véritable tempête . . . . un vent impétueux . . . . la grêle . . . . les éclairs . . . . le tonnerre . . . . C'est avec ce cortége que nous marchons vers Turin, où nous n'arriverons que demain ou après-demain. Si cet orage continue, nous allons être inondés, abymés. Je ne sais comment nous nous tirerons des torrens et des rivières que nous allons chercher. Pour moi, je laisse aller le temps; et je vais comme à mon ordinaire, mon crayon à la main, non pour

peindre de belles villes et de délicieuses campagnes; la route en cet instant m'offre peu de ces objets intéressans; mais pour peindre mes pensées.

Voici celles que le temps m'a fait naître; car, quoiqu'on en dise, il influe beaucoup sur les perceptions de l'esprit et sur les impressions de l'ame. Pour moi, j'ai souvent éprouvé que notre bonheur dépend quelquefois d'un temps serein. Le soleil surtout élève mon ame, mes pensées; son éclat, sa majesté me font sortir de ma sphère. Si l'on me lisoit, on ne manqueroit pas de dire: Voyez comme la tête des femmes se moule sur le temps! mais les idées ne sont-elles pas plus justes, plus vraies lorsqu'elles sont inspirées par les objets de la nature?

Enfin, ces nuages noirs, qui tachent le ciel et l'obscurcissent, le vent qui tourmente les arbres, la pluie qui inonde les campagnes et grossit les torrens, les éclairs, le tonnerre, le soleil qui se cache, reparoît de temps en temps, et semble n'éclairer qu'à regret la nature: tout cela me représente l'homme agité par les tempêtes des passions, éclairé un instant par la foi-

ble raison, entraîné ensuite par son délire, et faisant naufrage dans l'obscurité qui l'environne. Oui, l'énigme qu'est l'homme pour lui-même est la source de son égarement et de son infortune! Voilà des pensées inspirées par le mauvais temps.

Je quitte mon crayon . . . . voici une rivière . . . . la pluie en a fait une mer . . . . l'agitation et la fureur de ses flots m'épouvantent . . . . allons, courage . . . . repoussons la peur . . . . et d'ailleurs, est-on si mal aux champs Elysées?

Nous voici à l'autre bord; je suis assez contente du *Tesin:* il nous a reçus avec assez de complaisance. Ses flots m'ont paru moins agités, et cette prétendue mer n'étoit qu'une rivière. La peur exagère tout; c'est en la bravant qu'on la chasse.

Les petites villes et places fortes de Novare, Verceil, Livourne et Chivasco se sont offertes à notre passage. Mais elles n'ont d'agréable que leur situation sur le côteau, dans le vallon, ou dans la prairie . . . Les torrens et les rivières me font quitter la plume à chaque instant: nous venons de passer la *Sture,* et voilà la *Doire.*

Turin, 5 juin.

Turin s'annonce en capitale; campagnes riches et cultivées, belles avenues, portes triomphales. Nous y entrons . . . . Quel ordre! quelle régularité! quelle symmétrie! de grandes rues bien percées, bien alignées; aux extrémités, des points de vue rians et champêtres; les maisons, les édifices de même hauteur et d'une décoration frappante; il règne dans cette ville une magnifique monotonie.

Nous ne resterons que quelques jours ici: c'est trop peu pour en connoître les habitans. Je ne les employerai qu'à connoître les choses: cela est plus amusant, et moins pénible. Adieu.

LETTRE XXXI.

A la même.

De Turin, 13 juin.

Je sors de l'opéra; il étoit médiocre, et les acteurs aussi: mais le théâtre est beau. Il est de forme ovale; la décoration en est d'un fort bon goût, et l'aspect imposant.

Lorsque le spectacle ennuie, on a de quoi se dédommager par la conversation. C'est ici l'usage, comme dans toutes les villes d'Italie, de faire de sa loge une salle d'assemblée: on l'orne, on l'éclaire en conséquence. Les femmes de qualité transportent là leur maison; elles y reçoivent des visites, et en font à leur tour. On y fait la conversation, on y joue, on y soupe; les fruits glacés, les rafraichissemens de toute espèce sont continuels pour les allans et les venans. Lorsqu'on veut être seul, ou presque seul, on ne fait point éclairer sa loge: ce signe avertit qu'on ne veut voir personne.

J'ai vu ce matin le palais du roi; il n'a guère l'apparence royale. C'est un grand édifice, sans aucune décoration ex-

térieure, et qui a l'air ancien, sans avoir l'air antique; mais l'intérieur est richement orné. On y trouve cette magnificence sans prétention qui est la magnificence des rois. Le petit appartement d'été est fort élégant. Il y a dans ce palais de superbes antiques et une précieuse collection de tableaux des écoles italienne et flamande. Le plus beau qui est de cette dernière école, représente une femme hydropique. Je me garderai bien de vous le décrire. Je n'ai ni le génie ni la magie du peintre, pour représenter d'une manière intéressante la nature triste et souffrante. J'y ai vu aussi un soleil couchant de Berghem qui fait illusion; les objets se décolorent, on les voit disparoître insensiblement, et les ombres de la nuit approchent. L'imitation est si parfaite qu'on éprouve le regret de voir finir le jour.

J'ai laissé le palais pour courir au jardin; j'ai grand besoin de contempler la nature champêtre, lorsque je me trouve dans les palais des rois. Celui du duc de Savoie est un des plus beaux édifices d'Italie. La façade d'architecture grecque en-

richie de colonnes corinthiennes, et couronnée de vases et de statues, respire la grandeur et la majesté: tout y annonce la demeure d'un roi. Pourquoi n'a-t-on pas achevé cet édifice? Les hommes s'arrêtent presque toujours à l'instant de la perfection.

Voilà les palais des rois de Sardaigne; voici leur tombeau. Il est sur une haute montagne, renfermé dans une église qu'on appelle la *Superga*, frappante par sa magnificence: Les rois sont bien heureux; la mort même quitte pour eux son aspect redoutable et funeste.

Un portique soutenu par des colonnes, vous mène à cette église qui est de forme ronde et environnée de colonnes de marbre bleu turquin, sur lesquelles pose une belle corniche. La coupole est portée par un second ordre de colonnes de marbre rougeâtre. Autour de l'église sont des chapelles ornées de bas-reliefs de marbre blanc, composés à la manière des tableaux.

Au grand autel, on en voit un où la défaite des François en 1706, au siége de Turin, n'est que trop bien exprimée. J'ai

détourné les yeux de cet objet, car j'aime les François.

Je ne vous dirai rien des autres églises dont l'architecture et la décoration offre plus de richesses que de goût.

L'université, édifice d'un style noble et élégant, possède des monumens précieux, tant anciens que modernes. Dans le cabinet des antiques et des médailles, il y a une *table Isiaque* de la plus haute antiquité. On y voit la déesse Isis et ses mystères, le temps des semailles, et quantité d'hiéroglyphes égyptiens que vous pouvez vous faire expliquer par les antiquaires, qui croiront avoir deviné.

La bibliothèque est considérable et publique.

LETTRE XXXII.

A la même.

De Turin, 21 juin.

J'arrive de la Vénerie, maison de plaisance du roi de Sardaigne. On y va par une belle allée qui ne vous quitte point; l'édifice est simple et analogue au lieu. La magnificence intérieure n'y est point en contraste avec l'aimable simplicité de la nature. J'aime mieux les maisons de plaisance des rois que leurs palais; il me semble que la campagne doit les rapprocher un peu plus de la nature, et par conséquent des hommes. La chapelle est remarquable par l'harmonie de son architecture; elle est revêtue de marbre, ornée de colonnes et de peintures précieuses.

J'ai parcouru les jardins; ils sont délicieux. Le bosquet est dessiné, coloré, nuancé avec tant d'art, que l'on diroit que le jardinier est peintre et architecte. Ce sont des galeries ouvertes, des coupoles soutenues par des colonnes couplées, des salles, des cabinets, des boudoirs; je croyois être dans le palais de Flore. Ce palais

construit par la nature, vaut bien mieux que ceux élevés par l'ostentation. Son luxe est bien plus aimable que celui des hommes; l'un donne le bonheur, et l'autre le détruit.

L'orangerie est un édifice frappant par la hardiesse et la beauté de sa construction: Flore pourroit bien fixer là sa demeure.

Au retour de la Vénerie, j'ai été au Valentin. C'est la promenade de la ville et de la cour. Elle est formée par plusieurs allées plantées de grands arbres qui entourent des prairies émaillées de fleurs. A l'extrémité de la principale coule le *Pô*. On voit sur ses bords le château royal du Valentin. La vue domine une vaste étendue de campagnes, et se récrée par des paysages charmans. On s'y promène à pied et en voiture. Les jours de fête surtout, elle présente un spectacle brillant et animé, chose rare en Italie où la noblesse empêche de marcher. L'étiquette condamne à ne pas se servir de ses jambes; le peuple seul peut en faire usage, sans être ridicule.

En France, comme vous savez, les promenades font spectacle. Ce plaisir agréable et salutaire n'est point connu des Italiens. Ils n'aiment que les plaisirs qui nuisent; leur vie molle se refuse au mouvement: on diroit qu'ils fuyent la pensée, car la promenade la fait naître.

En route.

Nous voici hors de Turin, dans une grande allée d'ormes, qui partage des prairies artificielles, qu'arrose une multitude de canaux. C'est par cette promenade de trois lieues que nous approchons du Mont-Cénis.

Au bout de cette allée, nous avons trouvé *Rivoli*. L'horreur m'a saisie en voyant le château où *Victor Amédée* fut enfermé par ordre de son fils. O nature! que deviens-tu donc dans une ame tourmentée par l'ambition!

La route est belle, et la campagne très-parée. Nous marchons dans un riche vallon, le long duquel coule la rivière de *Doire*, où la vigne et l'ormeau s'unissent par des guirlandes qui ombragent délicieusement ces campagnes.

De Suze.

Nous avons trouvé sur nos pas la petite ville de *Vaillano,* et le village de *Saint Ambroise.* On ne s'arrête dans ces endroits-là que pour changer de chevaux. J'ai voulu faire une pause à *Suze* pour y voir un arc de triomphe érigé à *Auguste,* et qui montre encore des beautés dans sa dégradation. Malgré mon amour pour l'antiquité, j'ai vu avec plaisir tomber en ruine un monument élevé en l'honneur d'un tyran.

Suze, située au pied des Alpes, doit son origine à une colonie romaine qui s'y établit sous le règne d'Auguste. Cette ville n'offre plus rien de ce qu'elle fut. Le voisinage des deux forteresses qui la gardent, les soldats qui peuplent ses rues, lui donnent encore un air assez martial.

Suze, si maltraitée par les Gaulois, les Carthaginois, les Goths, les Vandales, les Sarrasins, les Allemands et les François, qui tour-à-tour la saccagèrent et la brûlèrent, a eu l'honneur de recevoir dans ses murs un dieu et un héros. *Hercule* et *Annibal* y passèrent, lorsque l'un alla dans les Gaules, et l'autre en Italie.

Nous allons entrer dans la région aë-

rienne; nous voilà bientôt au pied du Mont-Cénis.

Adieu, belle Italie, contrées superbes, ciel privilégié, terre attachante que je ne foule qu'avec respect: il faut donc te quitter! Les charmes de la nature, les prodiges des arts, et surtout le souvenir, ou plutôt le sentiment de ce qu'elle fut; tout cela, plus que les habitans, fait que je m'en arrache avec peine. D'ailleurs, l'Italie est la patrie des femmes. C'est là qu'elles sont chéries et respectées, que les lois les protégent, les favorisent; et que les hommes, loin d'exercer sur elles un empire dur et tyrannique, baisent les chaînes qu'elles leur donnent.

Adieu donc, belle Italie; je te laisse, il est vrai, plongée dans le sommeil, mais plus heureuse dans tes rêves que les autres nations dans la réalité. Dors; le repos est bien nécessaire après tant d'agitations. Nations de la terre, ayez autant de gloire, et endormez-vous ensuite!

LETTRE XXXIII.

A la même.

De Lanesbourg, au pied du Mont-Cénis, le 26 juin.

L'agréable chose que ce Mont-Cénis tant décrié! Nous arrivâmes hier à la Novalèse, village au pied de ce mont; il étoit trop tard pour le passer, et nous couchâmes dans ce village. Ce matin, à la pointe du jour, on a démonté nos voitures; tout notre équipage a été mis sur des mulets, nous dans des chaises ajustées sur un brancard; et nous avons gravi sur ces hautes montagnes par un chemin roide, escarpé, zigzag continuel bordé de précipices, que vous prendriez pour la route des serpens.

De temps en temps je mettois pied à terre pour contempler ce tableau varié des caprices de la nature; tantôt âpre et sévère, elle effraye par les traces de ses fureurs; tantôt belle et gracieuse, elle charme par son aménité. Des rivières roulent en cascades perpétuelles de la cime des montagnes; le soleil qui les

frappe, y réfléchit toutes les couleurs: c'est une pluie de pierres précieuses. Après quatre heures de tours et de détours dans cette route escarpée, où l'on grimpe l'espace de trois lieues, nous sommes arrivés au sommet de la montagne, dans une plaine agréable et fertile, couverte de pâturages, de troupeaux, de bergers, sous un beau ciel et dans un air pur. J'ai cru entrer dans la région de l'innocence. C'en est bien la situation, car on touche le ciel. Quel beau, quel singulier contraste! Je foulois le thym et la violette; les oiseaux chantoient le printemps, et devant moi des montagnes de neige me montroient l'hiver dans toutes ses rigueurs. Que j'aurois voulu être poëte! J'invoquois Apollon, mais il ne m'a pas écoutée.

Au centre de cette plaine qui s'étend à deux lieues, est un lac; on y trouve une maison de poste, quelques chaumières, et plus loin un hôpital pour les pélerins. Nous nous sommes reposés dans une de ces chaumières, et nous y avons mangé des truites exquises que l'on venoit de pêcher dans le lac, et du laitage délicieux.

Après ce repas pastoral, nous nous sommes remis dans nos chaises pour descendre la montagne; la descente est perpendiculaire, mais l'aspect riant et varié de la nature chasse l'idée du danger. Après trois heures de marche, nous voici au pied de la montagne, à *Lanesbourg*, village dont la situation est sauvage, et qui présente l'image de la misère.

On remonte notre équipage, nous allons partir et nous engager dans les Alpes; je vous en donnerai des nouvelles chemin faisant.

En route.

Ces Alpes ne finissent point; il y a quatre jours que nous sommes tantôt sur les nues, tantôt dans les abymes, suivant une vallée entre deux chaînes de montagnes qui touchent aux nues. C'est dans ces contrées que la nature se montre sous mille aspects différens. Des montagnes arides, décrépites, où l'on voit des traces de volcans; d'autres, animées par une riante fécondité; des vallons délicieux; des plaines stériles et agrestes; d'autres, fertiles

et cultivées; des torrens qui se précipitent du sommet des montagnes, et vont former des rivières. On y passe rapidement d'une saison à l'autre. Ici la nature qui se dépouille, annonce l'hiver; là, les glaces, la neige en font sentir toutes les rigueurs; à quatre pas les fleurs et les fruits couvrent la terre.

Enfin, c'est un tableau admirable des contrastes de la nature, où se déploie toute la fécondité, toute la variété de son génie.

Chambéri.

Nous voici enfin dans la capitale de la Savoie; ce n'est pas sans effroi qu'on y arrive. Mais que vous dire de Chambéri? cette capitale n'a l'air que d'un village; la vue est choquée par ses rues, ses places, et ses édifices noirs, enfumés et délabrés. A sa couleur de suie, on devine la patrie des ramoneurs; elle me semble bien triste malgré sa population; ses environs seroient assez rians sans l'aspect sérieux des Alpes.

En route.

Oh ciel! où entrons-nous? où descen-

dons-nous de ces hautes régions? Sont-ce des hommes ou des géans qui ont tracé cette route? Nous marchons dans le sein d'une masse énorme de rochers, effrayante par sa hauteur, dans un large chemin pavé où l'on descend l'espace d'une demi-lieue . . . Voilà une inscription avec les armes de Savoie . . . . elle apprend que c'est à Charles Emanuel II, duc de Savoie, que l'on doit ce merveilleux ouvrage; mais j'ai bien autre chose à faire que de transcrire une inscription. La peur seule m'occupe; je ferme les yeux à la vue des effroyables rochers suspendus sur ma tête.

Le pont Beauvoisin.

Le sol s'aplanit, l'horizon s'éclaircit . . . la nature change d'aspect . . . . mais je m'aperçois que je suis aux portes de la France. Je n'entends plus dans les accens du peuple cette mélodie qui tient au climat et à l'organisation des hommes.

Lyon, 29 juin.

Nous voici à Lyon. Où sont les temples, les palais, les statues, et ces tableaux

qui imitent de si près la nature, et savent encore l'embellir? Je ne vois, au lieu de tous ces chef-d'œuvres, que de riches étoffes et d'élégans chiffons, enfans chéris d'un luxe frivole et de la mode qui est l'idole des François.

P. S. Quelle mobilité! Nous retournons sur nos pas; je vous donnerai donc de mes nouvelles de la patrie des Césars, au lieu de vous les porter moi-même. Plaignez-moi de ce contre-temps. Adieu.

LETTRE XXXIV.

A. M. S. V. à Marseille.

En route, le 1 novembre.

Imposez silence à votre curiosité sur la course que nous venons de faire. J'en suis si accablée, ainsi que de tout voyage, qu'en vérité je ne saurois mettre la moindre grâce à les décrire. D'ailleurs, vous parlerai-je des routes? elles étoient détestables; de la campagne? elle se décolore et se dépouille: celle surtout des environs de Rome, inculte et agreste, annonce la destruction; des villes? je vous en ai tant fait parcourir, et la peinture de Rome et de la Toscane demanderoit un pinceau plus animé, plus frais et plus gracieux que le mien. Parlerai-je des hommes? hélas! en tout lieu, vous le savez, ils sont les mêmes; et la vérité sur leur compte est si affligeante, qu'on ne sauroit trouver le bonheur qu'en se sauvant d'eux par l'oubli.

Un seul mot sur Rome sort malgré moi de ma plume, ou plutôt de mon ame. Cette ville m'a jetée dans un tel étonnement, un tel enthousiasme, que mon ame se

ressent encore des fortes impressions qu'elle a éprouvées. Quel spectacle éloquent et sublime que la mort et l'immortalité de cette ville! En foulant ses cendres augustes, en admirant son tombeau, en m'inclinant devant son ombre, je m'écriai: Oh! vous! peuples libres de nos jours! simulacres de républiques! voyez dans les décombres de ce fameux sénat, de ce sénat qui donnoit des lois à l'univers, voyez votre frêle existence, et tremblez! Et vous! nouveaux maîtres du monde, contemplez sur le tombeau de Rome, le néant de la grandeur et de la puissance; frémissez sur l'abus du pouvoir, et sur les effets de la tyrannie! Oh! disois-je sans cesse! innocence des mœurs pures, c'est toi qui donnas naissance à ce colosse de gloire, anéanti par la dépravation!

Vous voyez par le sombre et l'âpreté de mon pinceau, si je pouvois décrire Rome et cette Florence, vraiment l'Athènes de nos jours. Là le ciel, la terre, la ville, les manières et le langage des habitans, tout y a un agrément, une urbanité, une élégance qu'on chercheroit vainement ailleurs. Il est vrai que le cœur des hom-

mes y est aussi délié, aussi subtil que leurs manières et leur climat. La loyauté, la candeur, la bonne foi s'y trouveroient bien étrangères, bien isolées. Mais les formes, les apparences sont vraiement séduisantes; et l'on y est heureux par le lieu, tant qu'on n'a point à faire au cœur des hommes. Mais n'en disons pas davantage; il faut respecter la terre qui nous vit naître: c'est ma patrie, il est vrai, mais non celle de mon cœur.

Adieu, nous voici aux portes de Naples.

LETTRE XXXV.

A M. S . . . V . . . à Marseille.

De Naples, le 10 novembre.

Ah! la triste vie que celle des voyageurs! quel tourment pour une ame sensible, que de s'arracher sans cesse à des lieux qui pourroient l'attacher, pour errer dans le néant de l'indifférence, et se trouver asservie par son inconstance même. Oui, cette vie vagabonde et sans aucune tenue, en accoutumant l'ame au changement, en la détournant de ses plus douces affections, détruit tout le charme de la vie, et finit par lasser l'ame comme le corps. Les peuples errans ne furent jamais sensibles. Vous allez me dire: l'êtes-vous encore? Hélas! oui, car la sensibilité fait l'essence de mon être.

Grondez-moi; nous allions respirer l'air subtil et parfumé de vos heureux climats, jouir des douceurs de votre société, lorsqu'un piége tendu à ma philosophie a dérangé cet agréable projet. Elle n'a pu s'en défendre, car elle est encore à la lisière. Voilà ce que je dois à cette

imagination que vous rendez si fière par vos éloges. Ah! croyez-moi, ne la gâtez pas. Elle est à-peu-près comme ces coquettes qui promettent tout, et ne tiennent rien; ou comme ces fruits qui plaisent par leur goût, leur parfum et leur coloris, et qui font du mal. Vous voyez que si je suis quelquefois entraînée par les prestiges de cette magicienne, mon instinct me ramène bientôt à moi-même. Souvent je l'ai mise, ainsi que l'esprit, au dessus de la raison. Mais je n'ai pas été de bonne foi avec moi-même; c'étoit une petite fatuité de l'esprit. Cet esprit si orgueilleux est, il est vrai, un don précieux de la nature, une de ses plus flatteuses faveurs; mais elle peut nous le refuser sans injustice. Au contraire, la raison nous vient de droit, et nous ne pouvons nous passer d'elle qu'aux dépens de notre bonheur. L'esprit nous égare sans cesse; il est d'ailleurs presque tout pour les autres; la raison est un guide sûr, et n'est que pour nous. Voilà de l'égoïsme, direz-vous? Oui, j'en conviens; mais c'est le fruit ingrat que l'on recueille en voyageant. On aperçoit dans les hommes que l'on rencontre, l'influence

de la nature et celle de la société; on les trouve dans toutes les situations, dans tous les instans de la vie; on les observe, on les étudie, on déchire enfin le voile qui les cache; on les voit tels qu'ils sont; et on fuit l'espèce humaine, sans renoncer pourtant à l'humanité, lorsqu'on a le cœur bon.

En vérité, ce n'étoit pas la peine de tant voyager pour voir les hommes par tout les mêmes, et pour se dégoûter du genre humain, par sa triste monotonie; non seulement du genre humain, mais encore des lieux qu'il habite. Oui, ces continuels déplacemens, en contrariant sans cesse la constance naturelle de mon ame, ont détruit en moi toute habitude, et ne m'en ont laissé qu'une, celle de me mal trouver par tout. Ici, mon ame est absorbée, et ne peut prendre son élan: là, mon esprit gémit sur son inexistence; il se fane, se dessèche comme une fleur qui va mourir: ailleurs, c'est le mal-aise de mon corps qui arrête les facultés de mon ame et de mon esprit; par tout des obstacles, par tout des inconvéniens et des entraves au bonheur, que la seule constance m'eût peut-être fait trouver.

Un jour, en voyant le ballon planer dans les airs, spectacle superbe pour l'imagination, quoiqu'en dise la raison, je me disois: Cette habitation conviendroit fort à certain être sorti de sa place par l'impuissance d'y rester. Les fumées enivrantes de la vanité, qui nous font perdre si souvent et la vue et la tête, ne s'élèvent point à cette hauteur. Je compare ces fumées aux parfums des fleurs; elles ne donnent des plaisirs ni plus grands ni plus durables. Le vrai bonheur est l'indépendance de soi et des autres. Vous le voyez: je commence à distinguer le bonheur réel du bonheur factice et imaginaire. L'un est en nous, et dépend presque toujours de nous-mêmes; l'autre est hors de nous, et dépend toujours des autres ou des choses. J'ai été fort long-temps à faire ces distinctions, et à me persuader ces vérités; car il n'est pas facile de lutter avec succès contre l'amour-propre, l'habitude des préjugés: et, quoique j'en dise, je suis encore loin de regarder cette dernière sorte de bonheur comme une chimère.

Que dites-vous des progrès de ma philosophie? Que je serois heureuse, si je

pouvois me persuader que le vrai esprit n'est que la raison perfectionnée, et le vrai bonheur la perfection de l'ame!

J'ai voulu, aimable ami, vous garder pour la bonne bouche, et que la raison que je poursuis sans l'atteindre, et dont je vous accable, fît place au sentiment. Il m'en a infiniment coûté de manquer au rendez-vous que nous nous étions donné; je me faisois une fête de revoir un ami dont le cœur est aussi aimable que l'esprit. Oh! combien de choses j'avois à lui dire! que nos entretiens auroient été vifs et animés! que de scènes à mettre en action! Voilà l'histoire de la vie: on ne fait jamais ce que l'on voudroit, et on se croit pourtant fort libre. Faites donc ce que nous voulons, ce que nous désirons vivement. Venez nous voir: vous trouverez en nous des amis qui sauront vous apprécier; venez, venez, nous serons gais jusqu'à la folie, raisonnables même en déraisonnant; nous dirons du mal du genre humain, et du bien de nous. Venez voir l'Italie. Il faut que le génie puisse avoir une idée de la mort, et même de l'anéantissement des grandes choses; mais il y en

a pourtant encore en Italie, et même pleines de vie: ce sont celles qui imitent la nature; car elle y est encore prononcée et grande, sur la pierre, sur la toile et dans les sons. En promenant de tranquilles regards sur l'Italie moderne, vous serez saisi, transporté au souvenir des génies qu'elle fit naître, et vous direz tristement: Hélas! les siècles sont donc à l'esprit ce que les années sont au corps? Mais je vous parle du néant, à vous, dont l'ame est faite pour en triompher.

Voilà encore une lettre éternelle. Pourquoi ne puis-je finir lorsque je vous écris? seroit-ce pour éluder l'adieu? Il est vrai qu'il est bien triste de dire adieu à son ami.

LETTRE XXXVI.

De Mr S... V... à Marseille.

A madame la princesse de Gonzague.

Le 20 décembre.

Madame,

Il faudroit avoir plus de raison et plus d'esprit que je n'en ai, pour répondre dignement à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Vous êtes bien difficile sur vos propres ouvrages, puisqu'en la relisant vous n'en avez pas été contente; mais le génie a des délicatesses qui ne sont pas du ressort des hommes ordinaires. Le tableau de vos incertitudes sur les lieux où vous voudriez fixer votre établissement, est chemin faisant une peinture très-variée, très-ingénieuse et très-brillante de ce qu'est la nature humaine dans tous les climats. Mais par tout, notre mérite ou notre démérite nous accompagne; et par tout encore on peut trouver des hommes dignes d'être écoutés, et faits pour converser avec ceux que Dieu a doués d'une intelligence sublime. Comme il n'est pas aisé

de découvrir ces hommes rares, et que le vrai mérite a cela de propre, qu'il se cache et fuit le grand jour dans le désespoir de trouver une société selon son vœu, l'on doit choisir le climat dont la santé s'accommode le mieux; car l'esprit qui se trouve bien par tout avec le secours de la philosophie, n'est pas comme le corps, à qui toutes les habitations ne sont pas bonnes; et enfin, dans ce choix, il est mille autres circonstances dont on est forcé d'être l'esclave, quoique la raison nous ramène sans cesse inutilement au désir de la liberté. L'homme est donc lié par des chaînes visibles, et peut-être plus encore par d'invisibles chaînes, et par une fatalité qui régente tout, et contre laquelle notre orgueil révolté vient se briser. Ainsi, c'est peut-être malgré moi, et certainement malgré vous, que je vous accable de mes pensées; mais le ton de votre lettre est si réfléchi, si profond, si métaphysique, que, sans consulter mes forces, je me suis embarqué sur le même océan; et j'allois me noyer, si le sentiment de mon insuffisance n'avoit arrêté tout court les égaremens de ma plume. Je me contenterai donc de

vous admirer et de vous suivre, sans prétendre vous imiter; et je vous dirai cependant, puisque vous me demandez mon sentiment sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle est comme les plus belles choses, dont on ne voit pas tout d'un coup le mérite. Mais, en la relisant, j'y ai trouvé tant d'abondance, tant de vérité, tant de cette raison sublime qui jusqu'ici n'avoit pas été le partage des femmes, tant de ce moëlleux et de cet agrément qui leur appartient, et qui ôte à la raison ce qu'elle a de trop âpre, que la plume m'est vingt fois tombée des mains. Mais le désir de savoir de vos nouvelles, le charme inexprimable que j'ai à recevoir de vos lettres, l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, et l'indulgence dont les grands esprits sont plus susceptibles que les esprits médiocres, et que vous voulez bien avoir pour mes foibles écrits: tout cela me soutient bien plus qu'une émulation qui est trop au dessus des prétentions que je pourrois avoir.

Vos réflexions sur le bonheur factice et sur le bonheur réel sont bien justes; et vous tendez visiblement à la perfection,

puisque vous connoissez si bien les maladies de l'ame, que vous vous élevez contre les préjugés avec des armes si fortes, et que vous êtes votre Minerve à vous-même. Les idées neuves que vous avez sur l'esprit et sur la raison, sont de votre part une découverte dans le monde moral. Votre lettre est pleine de ces réflexions précieuses qui se trouvent peut-être dans les fortes têtes, mais auxquelles personne n'avoit su donner l'essor. Ce que vous dites des voyages, seroit capable de clouer un homme raisonnable chez lui. On doit croire en effet, que la sensibilité, que le charme de l'amitié, que l'intérêt que l'on prend aux hommes et aux pays qui nous ont vus naître, sont presque anéantis pour le voyageur qui, outre cela, ne peut bien voir que les objets immobiles, mais ne doit point se flatter de connoître les hommes, qui lui échappent sans cesse par le déguisement qui leur est propre, glissent en quelque sorte sous la main, et se refusent, non sans raison, à l'intimité d'un étranger, dont le cœur est par là malgré lui-même dans une éternelle apathie, jusqu'à ce que l'âge et l'expérience lui

ayent appris qu'on n'est jamais mieux que chez soi et avec soi. Mais cette vie errante dont vous peignez les inconvéniens avec beaucoup de vérité et d'énergie, a pourtant quelque bon côté; elle vous enlève en quelque sorte à ces mêmes hommes qu'on a tant de raison de mépriser; elle vous empêche de vous mêler à cette espèce, devenue si mauvaise; et vous place en quelque manière dans ce ballon où vous désirez être pour vous élever dans une région si analogue à votre brillante imagination.

Plus j'admire vos pensées, vos expressions et les images dont vous les embellissez, plus je suis flatté que vous daigniez vous occuper de moi, et me trouver des qualités qui pourroient me rendre bien vain, si je ne savois que, quoique l'exquis jugement soit la qualité distinctive des bons esprits, les préventions sont aussi l'apanage des cœurs sensibles, et que l'amitié a les siennes aussi fortes peut-être, plus durables au moins, que celles de l'amour. Mais je suis plus près de moi-même que qui que ce soit; et quoi qu'en habile magicienne, vous ayez l'art de changer en

or pur ce que vous touchez, la métamorphose n'est heureuse que pour vous, et laisse à sa place en réalité chaque métal.

Qu'il me seroit doux de profiter de votre invitation, de secouer la barbarie qui m'accable, m'entoure et m'enveloppe, et d'aller jouir des charmes de votre société, de celle de votre époux, et des fruits de mon admiration! Mais tant de choses arrêtent les vœux les plus ardens des pauvres mortels! Je suis tellement dans la classe de ceux qui sont subjugués par les circonstances, que je n'ose pas même voir dans le lointain un si grand bonheur. Mais vous, madame, qui ne paroissez fortement liée à aucun pays, pourquoi ne reviendriez-vous pas dans cette ville, où, si les ressources dont les esprits éclairés sont avides, manquent, vous trouverez au moins l'entière liberté, un climat qui vous est propre, et un homme qui ose se dire votre ami, puisque vous le lui permettez.

Je n'ai point, madame, en avare égoïste, gardé pour moi seul la belle lettre, ou plutôt le bel ouvrage que vous me faites l'honneur de m'adresser; je suis trop glo-

rieux de cette correspondance pour ne pas m'en parer, et trop intéressé à votre réputation pour ne pas lui donner, autant qu'il est en moi, tout l'éclat possible. J'ai jugé du génie des personnes par l'impression qu'elle a faite sur elles. Madame la marquise de P.... m'a paru la plus digne de cette lecture par le juste éloge qu'elle m'en a fait. Elle m'a témoigné toute sa sensibilité et toute sa reconnoissance de votre souvenir et des louanges que vous voulez bien lui donner, et auxquelles la modestie se refuse constamment; elle vous admire franchement, et point en femme.

Vous êtes bien scrupuleuse, Princesse, au sujet de vos lettres sur l'Italie; vous augmentez le désir que j'ai de les recevoir, par les délais que vos promesses à une grande reine y apportent. Des copies que votre complaisance donneroit à Naples, et enverroit à Marseille, feroient marcher de front la royauté et l'amitié; vous auriez la gloire de faire la première ce miracle, et d'établir la première cette égalité.

Je suis avec respect.

LETTRE XXXVII.

A M. S. V. à Marseille.

De Naples, le 14 novembre.

La nature ici s'empare tellement de moi, qu'en vérité je n'ai d'autre existence que celle qu'elle me donne. Le ciel, la terre, le climat, les hommes, tout enfin m'y change au point, qu'en m'examinant, j'éprouve la même sensation qu'un malade qui, dans la convalescence, se regarde au miroir. En vérité, je ne suis plus qu'une plante qui végète; et j'éprouve bien, contre l'opinion de certains philosophes, et même contre la mienne, que l'absence de la pensée ne donne point le bonheur. Je prépare pourtant des matériaux pour vous écrire sur ce pays. Je les cherche dans cette ville, dans celles qui n'existent plus, dans les champs, dans les hommes, et surtout dans ceux du peuple, chez lesquels la nature s'efface le plus tard, et qui par là sont si intéressans à étudier en Italie. Celui-ci, original par son physique et son moral, me présente à chaque instant des tableaux et des scènes qui appellent Molière.

En voici une qui vous fera voir tout ce qu'un habile législateur pourroit faire de tels hommes. L'autre jour, en passant devant une place, je vois un grand attroupement. Un capucin perce cette foule, monte sur un banc, plante une croix dans un tas de pierres, et fait gravement un signe de croix: un auditoire nombreux l'entoure, se prosterne; et voilà mon capucin qui commence à prêcher. Que n'entendez-vous le langage des *Lazaroni* que je parle aussi bien que le roi qui en fait ses délices? et vous verriez avec quel génie, quelle adresse, quel sel les prédicateurs de Naples savent remuer les consciences, et les mettre à leur pli. Le texte du sermon étoit le péché originel. Il transporte à Naples la scène de ce premier crime. Adam, Eve, le serpent, l'arbre, le fruit, et jusqu'au péché, il fait de tout cela un tableau d'après nature, et met cette aventure sur le compte des Napolitains, leur dit des injures atroces sur cette invention diabolique, dont, dit-il, un Napolitain seul pouvoit être l'auteur. Il crie comme un ensorcelé; dit que le seigneur ennuyé, fatigué, excédé de pardonner sans cesse le

même crime à des gueux qui se moquent de lui, va les envoyer au diable. Après les élans de cette véhémente éloquence, il prend un ton lamentable. Il soupire, gémit, pleure, sanglote, lève les mains au ciel, frappe son front, sa poitrine, leur montre l'enfer, puis le paradis pour les en exclure à jamais. L'auditoire s'émeut, s'agite; tous les mouvemens de l'ame et du corps de l'orateur sont répétés; on entend un concert de pleurs et de gémissemens. Au milieu de cette scène pathétique, un des assistans tourne la tête, et paroît se distraire du sermon pour regarder une jolie fille qui passe: mon prédicateur, sans s'interrompre, arrache avec colère la croix du tas de pierres, en frappe violemment la tête du distrait; le sang coule, et soudain mon homme se prosterne au pied de la croix qui l'a frappé.

Jugez si un Lycurgue n'auroit pas beau jeu en menant de tels hommes, que leurs organes, leur climat, l'électricité de leur volcan rendent si susceptibles d'impressions vives, fortes et subites.

Croyez-moi, le grand ressort des hommes est la religion, et même la superstition,

qui a toujours été la religion du peuple que sa stupidité rend incapable d'adorer purement l'être suprême. Otez ce frein aux hommes; et les villes, les états, les empires ne seront plus que des repaires de bêtes féroces. Nous en sommes à-peu-près arrivés là, si Dieu ne vient au secours des foibles humains qui conduisent la barque du monde. Implorons-le donc et pour eux et pour nous.

A propos de ces pilotes, ceux-ci nous traitent fort bien; on dit même avec douleur que la reine a une sorte de penchant pour votre amie. Si cela est, cette princesse a vraiement de l'esprit dans le cœur; car elle met dans les distinctions ce tact fin et délicat qui fait connoître qu'elles sont bien plus pour la personne que pour ce qui n'est pas elle. Voilà ce qui m'en flatte. Parez-vous donc de mes succès. Adieu.

LETTRE XXXVIII.

Au même.

De Naples, le 22 novembre.

On me demande de toute part: Que faites-vous à Naples? Hélas! rien avec les vivans; je ne vis qu'avec les morts: je me trompe; je veux dire avec les immortels. Je lis donc et relis leur histoire, pour reconnoître et voir avec plus d'intérêt à mon retour à Rome ces lieux où se sont passées les grandes scènes du monde. L'histoire de nos jours n'est qu'un roman auprès de la majesté de cette histoire, et les historiens que des romanciers pour la plupart auprès de l'immortel Tacite. La passion du beau a disparu; nous n'aimons que le joli, parce que nous ne sommes que jolis: on diroit que l'espèce humaine a dégénéré. C'étoient des hommes grands, bien-faits, bien proportionnés, d'une belle et noble physionomie, où l'on voyoit l'empreinte d'une ame grande et courageuse. Ces hommes ne sont plus que foibles, petits, mal-conformés; et leurs traits annoncent toute la petitesse, toute la foi-

blesse de leur ame. L'Italie moderne me semble un temple renversé, où l'on ne voit parmi les ruines que les restes mutilés des superbes statues qui le décoroient.

Me voilà presque devenue philosophe: j'en suis fâchée; ce métier-là ne va point aux femmes. Nous sommes comme les enfans; ils ne sont aimables que lorsqu'ils jouent et folâtrent: dès qu'ils raisonnent, ils ne sont plus ni enfans ni hommes. Voici donc un enfantillage. Je me promenois l'autre jour dans un jardin près du Vésuve, avec plusieurs personnes et l'Apollon de Naples, qui est le duc de B. . . . Ce duc n'a guère l'air d'un inspiré; il l'est pourtant, comme vous le verrez par le sonnet que je vous envoie, dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, puisque c'est moi qui suis l'objet de l'inspiration du poëte. En me promenant, j'aperçois un temple et un laurier; je m'approche de l'arbre, j'en coupe quelques branches, dont je forme une couronne que je cache sous mon tablier; et je vais prendre par la main mon inspiré qui se laisse conduire sans trop savoir où. Tout le monde nous suit; arrivés au temple, je le fais asseoir,

lui mets la couronne sur la tête; je me prosterne devant cette nouvelle divinité, faisant signe à tous ceux qui sont présens, de lui rendre le même hommage. L'homme déïfié prend la chose à la lettre. Cette couronne lui plaît; il trouve qu'elle lui sied bien, et qu'il peut fort bien être un dieu, sans renoncer à être homme. Il la garde donc toute la journée; et ne pouvant se résoudre à la quitter, il va le soir dans le monde, sa couronne à la main; et tout plein d'enthousiasme, m'exprime ainsi sa reconnoissance dans le langage des dieux.

Sonnetto.

Poiche dal sacro alloro il crin m'ai cinto,
e poeta mi crei, gentil Gonzaga!
estro novello in me gia si propaga,
al grato cuore su le labbre è spinto
a lodar i tuoi preggi eccomi accinto,
ne canterò, che sei leggiadra e vaga,
che mille petti ogni tuo sguardo impiaga,
ò che Anfion dalle tue dita é vinto.
Son vanti questi al bel sesso non rari,
ma ben diró, che nelle grandi idée,

vai del ingegni piu sublimi al pari,
dirò che frà le don' delle tré dée,
sol quelli di Minerva à te son cari,
é che il cetro d'Apollo a te si dée.

LETTRE XXXIX.

Réponse à Mr le duc de B. . . .

De Naples, le 18 novembre.

Je ne vous remercierai pas, monsieur le duc, dans le langage des dieux, des vers que vous m'adressez. Vous me créez si séduisante dans ces beaux vers, que si je prenois vos éloges au pied de la lettre, vous feriez de moi un nouveau Narcisse. En couronnant votre génie, je n'ai fait qu'un acte de justice; et c'est à Apollon seul que vous devez rendre grâces de cette couronne. Pour moi, monsieur le duc, je n'ai d'autre mérite que d'avoir su deviner l'intention du dieu qui vous a si bien inspiré, et dont vous êtes le favori.

LETTRE XL.

A madame la princesse de Gonzague.

Marseille, le 19 décembre.

Madame,

Je suis toujours plus charmé des lettres dont vous voulez bien m'honorer; et je suis flatté de l'esprit et du génie qui y brillent par tout, comme si cette gloire m'appartenoit. Je sens pourtant bien dans cette correspondance, de quel côté elle est: je ne me fais à cet égard aucune illusion. Mais enfin, si la gloire de penser et d'écrire aussi bien que vous, me manque, j'aurai celle d'avoir constamment rendu justice à un mérite qui se développe en toute occasion d'une manière si heureuse.

Il me semble que vous vous trompez fort, lorsque vous craignez que l'air de Naples n'ait influé sur votre ame, sur votre esprit et sur votre raison. Sans doute, il n'arrive que trop que le corps se ressent de ces fâcheuses influences; mais il arrive aussi quelquefois que l'ame en est plus sensible, plus délicate, et le génie plus

sublime, plus étonnant; ce qui compense avec usure la gaieté qui rendoit aimable et séduisant dans la pleine santé. Si pour ces sortes de sensations il y avoit un miroir, vous y verriez facilement ces effets; mais il est trop vrai, d'un autre côté, qu'une société et un monde composé d'êtres peu spirituels et peu accoutumés à penser, forment une atmosphère qui épaissit l'entendement le plus subtil. Il faut l'émulation, il faut le désir et l'espérance de plaire à des hommes qui en soient dignes, pour donner à l'imagination le ressort nécessaire: mais il en est qui sont si heureusement nées, qu'elles triomphent de tout, surmontent tout, et se nourrissent en quelque sorte sans alimens.

Vous me rendez, madame, pleinement justice, lorsque vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous arrive. Je suis enchanté et ravi de l'accueil que vous avez reçu de la reine de Naples. Je vois que cette reine a, par son éducation et par son esprit, le tact heureux et fin de distinguer une princesse que la nature elle-même distingue par des dons si rares. Tout ce que vous me dites

sur cette souveraine est infiniment précieux.

Le plaisir que me font vos lettres, me prépare toujours à de nouveaux plaisirs; celles que vous m'annoncez sur Naples sont attendues avec une impatience proportionnée à leur mérite. On voit beaucoup de gens qui ont voyagé; mais il y en a bien peu qui n'eussent mieux fait de rester chez eux. Ils ont ramassé les vices et les ridicules des autres pays, et se sont bien gardés d'étudier d'une manière utile et agréable les mœurs des peuples. Ils ne sont pas plus étonnés des grands monumens, qu'attristés par la vue d'une masure; ils ont une ame *inexaltable*. Les auteurs qui ont écrit leurs voyages, n'ont pour l'ordinaire pas plus de cœur que ceux dont je parle n'ont d'esprit; de sorte que des lettres comme les vôtres seroient des ouvrages précieux pour des indifférens, à plus forte raison pour moi, dont les merveilles que vous produisez avec tant de facilité, ne doivent point diminuer l'enthousiasme.

Vous avez très-bien fait de commencer la lecture des grands auteurs de l'anti-

quité. Celle des historiens et des philosophes est presque la seule qui puisse donner du plaisir, lorsque l'on ignore les langues anciennes; car pour les poëtes, il faut renoncer à les connoître. Je pourrois vous faire une peinture séduisante de leur imagination, de leur esprit, de leur goût, de leur abondance, du charme de leur style, et de cette espèce de magie qui fait qu'on ne les quitte jamais sans douleur. Mais je ne veux point augmenter vos regrets; la plupart des traductions les défigurent assez pour les rendre souvent ridicules, et toujours illisibles et ennuyeux.

Tacite, aussi philosophe qu'historien, dont vous êtes enchantée, est en effet un homme extraordinaire par les grands sentimens, les pensées profondes, et l'énergie du style. Cela vaut un peu mieux que nos historiens, qui ne sont ni vrais, ni éloquens, ni philosophes. Cette gloire manque à la littérature françoise.

Je vous dois un compliment et à Mr le duc de *Belfort*, sur son sonnet et sur votre réponse à ce sonnet. L'un et l'autre sont très-beaux. Les poëtes que vous créez et que vous inspirez, le sont mieux

que beaucoup de ceux qui invoquent Apollon; et quelques productions comme celle de Mr de *Belfort* vous vaudroient des temples, où l'on iroit recevoir des réponses et des inspirations divines.

Je suis avec l'attachement le plus inviolable et le plus respectueux, etc.

LETTRE XLI.

Au duc des G. . . . à Palerme.

De Naples, le 10 décembre.

Nous voici, monsieur le duc, dans la patrie des dieux et des hommes qui les valoient bien. Tandis qu'ailleurs l'hiver fait sentir ses rigueurs, que la neige, les frimas et les brouillards couvrent la terre, le printemps avec tous ses charmes règne dans ces contrées, que la nature favorise et désole tour-à-tour. Il me semble que je respire plus à mon aise sous ce beau ciel, et que j'y ai plus de vie. Si ce ciel, cette terre, cette mer pouvoient fixer l'inconstance, ici finiroient nos voyages, que je tâcherois alors d'oublier, et non de décrire. Mais tous ces voyages, l'absence, l'éloignement n'ont pu me faire oublier l'aimable duc des G. . . . Le voisinage rend ce souvenir plus agréable encore, et me fait désirer de ses nouvelles. Vous m'avez demandé mon portrait: je vous l'envoie, malgré son peu de ressemblance avec le modèle. Les peintres et les poëtes ont le droit de mentir.

PORTRAIT

DE LA

PRINCESSE DE GONZAGUE

PAR SON MARI.

Teofrasto, Plutarco et la Bruyere scrissero de caratteri, che nulla interessavano la loro sensibilità. Assai meglio fécero, i Tizziani, i Raffael e i Petrarca. I quali ò con maggia séduccente di colorito, ò con morbida incantatrice freschezza di style, éternarono gli oggetti del loro amore. Son pittore anche io, sono vostro sposo, e credo che il piu nobile e délizioso uffizio della mia penna, quello esser debba d'abbozzare alcuni lineamenti del vostro volto non gia, ma si bene del vostro merito.

Una vivacità brigliante accopiata ad una dolcezza d'anima insinuante, ad un tratto e persuasiva: una imaginazione creatrice, che in ogni cosa facilmente ravvisa, e senza porci attenzione, i contrasti piu gai, ad una sagacità unita di raggionare, e ad' un' altezza di gènio atte entrambé ad affettare i gran rapporti della natura; e la verità primordiali d'o-

gni maniera; ciò che alla di lei conversazione una dolcezza somministra che soavemente trattiene uno splendore che abbaglia; una energia che rapisce. Animata da tutto quel enthusiasmo chè figlio delle piu belle virtu, obbedisce ad una sensibilità che è pura, délicata e profonda. Una ammirazzione di verace sentimento per le cose sublimi e grandi; e quinci la giusta connoscenza della propria grandezza, d'onde in lei non l'orgoglio nasce, mà la modestia. Diretta a coltivare le scienze, avrebbe potuto girne del pari, colle piu celebri donne; ed i depositari della gloria, i dispenzatori della fama; i grandi scrittori l'avrebbono a raggione celebrata onor del suo sesso. Spinta da una rarà e privileggiata organisazione sentissi in petto un instinto di somma grandezza, e quindi quella nobile fierezza, quella apparente noncurezza, di cui ben sovente seco stessa lagnavasi.

Non connobbi nei miei viaggi altra donna gia mai, ch' anima avesse piu sublime, génio piu felice, piu pura virtu; un oggetto in somma, in cui fosse cossi d'accordo, il brio d'un amabilita sociale, con l'augusta mai sempre semplicità della schietta natura. Poscia che

LETTRE XLIII.

A M. S... V... à Marseille.

De Naples, le 15 décembre.

Si vous ignorez l'origine de Naples, la voici: vous savez que les Sirènes désespérées de n'avoir pu charmer Ulysse, se dispersèrent dans les mers pour y cacher leur honte. Parthenope, après avoir erré long-temps, vint échouer sur ce rivage, où on lui éleva un tombeau. Sur ce tombeau fut bâtie Naples. Il semble que les cendres de cette séductrice ayent empreint son caractère aux habitans, qui en ont toute la ruse sans en avoir les charmes.

La situation de cette ville est admirable. Bâtie au pied d'un côteau toujours vert, elle s'élève en amphithéâtre, et forme deux demi-cercles autour de la mer. Cette mer n'est jamais orageuse; on diroit qu'elle a déposé ses fureurs dans ces riantes contrées.

L'autre jour je voulus voir l'ensemble de ce tableau; et j'allai par mer à quelques milles de Naples. Là, je fis arrêter mon bateau au sein des ondes. Quel spec-

tacle ravissant! je voyois d'un coup-d'œil tout le golfe de Naples. Devant moi étoit une vaste mer, ou plutôt un bassin limpide et transparent; à droite, le côteau du Pausilype qui s'y perd insensiblement, et Pouzzolo; vis-à-vis, le délicieux golfe de Bayes, le port de Misène, celui de Cumes, le lac Averne, l'Achéron et les champs Elysées; dans le lointain, les charmantes îles de Procida, de Nisida, d'Ischia, de Caprée, si fameuse par les orgies de Tibère; l'île de Pandataire, où périt en exil la première Agrippine; à l'extrémité du golfe, le Vésuve isolé, lançant dans les airs des traits de flammes de mille couleurs qui retombent en pluie étincelante; à ses pieds, d'agréables campagnes, et enfin Naples, se développant au bord de la mer. La population, le grand mouvement de cette côte, animoit encore le tableau.

Je ne pouvois m'arracher du sein des eaux; un charme secret m'y retenoit; et tant que le jour dura, je ne pus en sortir. Mais aux approches de la nuit, je m'en fus doucement, doucement dans mon bateau, côtoyant le rivage. La lune parut, et me présenta un spectacle encore plus inté-

ressant. Sa lumière douce et mélancolique répandoit sur ce tableau un coloris pâle, éteint, et des nuances si délicates, qu'en l'observant, un calme heureux naissoit en moi; et mon ame sembloit se reposer des vives sensations que lui avoit fait éprouver ce spectacle animé par l'astre du jour. Est-il possible, disois-je en m'éloignant, que des contrées qui devroient être la patrie des belles imaginations, ne produisent plus que des êtres apathiques, accablés des dons de la nature, et pourtant si misérables, même au sein des richesses? Sans doute, ces contrées n'ont point été créées pour l'homme. Le terrible volcan qu'elles renferment, la brûlante activité du climat qui, en donnant trop de vie, précipite l'existence et hâte la mort: ce sont autant d'avis de la nature pour les fuir; mais l'homme est sourd à sa voix.

LETTRE XLIV.

Au même.

Naples, le 22 décembre.

Le souvenir de Rome me poursuit: je cherche par tout quelques traces romaines. Je m'arrête devant les temples, les palais, les statues. Tout ce qui s'offre à mes yeux me dit: tu n'es plus à Rome. Tout le charme de Naples est dans le climat et la situation. Son premier aspect n'a rien d'imposant. Les rues pavées de lave sont assez larges, assez allignées; les édifices, les maisons qui les bordent, sans décorations. Celles-ci, fort élevées et couvertes en terrasse, pourroient offrir des jardins en l'air; mais les cours sombres, infectes, l'excessive saleté dont les sens sont blessés en y entrant, préviennent défavorablement contre l'éducation et les mœurs des habitans. La négligence, l'abandon du corps, surtout chez les riches, annonce une ame qui ne sent plus sa dignité. Lorsque le corps tombe dans l'avilissement, l'ame est déjà avilie, ou le sera bientôt. Le goût de la

propreté tient plus qu'on ne croit à la fierté et à la délicatesse de l'ame.

Mais laissons les habitans: sortons de leurs maisons, et revenons à la ville. Elle a plusieurs places; mais ce ne sont que des halles, des palais peu remarquables, des fontaines d'une décoration gothique, des obélisques modernes, chargés d'ornemens lourds et bizarres.

Le mouvement de cette ville est prodigieux. Ce n'est point l'action, l'activité des hommes qui le causent, mais leur nombre. C'est une foule qui ne se dissipe ni nuit ni jour. Les vagabonds qu'on y aperçoit déguenillés, galonnés et à longues épées, battant continuellement le pavé, donnent à cette ville je ne sais quel air de mauvaise compagnie. Les choses, comme les hommes, y sont métamorphosées. Les temples des faux dieux y sont convertis en églises. Celui de Mercure est devenu celui des apôtres. Celui de Castor et Pollux a été consacré à saint Pierre et à saint Paul. Les colonnes du péristile du temple antique ornent la façade et la porte de l'église moderne. Le théâtre où Néron joua pour la première fois

lui sert de cloître: cette église, d'une belle construction, est décorée de statues, de bas-reliefs en argent, et de tableaux où l'on admire le pinceau fier et poëtique de *Solimeni.* Sur le tombeau de Parthenope s'élève l'église de saint Jean.

Le temple d'Apollon est changé en cathédrale; c'est dans une des chapelles souterraines que l'on conserve le sang de saint Janvier. Sa relique est fort bien logée là. Cette chapelle est de la plus grande magnificence; l'architecture en est noble et élégante; elle est ronde, entourée de quarante-deux colonnes de marbre de Sicile, et d'un grand nombre de statues de bronze. Les ornemens saillans sont dorés; la coupole est peinte par *Lanfranc;* les angles par le *Dominiquin.* Le tableau du grand autel est de l'*Espagnolet;* il représente un miracle qui demandoit tout le prestige du pinceau de ce peintre. C'est saint Janvier sortant de la fournaise.

Le trésor est d'une richesse prodigieuse. Que fait donc saint Janvier de cet amas d'argent, d'or et de pierreries? que fait-il surtout de toutes ces lampes? Mort sur la terre, et vivant dans le ciel, a-t-il

besoin d'être éclairé? Il faut avouer que les Italiens sont bien désintéressés; ils s'appauvrissent pour enrichir leurs saints. Celui-ci au moins n'est-il pas ingrat, car il témoigne deux fois par an sa reconnoissance aux Napolitains par la liquéfaction de son sang qui se ranime en leur faveur. Mais voilà bien assez d'églises pour un homme qui n'y va pas.

Les théâtres, vrais temples des Italiens, sont très-beaux. Naples en a sept ou huit. Celui de saint Charles, qu'on appelle théâtre royal, est en effet le roi des théâtres, et le plus vaste des modernes. On y arrive par trois grandes avenues. La salle est un ovale, autour duquel règnent sept rangs de loges décorées de dorures et revêtues de glaces; elles peuvent contenir dix ou douze personnes assises. Il y a trente loges à chaque rang; celle du roi superbement ornée offre une belle perspective à l'avant-scène, où un char attelé de huit chevaux tourne à l'aise. Le parterre a seize rangs de siéges larges et commodes. Les spectacles y sont de la plus grande magnificence.

Le palais du roi est beau, et sa situa-

tion superbe. Devant, est une grande place; derrière, la mer environnée de divers paysages, et à côté, le Vésuve. L'architecture extérieure, composée de trois ordres, a de la majesté. La cour est décorée de deux rangs de portiques, l'un au dessus de l'autre, dont les arcades sont soutenues par des colonnes de granit. L'escalier annonce un palais: on y est arrêté par le Tage et l'Ebre, figures colossales, qui placées là, semblent être les symboles des barrières repoussantes qui environnent le trône. Dans l'intérieur règne cette magnificence ordinaire à la demeure des rois; les peintures sont précieuses.

L'inconstance m'a fixée; je me suis arrêtée devant un Amour ailé, couché sur un drap blanc. Ses ailes dont les plumes sont doucement agitées, semblent prendre l'essor. Cette agitation est si agréable qu'elle m'a fait trouver un instant l'inconstance aimable; mais en me tournant vers une *Lucrèce* d'une beauté ravissante, qui s'enfonce le poignard dans le sein avec le noble courage de la vertu, j'ai jeté un regard de dédain sur les ailes de l'amour.

Des appartemens du roi et de la reine, on passe sur une agréable terrasse. C'est un jardin suspendu sur la mer, orné de bustes et de vases de marbre; l'on s'y promène sous des berceaux d'orangers entremêlés de petites coupoles formées des mêmes feuillages.

Sur le côteau du Posilippe à *Capo di Monte,* il y a un autre palais royal d'une belle et grande architecture, dans une situation riante et pittoresque. Il est bien dommage qu'il soit abandonné. Ce n'est plus qu'un muséum qui renferme une superbe collection de médailles, de camées et de tableaux, où l'on reconnoît le génie des *Raphael,* des *Corrège,* des *Caravage* et autres grands peintres. J'ai été surtout frappée de la beauté d'une Madona de Raphael, qui n'a rien de terrestre. L'immortalité est empreinte dans ses yeux et dans toute sa personne. Malgré la situation de ce palais sur une montagne, on y trouve un parc auquel on pardonne son aspect sauvage en faveur de sa situation.

Je vais descendre au pied de ce côteau, et me promener au bord de la mer,

dans un jardin où je vous laisserai après ma promenade. Trois belles avenues y mènent. De chaque côté de l'entrée principale, je trouve de jolis pavillons ornés de portiques qui servent de cafés. De là, j'entre dans la grande allée qui sépare deux galeries de verdure, le long desquelles règnent des parterres de fleurs, interrompus par des pièces d'eau. Au centre du jardin, est un grand bassin dont les eaux se répandent en cascade. Je vais y voir les dieux marins. . . . ils sont d'une figure bien peu divine! Ce jardin placé entre la ville et la mer, offre de tout côté les points de vue enchanteurs qui embellissent Naples. Son beau moment est la nuit; alors la grande allée, les galeries, les parterres, les pièces d'eau, les pavillons: tout est illuminé, et se réflète dans la mer, l'espace d'un demi-mille. Figurez-vous donc ce brillant coup-d'œil que je ne puis vous montrer ni vous peindre. Hier au soir, la douce clarté de la lune se confondant avec cette illumination, en tempéroit l'éclat, et répandoit dans ce jardin une lumière magique. En y entrant, je crus être dans les champs Elysées; et je doute qu'ils soient

plus beaux, et qu'on y éprouve de plus agréables sensations.

Une auguste mortelle m'y aborde souvent. Par ses fréquens rapprochemens, par ses manières amicales, elle achève l'illusion, et me transporte dans ces lieux fortunés où les rois ne sont que des ombres. Adieu.

LETTRE XLV.

Au même.

De Naples, le 28 décembre.

Je vois tout, car je veux voir et pour vous et pour moi: je viens des catacombes. Le croiriez-vous? j'en suis fâchée, car j'en ai emporté tout le sombre. C'est une espèce de ville souterraine à trois étages qui s'étend à deux milles dans le centre des montagnes, et dont les rues et les places sont bordées de tombeaux placés les uns sur les autres. Je l'ai parcourue à la lueur des flambeaux. Quel lugubre spectacle!

En errant dans cette ville des morts, en observant ces vastes sepulcres, ces inscriptions, ces chapelles, ces autels rustiques, ces foyers où les vivans étoient mêlés avec les morts; je gémissois sur l'humanité, dont tout ce qui m'environnoit me retraçoit la foiblesse malheureuse et la méchanceté persécutrice.

Il faut bien que je vous parle des

morts, car que vous dire ici des vivans? Les Napolitains aiment passionnément la vie, et vivent pourtant fort bien avec les morts, pour lesquels ils ont mille attentions fines et délicates.

Tous les vendredis chaque conservatoire de musique va à tour de rôle à l'église des apôtres, exécuter dans une chapelle souterraine des concerts délicieux au milieu des tombeaux et des squelettes. C'est ainsi qu'on régale les morts, et qu'on leur donne les plaisirs des vivans. Avouez que le cœur napolitain est d'une bonne pâte?

Voici encore quelque chose de bien napolitain. Il y a quelque temps que, le jour de la Toussaint, on illuminoit les tombeaux; on les ornoit de fleurs et de festons de cyprès; on les métamorphosoit en jardins; on en sortoit les morts qu'on revêtoit de riches vêtemens, de perles, de diamans; et ainsi parés, on alloit passer la journée avec eux. La conversation de cette joyeuse assemblée rouloit sur les vertus ou sur les vices des défunts, dont ils étoient loués, caressés, ou accablés d'in-

jures et d'imprécations: quelquefois même on en venoit aux coups.

Adieu, envoyez cette lettre à l'autre monde, car elle n'est point adressée à celui-ci.

LETTRE XLVI.

Au même.

De Naples, le 3 janvier, à une heure après minuit.

Je sors d'un spectacle étonnant, ravissant, magique. Comment vous le peindre? Figurez-vous l'immense théâtre de saint Charles, transformé en une masse de lumières qui se répétant et se multipliant dans les glaces dont les loges sont tapissées, font voir en un clin-d'œil cinq à six mille spectateurs. L'harmonie de cette architecture de feu frappe, saisit, et cause un tel ravissement, que tous les sens se confondent avec celui de la vue. Je me suis crue dans le temple du soleil.

Je ne vous dis rien du spectacle, il étoit éclipsé; les décorations, le costume des acteurs, les danses, tout étoit analogue à la beauté du lieu, excepté la musique; mais eût-elle été sublime, je ne l'aurois pas entendue: mon ame toute entière avoit passé dans mes yeux.

Adieu, je vais bien vîte me coucher; mon imagination frappée de ce spectacle m'y transportera peut-être encore dans le sommeil.

LETTRE XLVII.

Au même.

De Naples, le 10 janvier.

En parcourant Naples, je trouve à chaque pas des monumens qui me remplissent d'horreur et d'épouvante. En passant dans la *place du peuple,* je vois l'endroit où *Conradin* et *Fréderic,* les deux derniers rejetons des maisons de Souabe et de Bade-Autriche furent décapités à l'âge de dix-sept ans par ordre de *Charles d'Anjou,* à qui *Conradin* disputoit, les armes à la main, le royaume de Naples dont il étoit l'héritier. Cette noire tragédie est peinte à fresque sur les murs d'une chapelle bâtie à l'endroit même de l'exécution. Près de là, dans l'église des carmes, est leur tombeau; on voit sous la porte la statue d'*Elisabeth,* mère de Conradin, à genoux, une bourse à la main; c'est avec cette bourse que cette mère infortunée vint d'Allemagne pour racheter son fils des mains du tyran; mais elle arriva trop tard.

Dans la cathédrale, je vois le tombeau du malheureux *André* roi de Hongrie, qui

périt par ordre de son épouse *Jeanne* de Naples. L'épitaphe atteste le crime à la postérité. Dans la même église, le tombeau de *Charles Duras* roi de Hongrie qui vengea son sang, en faisant subir à cette reine le même genre de mort qu'avoit souffert son mari. Dans celle de saint Jean, celui de *Jean Caraccioli,* triste victime d'un amour outragé. *Jeanne seconde* l'aima, le fit assassiner, et mourut ensuite de douleur et de remors.

J'ai vu aussi la maison du fameux *Mazaniello*, homme de la lie du peuple, de la classe de ceux qu'on nomme *Lazzaroni,* qui, dans l'espace de quelques jours, fut maître de Naples, massacré, couronné après sa mort, et porté en triomphe au tombeau des rois de Naples.

Le château de l'Oeuf, forteresse sur un rocher au bord de la mer, est le tombeau du foible Augustule, dernier empereur de Rome et de l'empire romain: o exemple terrible et funeste du pouvoir et des vicissitudes du trône!

LETTRE XLVIII.

Au même.

Naples, le 19 janvier.

J'ai vu à Rome les prodiges des arts; ici, je ne vois que les merveilles de la nature. Elle agit seule, et tandis qu'elle est en action, l'homme tombe dans l'inertie. Son activité le jette dans une telle indolence, qu'il ne sortira peut-être jamais de l'apathie où il est plongé. L'orgueil que lui inspirent son ciel, son climat, et son pays qu'il croit le plus beau et le meilleur de l'univers, et le luxe qui l'a surpris avant la civilisation, l'éblouissent et l'empêchent d'apercevoir les ténèbres de son ignorance. On peut dire que l'homme ici est bien près et bien loin de la nature, car il est à la fois barbare et dépravé. Toujours moins effacée dans le peuple que dans les autres classes, la nature offre dans celui-ci toutes les singularités, toutes les bizarreries, tous les contrastes qu'elle réunit dans ces contrées. Sa mobilité modifie, varie son être de mille manières, et en fait une espèce de caméléon. D'une vivacité

convulsive il passe subitement à l'abattement de la stupeur. Il est tour-à-tour lâche et témeraire, simple et fourbe, superstitieux et impie, vénal, fripon sans être en quelque sorte intéressé. Il ne filoute, n'escroque que pour se livrer à la fainéantise et à une inaction qui est sa suprême volupté! Il semble ne trouver le bonheur que dans son inexistence. Ces singularités se montrent aussi dans son physique. Les traits de son visage, sa physionomie, ses mouvemens, ses gestes sont ceux d'une nature hardie, mais brute. Tant est nécessaire l'art de l'éducation, cet art qui, de deux hommes de la même espèce, fait deux hommes si différens!

Mais le physique abandonné à lui-même, se dégrade moins, et peut plutôt se passer de culture. Il n'en est pas ainsi de l'autre partie de nous-mêmes, bien plus précieuse. Le moindre abandon lui devient funeste.

Le costume de ce peuple est analogue à son caractère; il se dore, s'enlumine de vives couleurs, et n'a point de chemises. Croiriez-vous que ce luxe mesquin dé-

core aussi quelques ducs et duchesses de cette ville?

Les hommes font bien voir ici que le tableau le plus affligeant, le plus humiliant de la société est celui d'une ville qui touche à la fois à l'enfance par la barbarie, et à la décrépitude par la corruption; où l'on ne trouve enfin ni les avantages de la civilisation, ni l'innocence de la nature.

LETTRE XLIX.

Au même.

De Naples, le 20 janvier.

Quel peuple! sont-ce-là les descendans des Grecs? Ils prouvent bien que tout dégénère, et surtout l'homme. Cette heureuse organisation, ces sens parfaits, si fins, si délicats, si propres à saisir, à embellir la nature, sont devenus obtus, lourds et grossiers. Les beaux-arts ne naîtront plus ici; un peuple aussi dégénéré, aussi dégradé ne peut avoir les idées du vrai beau; une nature si enlaidie ne sauroit servir de modèle. En voulez-vous une preuve? Aux portes de Rome, Naples semble être dans l'enfance des arts. J'ai perdu ici l'opinion où j'étois que cette ville fut la patrie de la musique, comme on le croit généralement. Le chant sauvage du peuple qui ne consiste que dans des sons confus et mal-articulés, son organe dur, son intonation fausse, tout cela m'a prouvé que si Naples eut la primauté sur les autres villes d'Italie dans cet art agréable,

c'est par ses écoles musicales, qui donnèrent des sujets célèbres à toute l'Europe, et non par cette heureuse organisation qui distingue les autres peuples d'Italie. On dit pourtant que dans certaines provinces du royaume de Naples, le peuple est mieux organisé, et qu'il laisse encore apercevoir son origine grecque. *Aprile*, si fameux par les charmes de sa voix et la science de son chant, né dans ces contrées, m'a dit que le chant de ces peuples est si agréable, leur organe si fléxible, et leur intonation si juste qu'il a passé souvent des nuits entières à les entendre chanter. La plupart des modulations de leurs airs ressemblent parfaitement à celles de l'ancienne musique italienne, qui est la musique par excellence, et que les Italiens pourroient bien avoir prise des Grecs, qui ayant excellé dans tous les arts, avoient sans doute également atteint la perfection dans celui-ci, où il ne faut pas moins de génie et d'imagination que dans les autres. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que ces peuples originairement grecs conservent encore un chant parfait, et qui a fort peu

de rapport avec le chant de la nouvelle musique italienne.

J'ai examiné plusieurs de leurs airs; il seroit à désirer pour la perfection de l'art, que les nouveaux maîtres de musique italienne imitassent ce goût simple et sublime, cette mélodie pittoresque, pleine d'expression et de naturel, qui a je ne sais quoi d'antique, et respire le bon et le vrai goût.

J'ai fait à ce sujet une remarque qui ne me laisse presque aucun doute sur la véritable origine de la musique italienne. En examinant les airs que chantent les peuples des environs de Naples, j'ai trouvé qu'ils avoient beaucoup de ressemblance à ceux que chantent les habitans des campagnes de Marseille, qui, ainsi que Naples, fut une colonie grecque. La composition des uns et des autres de ces airs est absolument la même, et ne paroît différer, quand on les entend sans les lire, que par la différente manière de chanter, qui chez les Provençaux est grossière et barbare, et chez les peuples des provinces de Naples a une finesse, une grâce, une délicatesse presque inimitables.

Je pense donc que l'ancienne musique italienne n'est que la musique grecque régénérée.

Ainsi donc, si Naples eut la supériorité dans cet art sur les autres villes d'Italie, c'est à de grands maîtres qu'elle la doit. *Porpore, Scarlati* et *Durante,* chefs de l'école musicale, firent renaître l'art créé par les Grecs, ou le créèrent pour ainsi dire eux-mêmes, en l'élevant à ce degré de perfection, auquel on n'auroit jamais pensé qu'il pût atteindre. *Durante* surtout fut l'Homère de la musique: génie créateur, il devint le peintre de la nature et des passions, en exprimant par des sons leur vrai langage. Ses compositions en sont une représentation vive et fidelle. Le murmure d'un ruisseau ou d'une fontaine, un torrent impétueux ou un fleuve paisible, une forêt battue par les vents, une tempête violente, l'éclair qui brille, le tonnerre qui éclate et retentit dans le lointain, une mer mugissante, un volcan en fureur, étoient des sujets heureux pour ce beau génie.

Il n'est pas moins sublime en peignant les affections de l'ame, les charmes et les

tourmens de l'amour, les épanchemens de l'amitié, les fureurs de la haine, l'attendrissement de la pitié, les emportemens de la colère, les sanglots de la douleur, et la douceur des larmes.

Tous ces grands effets de la nature, toutes les passions qu'elle fait naître, étoient également saisis, rendus par ses pinceaux. Il fut le maître de tous les maîtres célébres du siècle. *Pergolèse, Jomelli, Taradella, Païsello, Piccini, Sacchini,* tels furent ses écoliers.

Ce grand maître, qui avoit senti que dans les arts qui sont l'imitation de la nature, il faut donner l'essor au génie, livroit ses écoliers à leur impulsion naturelle. Tous se sont signalés dans cet art charmant; mais aucun n'a pu atteindre ce génie musical vraiment privilégié de la nature.

LETTRE L.

Au même.

Naples, le 26 janvier, à minuit.

J'ai passé la soirée à l'académie. Quelle académie, direz-vous? celle des beaux-arts? Non. Celle des sciences? Non. C'est donc l'académie des belles-lettres? Encore moins. On appelle ici académie, la moins académique de toutes les assemblées, celle de la noblesse. Cette assemblée s'entretient par souscription; elle se tient dans un palais situé au bord de la mer et composé de vastes galeries communicantes à des pièces décorées qui règnent tout autour. Là, on joue aux cartes, aux dames, aux échecs; on se promène; on forme des cercles avec ses connoissances. Il y a aussi une pièce séparée pour le jeu de billard; on y trouve jusqu'à un cabinet de toilette pour les dames, et au rez-de-chaussée des cafés pour fournir des rafraîchissemens.

Cette assemblée, quoique composée ordinairement de deux ou trois cents personnes, est sans confusion. Elle commence à la fin du jour, et finit à minuit; il y a con-

cert le mardi, et bal le jeudi. C'étoit aujourd'hui le jour du concert; *Aprile* et la *Diamici* y ont chanté un duo. Jugez de mon enthousiasme! ah quels accords! je ne pensois ni ne voyois; je n'existois que par l'ouïe.

La reine y a mené la grande duchesse de Russie. Les hommes et les femmes prévenus de cette apparition, étoient d'un éclat éblouissant; jamais tant d'or, de perles et de diamans; mais la beauté et les grâces ne s'y trouvoient point. On diroit qu'épouvantées par les feux des volcans, elles fuyent Naples. Adieu.

LETTRE LI.

Au même.

Naples, le 4 février.

Les Napolitains aiment passionnément le luxe; mais ce n'est point celui qui réconcilie un peu avec la civilisation, et nous fait oublier tout ce que nous avons perdu de bonheur en renonçant à l'état sauvage. Ils ont ce luxe qui en est encore voisin, et qui en impose aux sens; ce luxe enfin, que l'on quitte lorsque le goût commence à régner. Mais cet éclat ne leur va point; on diroit que leur faste et leur parure sont un déguisement.

Le peuple poli de la Toscane ressemble à des gens de qualité tombés dans l'indigence, et les nobles de Naples à des gens du peuple devenus riches. Ce luxe les poursuit jusqu'au tombeau; ils y vont en gala. Les pauvres même emploient tout ce qu'ils ont gagné pendant leur vie, pour se faire enterrer.

Il y a quelques jours que nous ren-

contrâmes un superbe convoi. Le mort, à visage découvert, *guirlandé* de fleurs, couvert d'or, de perles et de brillans, étoit dans une espèce de catafalque qui, porté d'une manière invisible, s'élevoit jusqu'au premier étage des maisons. Un cortége nombreux et plaisamment imposant suivoit. Une musique analogue célébroit cette pompe funèbre. Mon compagnon *) de voyage vouloit l'éviter; car la philosophie moderne s'arrête là tout court. Mais moi, philosophe novice, et qui me conforme encore à ce que veut la nature, je voyois passer ce mort avec une sorte de gaieté; tant nos idées prennent la couleur des choses! et je lui disois, comme j'aurois dit à un enfant pour le rassurer et le distraire de la peur: Eh! ne vois-tu pas qu'il va au bal, au lieu d'aller à l'autre monde? Mon philosophe, comme eût fait cet enfant, se rassura, et se mit à rire.

Cette plaisanterie me réconcilie un peu avec la mort qui fait peur à tout le monde, et qui n'est dans le fond qu'un épouvantail créé par notre imagination.

*) Mon mari.

Adieu; ne pensez qu'à la vie, vous qui trouvez dans votre ame et dans votre esprit tant de choses pour l'aimer et la faire aimer aux autres.

LETTRE LII.

Au même.

Naples, le 12 février.

J'arrive de Caserta, où j'ai promené toute la journée ma curiosité: c'est le Versailles des rois de Naples. Le palais seroit digne des anciens maîtres du monde. Vanvitelli qui en est l'architecte, a été là le rival de Michel-Ange, par la grandeur des idées et la noblesse du style. Tout y paroît colossal; mais il y a tant de régularité, tant de justesse, tant d'harmonie dans les proportions et dans l'ensemble de l'édifice, que les sens admirent sans être étonnés. A la richesse de la matière et des ornemens, on le prendroit pour un temple des dieux.

Le théâtre qui y tient, est un modèle de goût et d'élégance; il est environné de colonnes d'albâtre, tirées du temple de *Sérapis*.

Mais la situation de ce palais gâte tout; il est au pied de montagnes arides, dépouillées, dans une vaste plaine, où la vue s'égare sans se récréer. Les jardins dans les mêmes dimensions et du même

style, ne sont qu'ébauchés; le parc et les bosquets sont encore naissans.

L'aqueduc retrace la magnificence des Romains dans ces sortes d'édifices. Vanvitelli y a déployé toute la hardiesse de son génie; il joint deux montagnes par trois ponts l'un sur l'autre, qui forment autant de galeries, et conduit de trois lieues une rivière à Caserta à travers les montagnes et les vallons. Elle arrive jusqu'au bout du jardin royal; là elle se précipite en cascade du sommet d'une montagne en face du château, et retombe avec fracas dans un bassin dont l'enceinte et la décoration imitent les rochers de la mer. Au milieu, sont deux petites îles, et à la suite de ce bassin, des fontaines, des nappes d'eau, des grottes, de petits temples rustiques, où Neptune environné de sa cour, jouit de son bruyant empire. Toutes ces différentes scènes d'eau forment une petite rivière qui se perd dans ce vaste jardin. Le point de vue de la grande cascade sera admirable, lorsque les cent statues qui doivent l'environner, seront placées.

J'ai vu aussi la maîtresse du lieu; elle

est aimable, séduisante: votre philosophie expireroit peut-être au pied de son trône; cependant une couronne est un épouvantail pour le cœur. Les barrières du trône le contraignent; et font naître des sentimens qui intimident et glacent le sentiment lui-même. Ainsi, consolez-vous de n'être pas roi. Je l'ai trouvée au milieu de ses enfans; elle en avoit un dans les bras. J'ai pris aussi l'héritier du trône sur mes genoux. Ce tableau d'une mère environnée de ses enfans, le plus touchant, le plus sublime qui soit sorti des mains de la nature, a dans ce moment parlé plus vivement à mon cœur. En voyant le spectacle de la tendresse maternelle, dans un lieu où trop souvent les doux sentimens de la nature sont étrangers, j'ai dit à la reine: Cet exemple va multiplier les mères tendres.

Je voudrois bien que la manie antiroyale qui a saisi quelques têtes, incapables pourtant de se gouverner seules, laissât au moins aux rois les vertus qu'ils peuvent avoir en dépit de leur état, et n'allât pas jusqu'à effacer et détruire en eux les traits que la nature a gravés dans tous les cœurs.

Pourquoi, à la fumée de l'encens qui couvre l'atmosphère du trône, et qui étourdit et aveugle les rois, se mêlent sans cesse les exhalaisons meurtrières de la calomnie? Hélas! ne sont-ils pas assez à plaindre de régner sur une espèce devenue si perverse, et dont on ne sauroit plus rien faire de bon?

LETTRE LIII.

Au duc des G. . . .

Naples, le 18 février.

Je suis fort touchée, monsieur le duc, de vos alarmes sur ma santé; elles me confirment toujours davantage dans l'idée que j'avois de la sensibilité de votre ame; mes maux sont opiniâtres, le changement d'air et de climat n'a pu les adoucir. De grands médecins ont été consultés; mais Esculape n'est, selon moi, qu'un aventurier qui se donne pour un dieu, et ne fit jamais de miracles.

Si l'amitié avoit des ailes, je lui dirois de vous amener à Naples; mais elle n'en a point, et tant mieux; il vaut mieux qu'elle marche au lieu de voler; que deviendroit donc le cœur, s'il falloit aussi trembler pour elle?

Que vous êtes heureux, monsieur le duc, de récréer votre philosophie dans les jardins parfumés de la Sicile! Qu'il est

doux de se reposer, dans une agréable solitude, du travail pénible de gouverner les hommes, et de se dire quelquefois: Je me suis occupé de leur bonheur; et si j'ai travaillé pour des ingrats, je n'en suis pas moins heureux. Les plaisirs champêtres, en nous rapprochant de la nature, ramènent l'ame à elle-même et au bonheur. Je vous dis adieu sans tristesse, car j'espère vous revoir bientôt.

LETTRE LIV.

A madame d'A . . . à Marseille.

De Naples, le 21 février.

Si vous me boudez, vous avez raison; je me boude bien davantage du silence dont vous vous plaignez. Que vous dirois-je? Le bruyant et les dissipations des capitales, les longs voyages, mes maux m'ont privée d'un plaisir qui devient, dans l'absence, un besoin pour le cœur. Mais toutes ces raisons ne sont que des folies, dont l'amitié ne se contente point. J'ai donc tort, et c'est de ce seul aveu que j'attends ma grâce. J'aurois bien des choses à vous dire, si je n'avois à vous parler de vous-même. J'aime mieux satisfaire mon cœur que votre curiosité. Comment va votre corps, et surtout votre ame qui lui fait quelquefois tant de mal? Etes-vous à la campagne? qu'y faites-vous? Comment se porte cette petite déesse Flore, et cette espiègle d'Emilie *) qui doit avoir déjà jeté sa poupée par la fenêtre, et cette

*) Les filles de cette dame.

digne mère qui fait ses délices de la vertu? Que vous êtes heureuse! Vous vivez pour la nature; vous pouvez exercer toute votre sensibilité envers des êtres qui sont votre création, et aimer autant que votre ame le demande! Je vous envie ce bonheur, car une mère tendre est le chef-d'œuvre de la nature en sensibilité.

Que vous avez eu raison de faire quitter le service à votre mari! Le métier de la guerre peut-il être celui d'un homme qui a des liens doux et sacrés? Peut-on disposer de sa vie, lorsque le bonheur et l'existence de ceux qui nous sont chers, y sont attachés? Oui, quelles que soient les clameurs du préjugé que je combats, les époux, les pères qui vont ainsi exposer leurs jours, sont coupables envers la nature; et ont, selon moi, bien plus d'inhumanité qu'ils n'ont de valeur et de courage. Ah! si les maîtres de la terre pouvoient voir et sentir le désespoir d'une épouse, les douleurs d'une mère, et enfin la désolation que la guerre, ce fléau d'orgueil, d'ambition et d'intérêt jette dans les familles, que de remors n'auroient-ils pas?

Que faites-vous de votre forte-piano?

Le mien est souvent en silence; un autre goût où je ne réussis pas mieux, m'a fait négliger celui de la musique. Un des Orphées de l'Italie moderne vient cependant faire renaître ma foible voix; il faut bien chanter en Italie; car la musique y a pris la place de la pensée. En parcourant cette superbe contrée, j'éprouve les mêmes sentimens qu'en marchant en silence dans les décombres de ces villes célèbres où je vais souvent rêver.

Naples est très-intéressant par les merveilles de la nature; mais l'homme n'y est pas son chef-d'œuvre. C'est un beau théâtre, dont les acteurs sont encore bien médiocres.

Adieu, madame; écrivez-moi promptement pour dissiper mes craintes de vous avoir refroidie par mon silence; et croyez que ni l'éloignement, ni les dissipations, ni même les vrais plaisirs ne sauroient distraire un instant mon cœur de son attachement pour vous.

LETTRE LV.

A Mr le duc des G. . . à Palerme en lui recommandant un jeune auteur.

De Naples, le 26 février.

Hé quoi! monsieur le duc, vous allez traverser les mers? vous allez affronter le redoutable écueil de *Charybde* et de *Scylla* pour venir me voir? L'amitié a donc presque autant de courage que l'amour, et souvent avec lui bien d'autres ressemblances! La joie que m'a donnée cette nouvelle, m'entraîna hier au soir malgré moi dans le monde pour pouvoir en parler à quelqu'un. J'en ai donc parlé à la duchesse de M***, dont la vivacité sicilienne contraste fort avec l'indolence des femmes napolitaines. A propos de celles-ci, plusieurs d'entre elles s'assemblèrent l'autre jour dans un jardin, pour une chose très-sérieuse; il ne s'agissoit pas moins que de faire de vifs reproches à la nature. La plus éloquente prit la parole, et lui dit: *O nature! quel est donc notre crime! avons-nous désobéi à tes douces lois? ne sommes-nous pas les plus soumises, les plus obéissantes de tes sujètes? Lorsque tu nous parles, notre*

cœur docile ne va-t-il pas au devant de ta voix? Avoue que tu ne régnas jamais avec tant d'empire sur notre sexe: d'ou vient donc ton indifférence et ton mépris pour nous? Hé quoi! toi qui, dans ces contrées, souris à tout ce qui respire, qui rends l'astre du jour plus brillant, l'aurore plus vermeille, la mer plus calme, la terre plus féconde; toi enfin qui doubles ici le parfum des fleurs, et leur donnes un coloris plus vif, plus agréable; n'es-tu donc fière et dédaigneuse qu'envers nous?

Toute l'assemblée pénétrée de la force du pathétique et de la vérité de ce discours, garda le silence; et moi qui me trouvois là par hasard, je le rompis. Puisque vous ne pouvez, leur dis-je, fléchir la nature, tâchez au moins de vous passer d'elle. „*Nous passer d'elle! et comment?*" Ayez de l'esprit. „*Mais il faut encore avoir recours à la nature, car c'est elle qui le donne et le distribue à son gré.*" Ah mesdames! on voit bien que vous ne connoissez pas une capitale *) célébre par sa science et son industrie. Apprenez donc que, dans cette ville magique, on sait se faire un esprit. *Se faire un esprit!* „*Ce que vous nous dites-là est inconceva-*

*) Paris.

ble." Vous ne connoissez pas, vous dis-je, l'industrie de cette ville: que n'y fait-on pas? De quoi n'y vient-on pas à bout, et surtout lorsque la mode commande? L'esprit y fut, il y a quelque temps, à la mode; tout le monde vouloit en avoir à quelque prix que ce fût; on en cherchoit par tout, vainement, car la nature en est fort avare; enfin, on parvint à se faire un esprit, et à se passer d'elle. „*Apprenez-nous donc cet art précieux!*" Hélas! mesdames, je l'ai étudié aussi, mais sans fruit; mon imagination revêche se roidissoit à chaque leçon, et m'a forcée de renoncer à l'esprit. Mais attendez . . . . . il me vient une idée: je connois un homme dont le génie se communique facilement. Je pars, je vais le trouver, et l'engager à vous donner des leçons d'esprit. . . . . J'ai réussi, monsieur le duc. J'ai décidé l'abbé S. . . . de se charger de cette tâche délicate et assez pénible; il vient donc de faire un petit ouvrage propre à ce dessein, et qui a pour titre: *Journal des dames.* Je m'empresse de vous envoyer cet écrit intéressant, en vous recommandant l'auteur; c'est au génie à encourager les talens, et vous êtes digne d'en être le Mécène.

LETTRE LVI.

A monsieur de S. V. à Marseille,

De Portici, le 30 février.

C'est bien la plus rare collection d'antiquités qui existe, que le Muséum Herculanum, dépôt de tout ce qu'on a trouvé dans cette ville engloutie.

En se promenant dans ces galeries précieuses, on a devant soi l'histoire domestique, religieuse et guerrière de ces anciens peuples, ainsi que celle de leurs arts. On y trouve toute sorte d'ustensiles servant à l'usage de la cuisine, de la table et des bains; des instrumens de sacrifice, de guerre, de chasse, de pêche, de musique, dans des formes élégantes et d'un travail excellent et fini. On y voit du vin cristallisé dans des flacons de verre, du pain pétrifié, des œufs, des légumes, du blé, de l'orge, des fruits de toute espèce sans avoir perdu leur forme; des pelotons de fil que l'on peut encore dévider; des billets de théâtre en ivoire ou en os, (d'un côté est une figure symbolique, de l'autre le nom de la pièce et le numéro de la

siècles écoulés. Il n'y en a jusqu'ici que cinq de déroulés. Le premier traite de morale et d'éducation; le second, des rapports qu'ont certaines vertus avec les vices; le troisième, le quatrième, de la rhétorique; et le cinquième parle des effets de la musique. L'auteur y prouve qu'elle énerve et gâte le cœur. Malgré mon goût pour cet art charmant, je serois tantée de croire que cet auteur a raison; car les sensations douces et agréables amolissent certaines ames, au lieu de les rendre sensibles. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le hasard ait fait rencontrer le même auteur dans ces ouvrages. Ces cinq rouleaux sont de *Philodème*, disciple d'Epicure.

Du muséum, j'ai passé au palais du roi. En y entrant, j'ai été frappée des deux statues équestres de *Marcus Nonius Balbus*, père et fils, trouvées dans Herculanum près du théâtre. Elles sont placées vis-à-vis l'une de l'autre sous les portiques de ce palais. L'attitude, l'expression de ces figures surprennent; on oublie qu'elles sont de marbre. L'artiste a donné à la pierre la vie et l'immortalité. Revêtues

d'une cuirasse, un manteau sur l'épaule, des brodequins, la bride en main, on les voit partir. Les chevaux respirent, fiers, superbes, les yeux pleins de vie et de feu, les naseaux ouverts, les muscles et les veines gonflés; ils vont au grand galop. A force d'aller, Nonius le père s'est cassé la tête; on lui en a fait une ici qui ne ressemble guère à la sienne: mais, à tout prendre, il vaut mieux avoir une tête napolitaine que de n'en point avoir du tout. Remercions donc l'artiste d'avoir posé sur un cou grec une de ces têtes-là.

Le palais du roi n'est qu'une maison de chasse. Quelques parquets, quelques tables en mosaïque, et plusieurs bustes précieux tirés d'Herculanum en font le seul ornement.

J'y ai vu un petit salon revêtu de porcelaines de Naples, travaillées et sculptées dans le goût chinois. Le plafond, les panneaux en bas-reliefs, les corniches, les frises, les encadremens des glaces, le pavé, tout est en porcelaine, ainsi que le lustre qui est d'une forme élégante. Ce petit sa-

lon fragile est ce qu'il y a de mieux dans ce palais.

Sa situation entre la mer et le Vésuve, est aussi belle que dangereuse. La partie la plus agréable du jardin est celle qui s'étend jusqu'au bord de la mer. Les bosquets sont un peu sauvages. On ne connoît point encore ici l'art d'embellir la nature; on l'abandonne à elle-même, on la laisse faire ce qu'elle veut. Fait-on plus mal?

LETTRE LVII.

Au même.

De Naples, le 6 mars.

Le carnaval ici est une vraie bacchanale; ce sont des fêtes, des orgies continuelles. Les plaisirs courent en foule de toute part, on les rencontre dans les rues, dans les places, dans les théâtres; s'ils osoient, ils entreroient aussi dans les temples; en vérité on en est assailli.

Toutes les divinités de l'olympe sont arrivées à Naples. J'aurois bien voulu que vous fussiez hier avec moi dans la rue *Tolledo*, lorsque cette troupe céleste y apparut.

Cent mille spectateurs bordoient les maisons; les fenêtres, les balcons en étoient remplis. Trois files de carrosses tenoient cette longue rue d'un bout à l'autre. Acteurs, spectateurs, et jusqu'aux chevaux, tout étoit masqué.

Hercule, dans un char triomphal, ouvroit la marche, la tête ceinte de branches de peuplier, couvert de la peau du lion qu'il étrangla dans la forêt de Némée, et

armé de sa massue; tous les monstres qu'il avoit domptés, tous les héros qu'il avoit soumis, le suivoient enchaînés.

Après Hercule, venoit Iphigénie. Cette mascarade représentoit l'instant où Oreste et Pylade arrivent en Tauride, et vont être immolés. Ces deux victimes couronnées de fleurs, les mains liées derrière le dos, marchoient environnées de soldats. A quelque distance, on voyoit venir Iphigénie, vêtue de blanc, et couverte d'un voile; elle marchoit à l'autel, accompagnée du grand-prêtre et de nombre de femmes vêtues comme elle, portant les instrumens du sacrifice. L'appareil étoit si vrai, si imposant, qu'on étoit transporté dans la Tauride, et qu'on trembloit pour les victimes.

Venoit ensuite la noce de Thétis. Vous savez que toutes les divinités des cieux, des enfers et des eaux se trouvèrent à cette nôce. Les voici:

L'Amour et la Volupté les précédoient; on voyoit arriver Vénus dans sa conque

d'or, ses chevaux aussi blancs que ses cygnes étoient paré s de myrte et de roses. Son fils, revêtu de ses armes cruelles, étoit auprès d'elle. Le jeune duc qui le représentoit, ne sembloit guère se douter du pouvoir de ses armes. Elle étoit aussi accompagnée des trois Grâces, bien changées depuis leur arrivée à Naples; mais pour la déesse de la Volupté, on eût dit qu'elle étoit ici dans sa véritable patrie. Une foule de dieux grands et petits, jeunes et vieux, hideux et superbes venoient après elle avec toute la splendeur de leur rang. Leurs chars d'une magnificence éclatante étoient traînés par huit, dix, douze coursiers couverts des diamans des ducs et duchesses napolitaines, et des plus belles perles de l'orient: aussi à leur allure orgueilleuse, vous les eussiez pris pour la tourbe qui compose le cortége des rois.

Voici Thétis avec tout l'éclat d'une déesse et d'une nouvelle mariée. L'air se parfume à son approche, les zéphirs sont plus doux, la terre se couvre de fleurs; tout enfin semble sourire à son bonheur. Son char est aërien; douze chevaux cou-

leur de chair, presque couleur de rose, traînent ce char galant; et l'Hymen qui la précède, a pris en la voyant tous les traits de l'Amour. Une foule de musiciens mêlés à son brillant cortége, portent dans les airs les sons du plaisir et de la volupté.

Suivons aussi cette troupe céleste au théâtre de saint Charles. Vous serez dans le ravissement. Vous croirez être dans l'olympe; et vous jouirez en même temps des frivoles plaisirs de la terre. Son arrivée y excitoit un mouvement plaisant de folie et de gaieté; tous les spectateurs se rangeoient en haie pour voir passer ce pompeux cortége; le roi et la reine étoient aussi dans la foule; toutes les loges en agitation. Vous auriez ri avec moi de cette admiration burlesque, et pourtant vous auriez admiré. Après quelques tours dans la salle, au son d'une bruyante musique, tous ces dieux dansoient une contre-danse allégorique: mais ne voilà-t-il pas cette méchante *Discorde* *) qui vient jeter sa pomme, et interrompre la danse et les plaisirs?

*) On sait que la Discorde troubla la noce de Thétis.

Enfin, malgré la Discorde, la splendeur du lieu, l'illumination répétée par les glaces des loges, la vivacité, la variété des masques, la richesse, l'élégance de leurs costumes, les soupés dans chaque loge; tout en faisoit un spectacle singulièrement brillant: c'étoit en vérité une magnifique folie.

Adieu; en voilà bien assez pour dérider votre philosophie, et un peu trop pour amuser votre raison.

LETTRE LVIII.

Au même.

De Pouzzolo, le 17 mars.

J'erre dans des villes qui ne sont plus, je médite en silence sur leurs ruines, et j'observe en frémissant les effets de ces catastrophes qui les ont renversées et détruites. Quel horrible bouleversement offrent aujourd'hui ces contrées, jadis séjour des dieux et des hommes, fameux par les vertus ou par les crimes! On y voit la nature dans le cahos de la naissance et dans les convulsions de la mort. La voie qui conduit à ce théâtre effrayant, n'est pas moins extraordinaire. On passe par la grotte du Pausilype, qui a pris son nom de la maison de plaisance qu'y avoit Pollion. Cette grotte percée dans le sein d'une haute montagne s'étend à un mille sous terre. Dans la largeur, trois carrosses passent à l'aise; la voûte s'élève à cent pieds de hauteur. Quelques ouvertures au sommet, et

celle de l'entrée et de la sortie y répandent un foible crépuscule; on la prendroit pour le chemin où passent les ombres en allant aux champs Elysées qui en sont voisins.

En sortant de cette grotte, nous sommes entrés dans un vallon entouré de montagnes et planté d'arbres fruitiers. Il est coupé par le village *di Fuoro di Puzzoli*, à l'extrémité duquel on trouve une gorge resserrée, par où l'on arrive au lac d'*Agnano*, dont l'aspect est charmant et pittoresque. Il est environné de vertes collines en forme d'amphithéâtre. Une belle allée de peupliers borde son rivage fleuri; on ne se douteroit guères, en voyant ainsi sourire la nature, qu'elle eût jeté là dans un coin des germes destructeurs. C'est au bord de ce lac, au pied de ces collines, qu'est cette curiosité meurtrière appelée la grotte du chien. La mort a fixé là sa demeure: en y entrant on devient à l'instant sa proie; j'ai approché de cette funeste grotte, j'ai jeté un regard effaré à travèrs son atmosphère épaisse et bleuâtre. Une terreur soudaine m'a saisie; c'est

donc ici, me disois-je, le terme de la vie; si je fais un seul pas, je meurs: qu'est-ce donc que la vie! On y a amené un chien, qui, après quelques minutes, est resté immobile; et il expiroit dans les convulsions, si on ne l'eût rendu promptement à l'air pur. Pauvre animal! il gagne ainsi sa vie à mourir quatre ou cinq fois par jour. Tout meurt dans cette grotte, jusqu'à la lumière. La redoutable souveraine qui l'habite, veut les ténèbres: elle aime à lancer ses traits à travers les voiles sombres de la nuit. Les flambeaux s'y éteignent sur le champ, sans laisser ni bluettes ni fumée, en les inclinant seulement vers la terre; car son soufle empoisonné ne s'élève pas plus haut. J'ai voulu voir jusqu'où s'étendoit ce domaine de la mort; et j'ai fait continuer l'expérience, en portant la lumière pas-à-pas jusqu'en dehors de la grotte. C'est là que sont ses limites, et que s'arrête son funeste pouvoir; mais elle en est fort jalouse, et veut régner seule dans sa lugubre demeure, car on y tireroit cent coups de pistolet à un homme, qu'on ne le tueroit pas; et s'il y reste une seule minute, il est mort.

Mais voyez comme la mort et la vie se touchent! A quelques pas de cette grotte, dans un petit bâtiment carré, voûté, divisé en plusieurs pièces, une fumée brûlante, une vapeur humide et sulfureuse redonnent la santé et la vie à ceux qui étoient menacés de les perdre. Ce sont les étuves de saint Janvier.

Les choses extraordinaires se succèdent. De ce lac, nous avons passé au travers de montagnes calcinées, création des volcans, dans une vallée resserrée, couverte de fleurs qui naissent sur les cendres. Quel contraste! la gaieté de la nature en ce lieu fait perdre de vue les traces de ses fureurs. Cette vallée nous a menés au pied des monts qui environnent ce gouffre embrasé que l'on nomme la *Solfatara*. Ils semblent être en convulsion; il s'en exhale de tout côté une épaisse fumée; du pied de l'un, jaillit avec impétuosité une source d'eau dont le bouillonnement intérieur fait un bruit semblable à des coups de canon répétés dans le lointain. J'ai voulu y grimper pour aller, à leur extrémité, voir le foyer du volcan; mais la

noire fumée qui les dérobe à la vue, le fracas épouvantable des eaux, le retentissement sous mes pas de cette terre désolée, ce désordre effrayant de la nature, tout a glacé mon courage.

Nous sommes donc revenus sur nos pas pour nous rendre à Pouzzolo par une voie moins pénible.

Demain je vous ferai parcourir cette ville. Adieu.

LETTRE LIX.

Au même.

De Pouzzolo, 18 mars.

La nouvelle Pouzzolo, située sur le bord de la mer, s'est élevée sur l'ancienne, fondée par les Grecs dont l'imagination vive et riante se plut dans ces contrées que la nature dessina en grand, et où elle mit toute la hardiesse et la variété de son pinceau.

En voyant cette ville, on ne se douteroit point qu'elle ait été le séjour de ces peuples fameux, et des Romains qui la dominèrent ensuite. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ville petite et mesquine, dont les habitans à demi barbares, n'ont d'autre industrie que la pêche; mais de grandes ruines parlent encore de sa magnificence, et font naître la triste idée que rien ne peut échapper à la destruction. Pour anéantir cette ville, elle ne s'est point servie du temps qui est son agent ordinaire; elle a eu recours aux élémens bien plus actifs. Les feux des volcans, les irruptions de la mer et les convulsions de

la terre ont fait disparoitre cette ville dont quelques restes s'aperçoivent encore sous les eaux; et d'autres sont isolés çà et là dans la campagne ou dans la nouvelle ville.

Mais ne croyez pas que je fasse ici l'antiquaire, et que je vous promène au milieu de ces belles ruines: je n'aurois pas même le mérite de la nouveauté; j'aime mieux vous peindre des idées et des sentimens, que les choses qui les font naître. Je vais pourtant vous mener au milieu d'une place où vous verrez un piédestal de marbre blanc dont les bas-reliefs représentent treize villes d'Asie personnifiées qui furent renversées par un tremblement de terre, et relevées par ordre de *Tibère*. La reconnoissance lui éleva une statue dont il ne reste que le piédestal: on lit, au pied de chacune de ces figures, le nom de la ville qu'elle représente.

Voici, sur une autre place, une statue romaine avec la toge, érigée à un préteur et augure dont j'ai oublié le nom; elle regarde celle de saint Janvier qui est vis-à-vis. Ces deux personnages semblent se

mesurer, et se dire beaucoup de choses très-plaisantes.

Près de là, vous trouverez le temple de Jupiter, qui consacré à Auguste et profané par l'encens des idolâtres, est converti en cathédrale. La façade et l'intérieur en montrent les beaux restes.

Montez au dessus de Pouzzolo, vous y verrez l'ancien amphithéâtre, mais si fort culbuté qu'à peine pourrez-vous en distinguer la forme. On voit encore, sous les corridors ou galeries, les loges d'où sortoient les bêtes féroces qui venoient dévorer les hommes qu'on leur livroit pour en amuser d'autres, et les prisons souterraines où l'on mettoit les malheureux héros de ces horribles tragédies. On a élevé une petite chapelle à l'entrée de celle où saint Janvier et ses compagnons attendoient cette mort barbare.

En descendant, au bas de Pouzzolo, entre la montagne et le port, est le temple de Sérapis. Son antique magnificence se lit dans les marbres épars dont il étoit construit. Voulez-vous que je rebâtisse cet édifice? Allons, relevons ces matériaux, ces ruines précieuses; mettons en place le

double rang de colonnes corinthiennes et les statues qui l'environnoient. Posons au dessus et autour des colonnes, cette superbe frise qui portera une coupole ouverte comme celle du Panthéon de Rome. Plaçons à présent, au milieu du sanctuaire, la divinité du lieu: le voilà rétabli. Entrez-y pour voir ce que le temps n'a pu détruire. Vous trouverez sur pied plusieurs colonnes du péristile. Vous serez surpris de marcher sur un pavé de marbre blanc qui semble sorti d'hier des mains de l'ouvrier. Au milieu du sanctuaire, vous verrez sous vos pas une pièce ronde d'albâtre travaillée à jour, par où s'écouloit le sang des victimes; aux deux extrémités, des anneaux de bronze scellés en terre auxquels on les attachoit pour les sacrifier. Vous y verrez aussi les vases où l'on mettoit les entrailles des victimes, et ceux qui servoient à l'eau lustrale; autour du temple, les cellules ou chapelles; à l'un des angles, le purificatoire et les canaux qui servoient à laver les ustensiles sacrés.

Les colonnes, les statues qui environnoient ce temple, tout ce qui servoit à sa décoration, a été employé à l'ornement du

palais de *Caserta*. Ainsi changent souvent d'objets la grandeur et la puissance!

La maison de Sylla avoisinoit ce temple. C'est sous ce beau ciel, c'est dans cette riante contrée, que ce tyran féroce, après avoir fait ruisseler le sang humain et abdiqué la dictature, vint se reposer de son pouvoir atroce, et y respira pourtant un air pur.

Sur le rivage, sont les ruines d'un temple consacré à Neptune, parmi lesquelles on n'aperçoit aucun vestige de la demeure d'un dieu. A côté, il y en avoit un autre dédié à l'Honneur, dont il ne reste nulle trace. Le temps a fort bien fait de le détruire, car la divinité qu'on y révéroit a fui à jamais cette petite contrée.

Vis-à-vis, est celui de Diane: au lieu de cette déesse, on y trouve des chèvres et des vaches.

En sortant de Pouzzolo par la voie Campanienne, on arrive à la porte de l'antique ville qui n'offre plus que quelques ruines informes. En avançant, on trouve un chemin bordé de tombeaux; une petite

porte, un petit escalier m'ont introduite dans ces tombeaux; ils sont de forme ronde ou carrée, revêtus de bas-reliefs, d'arabesques, et entourés de niches les unes sur les autres; dans plusieurs est encore l'urne cinéraire. On y distingue celle du chef de la famille, plus grande que les autres, et couronnée d'un fronton. Mais sortons bien vîte de ces tombeaux!

LETTRE LX.

Au même.

De Pouzzolo, le 20 mars.

La Solfatara que j'ai retrouvée au dessus de Pouzzolo, s'annonce par les traces de ses désordres. Le chemin creux, escarpé qui y mène, bordé de ruines, présente le ravage de la destruction. Ce volcan étoit renfermé dans le sein d'une haute montagne dont le sommet fut emporté par une violente éruption qui détruisit la ville de Pouzzolo et tous ses environs. La nature dut être dans une terrible fureur, lorsqu'elle fit sauter en l'air une masse aussi énorme. Il ne reste plus à présent que la circonférence de la montagne, dont le bas offre une plaine ovale d'un mille de tour, mélange de cendres et de souffre; le haut est couvert de plantes odorantes et d'arbustes fleuris. Cette plaine formée par la destruction même, renferme sans doute le foyer du volcan, éteint, suivant les naturalistes, et très-allumé selon moi. On voit de toute part s'en élever des tour-

billons de fumée rougeâtre que, pendant la nuit, on prendroit pour des flammes. Au centre du plateau, sont çà et là de petits lacs ardens d'où s'échappent de temps en temps une flamme subtile et des étincelles bleuâtres et brillantes. Le plus grand jette des bouillons à une hauteur prodigieuse. En avançant, une exhalaison sulfureuse me suffoquoit. La terre enflammée me brûloit les pieds; un bruit sourd et ténébreux se propageoit dans toute l'enceinte; je croyois être dans les régions de l'enfer; je ne me trompois pas, puisque Pétrone *) en fait sortir Pluton, le visage couvert de fumée et la barbe chargée de cendres. A chaque instant, la voix de l'instinct me crioit: *Fuis, sors de ces lieux!* mais la curiosité l'emportoit. C'est ainsi qu'on étouffe sans cesse cette voix infaillible de la nature.

En descendant au port, j'ai salué, en passant, les ruines de la maison de Cicéron: c'est au milieu de ces ruines illustres que je vous laisse pour passer la mer.

*) Dans le poëme de la guerre civile.

LETTRE LXI.

Au même.

De l'Averne, le 21 mars.

Nous nous sommes embarqués au port de Pouzzolo, tout près des ruines du pont de Caligula. Ce sont les arcades auxquelles tenoit ce pont de bateaux qui avoit quatre milles de longueur; et où cet insensé et barbare empereur passa deux fois en triomphe, de Pouzzolo à Bayes, en semant sous ses pas l'épouvante et la mort, même dans ses jeux; car ce triomphe n'en étoit qu'une vaine représentation.

Nous avons traversé la mer pour venir voir, autour de la côte, ces lieux célèbres de l'antiquité tant chantés par les poëtes: c'est une navigation délicieuse. Le port de Pouzzolo est environné d'un cercle de collines toujours vertes. On croit se promener sur un lac, au milieu d'un jardin; mais dès qu'on approche du rivage, le charme cesse en voyant que cette belle scène de verdure, que cette fécondité naissent du sein même de la destruction. C'est dans ces climats, c'est sur ces contrées malheureu-

ses et coupables que la nature exerça toutes ses fureurs, et qu'elle déploya toute sa vengeance.

Ces campagnes délicieuses, théâtre des plus grandes scènes de la mythologie, cette belle partie de la Campanie située au bord de la mer, couverte de villes et de maisons de plaisance, habitées par les maîtres du monde, centre de leurs plaisirs impurs, sont changées en montagnes de cendres. On voit sortir de ces cendres et du fond de la mer, des débris de temples, de palais, d'arcs de triomphe, monumens d'un orgueil bien puni. Toute cette côte qui s'étend en amphithéâtre le long du rivage, est tristement ornée de ces ruines majestueuses.

Nous avons abordé tout près du *Monte nuovo*, cette montagne qui fut enfantée dans les convulsions de la nature. Une nuit *) le ciel se couvre d'épaisses ténèbres; le tonnerre, la foudre, les éclairs éclatent de toute part; on entend dans les airs, sous la terre et dans la mer, un mugissement effroyable suivi de furieux trem-

*) C'étoit la nuit du 29 au 30 septembre 1538.

blemens qui se succèdent avec rapidité; des abymes s'entr'ouvrent; des gouffres de feu lancent à une hauteur prodigieuse des tourbillons de flamme, de cendres et de fumée; la mer recule du rivage; tout offre l'image de la destruction et de la mort; enfin, au moment où la nature est au plus fort de son courroux, cette montagne s'élève subitement, et fait disparoître le *lac Lucrin* et le bourg de *Tripergole* qui restent engloutis sous la nouvelle montagne. On voit encore sous les eaux, les ruines et les décombres de ce bourg. Au milieu du crater, on a bâti une métairie. Cette terrible métamorphose se fit dans l'espace de vingt-quatre heures.

Après une marche assez longue parmi des campagnes dont l'aspect effraye et charme tour-à-tour, un riant vallon nous a menés par mille détours aux rives de l'Averne, ce lac funeste, dont les eaux vont se perdre dans l'Achéron qui en est voisin. Il est environné de montagnes couvertes de sombres bocages. Ses eaux froides et limpides sont bleuâtres et obscures. Son rivage, quoique semé de fleurs, fait

naître de sérieuses pensées. Saisie d'une sainte horreur, j'ai cherché l'arbre du *rameau d'or* *) pour pénétrer dans le séjour des ombres, mais *la forêt sacrée* où naissoit cet arbre précieux, n'existe plus. On va aujourd'hui aux enfers avec moins de cérémonie. Je suis donc entrée dans le temple consacré aux dieux infernaux, qui est sur les bords de l'*Averne;* j'ai approché de l'autel, et au lieu de leur sacrifier *une jeune brebis noire et une génisse stérile,* j'ai offert des fleurs au dieu de la curiosité; et j'ai continué ma marche le long du rivage de l'Averne, où j'ai enfin trouvé la grotte de la Sibylle, cet antre ténébreux par où l'on descend dans le redoutable empire. J'y suis entrée avec un courage, une assurance au dessus d'une simple mortelle. Deux hommes noirs, une torche à la main, me devançoient; on les eût pris pour des esprits infernaux me frayant la route du *Ténare.* Je marchois en silence dans cette grotte obscure et profonde. En approchant du sanctuaire, une terreur secrète s'est

*) Ceci fait allusion à la descente d'Enée aux enfers, précédée par un sacrifice solennel sur les bords de l'Averne.

emparée de moi; il m'a semblé entendre la voix de la Sibylle me crier: *Arrête, arrête profane! que viens-tu faire en ces lieux?* Cette voix, ces accens m'ont rendue immobile. Je suis sortie en lui promettant de différer mon voyage aux enfers; bien fâchée pourtant de revenir sur mes pas; car on y trouve, dit-on, fort bonne compagnie.

LETTRE LXII.

Au même.

De Bayes, 22 mars.

Je vous ai quitté aux portes des enfers où la curiosité alloit m'entraîner; mais plus heureuse qu'Eurydice, je vous devance à Bayes. En laissant l'Averne nous nous sommes rembarqués pour suivre la côte qui m'offroit un tableau pathétique, où je voyois tout le néant de l'orgueil humain.

Je rêvois profondément dans ma barque en contemplant ce rivage; j'avois devant moi la ville de Baye, cette ville fameuse par son luxe, ses plaisirs et sa licence, et dont l'air empoisonnoit la vertu. Elle s'élevoit, autour de la mer, jusqu'au sommet des montagnes; on en distingue encore toute la forme; ses restes sont suspendus sur les rochers au dessus des eaux.

Peu loin du rivage, on aperçoit, dans la mer, une rue ou chemin pavé en larges pierres, se dirigeant vers *Misène*, des fragmens de mosaïque, des colonnes et des chapitaux renversés. Quelques-unes de

ces ruines sortent du sein des eaux, comme pour effrayer l'orgueil et les tyrans.

Nous avons abordé à *Tritoli* sur la côte de Bayes, lieux fameux par les attentats de *Néron*. Là, au bord de ce rivage, sont les ruines menaçantes de son palais, de ce palais séjour du crime. C'est sur ces bords que le monstre, après une feinte réconciliation avec sa mère, et les adieux les plus tendres, la conduisit dans le perfide vaisseau qui, en s'entr'ouvrant, devoit l'engloutir au sein des flots. Mon ame se glaçoit d'horreur et d'effroi: mon esprit s'obscurcissoit sur ces bords odieux et funestes, où je voyois autour de moi la scène vivante d'un si horrible forfait.

Au bas de la montagne sur laquelle s'élevoit ce palais, sont des grottes taillées dans le sein même de cette montagne. Ce sont sans doute les bains qu'avoit Néron sur cette côte; ils sont composés de plusieurs petites étuves et galeries voûtées. La chaleur y est si forte que les torches s'y éteignent et s'y fondent tout de suite; et l'eau y est à un tel degré de chaleur, qu'à travers les bouillons, il en sort des traits

de feu. Je me suis avisée de vouloir pénétrer dans ces étuves. Au premier pas, j'ai été couverte de sueur; et en avançant, j'ai failli étouffer. Il faut se déshabiller, et marcher à quatre pattes pour pouvoir pénétrer jusques aux sources bouillantes; laissons marcher ainsi les Campaniens modernes.

Le petit golfe de Bayes qui suit, offre le coup-d'œil le plus pittoresque; le vert côteau qui l'environne, le vallon et les bords de la mer sont couverts de ruines imposantes. On y voit celles des palais de *César*, de *Pompée*, de *Sylla*, de *Marius* et de *Pison*. C'est dans celui-ci que, lors de la conjuration d'Epicharis, il avoit été résolu de tuer Néron qui venoit à Bayes prendre les bains sans gardes et sans cortége.

Au bas du vallon, presque au bord de la mer, il y a trois temples dédiés à *Diane*, à *Mercure* et à *Vénus*. Ce dernier fut consacré par César à *Venus Genitrix*. On y voit en bas-relief de petits Amours qui se caressent; on diroit que les plaisirs ne peuvent consentir à quitter ce rivage.

Toutes ces ruines sont entremélées de beaux arbustes couronnés de fleurs.

J'ai poussé un peu loin la curiosité; je me suis fait porter par un lazzarone, à travers les marais et les décombres qui sont entre la mer et ces temples, pour en aller voir l'intérieur. J'ai été la plus courageuse ou la plus curieuse de ceux qui étoient avec moi; car ils sont restés spectateurs sur le rivage, sans oser aller plus loin. Je mourois de rire de tout ce que me disoit mon lazzarone pour me rassurer. A chaque instant il me crioit: *Coraggio, non abbia paura, non ce pericolo, rispondo di tutto, prega san Gennaro prottettore delle donne.* Mais les ruines chancelantes qui pendoient sur ma tête étoient plus éloquentes que lui.

Après avoir jeté un dernier regard sur les restes des palais qu'habitèrent tant de tyrans fameux, restes informes devenus le jouet des ondes qui les repoussent et les couvrent à leur gré; après quelques réflexions inspirées par cet imposant spectacle, nous avons laissé le golfe de Bayes, doublé le cap, et sommes venus descendre à un petit port qui est au bas du village de *Bauli.*

Le tombeau d'Agrippine est au bord de ce rivage, dans la même position que l'indique Tacite. Ce monument d'un goût simple, est tel que devoit être un tombeau élevé par des esclaves tremblans en rendant ce triste devoir à leur maîtresse. L'intérieur est pourtant orné de bas-reliefs en stuc d'un goût précieux; on y aperçoit même encore quelques vestiges de peinture, et même de dorure. En le parcourant j'étois saisie de terreur; la lueur des torches qui en perçoit les ténèbres, y réfléchissoit une triste lumière qui redoubloit l'horreur du lieu.

Près de ce tombeau, est celui de l'orateur Hortense, encore plus dégradé. On voit, sur le rivage et dans la mer, les ruines de sa maison de campagne.

Le village de Bauli est sur une colline; les maisonnettes et les cabanes qui le composent sont bâties sur les ruines qui couvrent ces campagnes. Voulez-vous fouler celles de la forteresse du féroce Marius? montez sur celle de Bauli.

J'ai vu dans ces environs un vaste édi-

fice souterrain qu'on nomme ici la Piscine merveilleuse; elle l'est par sa magnificence et son entière conservation. C'est un réservoir construit par Agrippa lorsqu'il avoit le commandement des forces navales des Romains, dont la station étoit entre le cap de Misène et Bayes. Cet édifice a ce caractère de grandeur que les Romains imprimoient à tous leurs ouvrages.

LETTRE LXIII.

Au même.

Des champs Elysées, le 23 mars.

En côtoyant la mer au dessus du village de Bauli, je me suis trouvée dans un lieu solitaire, au milieu des tombeaux; j'en ai évoqué les ombres, pour m'apprendre le chemin des champs Elysées; mais leurs cendres froides et immobiles dans les urnes m'ont laissé errer solitairement autour de ces tombeaux. Ce chemin des ombres m'a menée au bord de l'*Achéron* que les profanes Napolitains appellent le *lac Fusaro*, ce fleuve redoutable dont les ondes troubles et agitées faisoient reculer les ombres. Là, j'ai cherché des yeux, j'ai appelé *Caron* pour me passer à l'autre bord; mais ce farouche et avare pilote n'a point paru. Je me suis donc acheminée le long de ce fatal rivage, où j'ai rencontré quelques ombres gémissantes;*) et suis enfin arrivée aux champs Elysées, situés sur la pente douce d'une colline qui s'étend jusqu'au bord de la mer, lieu charmant, antique

*) De pauvres bergers de ces environs.

séjour des ombres heureuses. Un ciel pur et sans nuages, un printemps continuel est le climat naturel de cette agréable contrée. La terre y est sans cesse couverte de fleurs; et les oiseaux ne cessent d'y chanter; mais on n'y voit plus ces heureux bocages, ces prairies verdoyantes, ces bois de lauriers odorans, et encore moins les ombres fortunées qui habitoient ces délicieuses campagnes. Je n'ai vu, au lieu d'elles, autour de moi, que *la misère et les pâles maladies* *).

Je m'arrache malgré moi de ces champs fortunés, regrettant surtout de n'y avoir plus trouvé le fleuve sacré du *Léthé*, où j'aurois bien voulu boire.

*) Les habitans de ces contrées sont presque tous hydropiques à cause des lacs et des marais qui infectent l'air.

LETTRE LXIV.

Au même.

De Misène, le 24 mars.

Me voici sur le promontoire de Misène, ce fils d'Eole et compagnon d'Enée, qui trop habile dans l'art de sonner la trompette, paya de sa vie la témérité d'avoir défié les divinités de la mer. Triton oubliant qu'il étoit un dieu, fut jaloux de ce mortel, et le précipita dans les flots. Le superbe tombeau qu'Enée lui éleva sur cette montagne, lui laissa son nom, ainsi qu'à la ville qui y fut bâtie. Au lieu de l'antique Misène, on ne trouve dans la moderne qu'un triste et solitaire hameau. Les ruines de l'ancienne sont éparses sur le rivage. On y distingue celles d'un amphithéâtre où un fermier s'est logé, lui, ses vaches et ses chevaux; les corridors lui servent d'écurie. On y voit encore quelques débris de la magnifique maison de plaisance de *Lucullus*, où l'empereur Ti-

bère fut étouffé par ordre de Caligula son neveu. Mais pour le palais que les empereurs avoient à Misène, on n'en aperçoit aucun vestige.

J'ai cherché, et j'ai trouvé quelques restes de la maison de Pline l'ancien. Vous savez qu'il commandoit à Misène la flotte romaine lors de la fameuse éruption du Vésuve qui ensevelit *Herculanum* et *Pompeii*. Il s'embarqua au port, et partit au plus fort de l'incendie pour aller porter des secours aux villes et villages circonvoisins du Vésuve, affrontant la fureur des flots, la pluie de cendres et de feu, et conservant dans ce terrible danger assez de courage et de fermeté pour faire et dicter des observations savantes sur les divers phénomènes qu'il apercevoit. Victime de son dévouement, il fut étouffé au bord de la mer par la fumée sulfureuse: mort bien digne d'un si grand homme.

Sur ce promontoire, un superbe tableau s'offre à la vue. Le fond est une vaste mer environnée de divers paysages sur laquelle on voit flotter de petites îles.

Près de là, est la mer morte, cette mer que l'avide *Caron* traversoit sans cesse pour passer les ombres aux enfers. Sauvons-nous promptement; ne nous pressons pas d'augmenter le nombre de ces passagers.

LETTRE LXV.

Au même.

De Cumes, le 25 mars.

Avant de quitter ce rivage, j'ai voulu voir cette célébre colonie grecque où Enée aborda en entrant en Italie, et le rocher où Dédale fuyant à tire d'aile de l'île de Crète, vint d'un seul vol se reposer. On voit sur ces bords les débris du temple que sa reconnoissance avoit consacré à Apollon; c'est aussi la patrie de la Sibylle qui m'a fait tantôt un si mauvais accueil. Ce fut à Cumes que *Tarquin le superbe*, chassé si justement du trône, vint chercher un asyle et un tombeau; on en voit encore quelques pierres. *Pétrone* s'y fit ouvrir les veines après avoir écrit sa fameuse satyre.

Cette ville s'élevoit sur la colline, et s'étendoit en plaine sur les bords de la mer. Fameuse et libre long-temps par l'austérité de ses mœurs et la sagesse de ses lois, elle se corrompit ensuite par son luxe, eut des tyrans, et périt. On y entre encore par un arc de triomphe de

marbre, presque entièrement conservé. L'étendue de son enceinte et la majesté de ses ruines rappellent sa magnificence et le luxe de ses habitans.

En marchant au milieu de ces grandes ruines je me suis rappelé avec un peu d'orgueil pour mon sexe, cette héroïne qui ayant délivré Cumes du tyran qui l'avoit asservie, ne voulut d'autre récompense que le singulier honneur de porter sur son dos son cadavre sanglant dans toutes les rues de la ville, au milieu des acclamations qu'excitoit son héroïsme.

Que l'autre sexe, toujours orgueilleux et injuste à notre égard, nous refuse après ce trait le courage et l'élévation de l'ame! Sexe foible et timide qu'enchaîne sans cesse l'orgueil de celui qui veut te dominer, quand rempliras-tu le vœu de la nature en donnant à ton ame, à ton génie, toute leur force et leur étendue? Foule avec un noble orgueil le préjugé ridicule et barbare, qui, pour t'asservir, te dérobe pour ainsi dire à toi-même, et rends grâce à l'auteur de la nature, qui en te chargeant des emplois les plus touchans, les plus sacrés, te départit le plus beau rôle. Il

donna, il est vrai, la force physique à l'homme; mais ta sensibilité, ta douceur, ta délicatesse et tes grâces ont un empire bien plus puissant. Et l'on peut dire que si dans l'ordre physique l'homme joue le premier rôle, il t'appartient dans le moral.

Soyez assez généreux, assez juste pour ne pas m'en vouloir de ce que je vous dis-là en l'honneur des femmes. Le génie doit être dépouillé des préjugés et des petites passions qu'enfante la vanité: vous savez d'ailleurs qu'il n'est d'aucun sexe.

LETTRE LXVI.

Au même.

Du Pausilype, le 26 mars.

Peut-être auriez-vous sur le cœur ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre en faveur de mon sexe au détriment du vôtre. Eh bien! pour me réconcilier avec vous, je vais vous conduire à deux tombeaux que nous trouverons sur nos pas en retournant à Naples: ce sont ceux de Virgile et de Sannazar. Le tombeau de celui-ci est dans une église élevée sur les ruines de sa maison, dont la situation au bord de la mer étoit ravissante; il est placé derrière le maître - autel. Ce monument d'une forme élégante est en marbre blanc. Sur une urne sépulcrale s'élève le buste du poëte couronné de laurier; deux génies en pleurs l'accompagnent, et lui font hommage de guirlandes de cyprès. Apollon et Minerve ne l'ont point abandonné, et sont près de lui de chaque côté du tombeau. Plaisante supercherie! la superstition ne s'est-elle pas avisée d'écrire à leurs pieds les noms de David et de Judith?

Au dessus de l'urne est un bas-relief où l'on voit Neptune, Apollon, Pan et les autres divinités qu'invoquoit Sannazar. La voûte représente le Parnasse; on y voit Pégase et la Renommée qui pose une couronne sur la tête du poëte. Quelque jour il vous en arrivera autant.

Peu loin de cette église, sur le penchant du Pausilype, est le tombeau de Virgile; un sentier couvert de ronces et d'épines est l'avenue de ce trésor; des paysans à demi sauvages m'y ont conduite. Ces cendres augustes reposent dans un monument barbare; la nature a vengé le génie; de ces cendres naquit un laurier qui ombrage cet humble tombeau.

LETTRE LXVII.

Au même.

De Pompeii, le 12 avril, dans un hermitage au pied du Vésuve.

Vous avez vu les ravages des volcans de Pouzzolo; venez voir ceux du Vésuve. Je suis arrivée au pied de ce volcan; mais l'aspect d'une nature expirante, l'image de ses convulsions, les traces de ses fureurs, tout a arrêté ma curiosité. Qu'aurois-je vu? qu'aurois-je peint? Une femme a bien mauvaise grâce à peindre la nature en courroux. J'ai donc laissé-là le Vésuve pour aller voir ses destructions dans la ville de Pompeii, située sur le penchant de ce mont; position qui prouve que l'instinct des animaux est bien plus utile à leur conservation que ne l'est la raison à la nôtre, puisque cet instinct leur fait fuir des dangers dont la raison ne nous préserve point.

Je n'ai vu qu'une petite partie de cette ville; le reste n'est point encore découvert; l'esprit napolitain n'est pas cu-

rieux; et les fouilles se font avec si peu d'ordre et tant de négligence, que cela fait pitié aux amateurs de la belle antiquité.

On arrive d'abord au quartier des soldats, qui est à-peu-près dans son entier. C'est une grande arène d'un carré long entouré d'une colonnade, communiquant à de petites loges qui existent encore à l'entour: il y avoit deux étages à cet édifice; les loges du second aboutissoient à une galerie suspendue. Toutes ces pièces sont revêtues en stuc et pavées en mosaïque. On y voit un grand logement qui devoit être celui du commandant. On a trouvé dans ce quartier militaire des choses singulières: plusieurs squelettes d'hommes et de chevaux; l'un de ces chevaux chargé d'effets précieux; quantité d'armures; un casque sur lequel est gravé le siége de Troye parfaitement représenté; une trompette d'airain d'une structure très-curieuse: six flûtes d'ivoire jointes à la partie inférieure, communiquent à la même embouchure; Ces flûtes ne sont point percées, et sont de diverse grosseur; Leurs différens sons réunis à celui de la

trompette devoient rendre l'effet de cet instrument éclatant, terrible et propre à exciter la fureur des combats; on y voit encore la chaîne de bronze qui servoit à la porter.

En découvrant les prisons, on y a vu les prisonniers aux fers. Ne diroit-on pas que la vengeance et la haine des hommes s'étend au delà même de la vie?

Le théâtre de Pompeii, dont il ne reste que quelques vestiges, communiquoit à ce quartier militaire, dont la colonnade semble lui avoir servi de péristile.

Près de là sont les remparts. Il y reste eucore une petite maison à trois étages avec une terrasse. En y entrant j'ai été frappée par un objet bien pathétique: une victime de la catastrophe étoit couchée à côté d'un bain, sur un monceau de cendres, dans l'attitude d'une personne tombée à la renverse. Quel tableau! mon ame ne pouvoit s'en détacher. Tout près de cette maison, sur le penchant d'une colline, est un temple d'un style grec; on n'y voit plus qu'un autel et des chapi-

teaux renversés. Peu loin de là est celui d'Isis; on aperçoit dans sa forme cette légéreté, cette élégance que l'on admire dans les moindres édifices des anciens. Les colonnes qui subsistent, les débris des frises et de divers ornemens sont d'un goût exquis. On y sacrifioit à l'instant fatal de l'éruption, sans doute pour appaiser la colère céleste: le temple étoit orné, les autels préparés pour les sacrifices; Les prêtres revêtus d'une tunique blanche marchoient à l'autel, amenant les victimes; les vierges couronnées de fleurs portoient les offrandes à la déesse; A l'instant un déluge de feu et de cendres arrête ce pieux cortége, et fait disparoître l'idole, ses sacrificateurs, ses autels, son temple et la ville: ainsi se joua la nature du culte insensé que les hommes rendoient aux dieux.

On a trouvé sur l'autel les squelettes des victimes, les cendres, les charbons et tous les ustensiles nécessaires aux cérémonies du culte; comme vases pour l'eau lustrale, lampes, candélabres, sistres, instrumens des prêtres, des tables Isiaques,

la statue d'*Isis* en marbre blanc de style égyptien, tenant dans la main une espèce de clef, qu'on dit être celle des écluses du Nil. Pour nous, au lieu de sacrifices, nous y avons fait un dîner fort gai.

Adieu, demain je viendrai vous chercher dans ce temple.

LETTRE LXVIII.

Au même.

De Pompeii, le 13 avril.

Nous avons marché quelque temps pour nous rendre à la ville, à travers les campagnes qui la couvrent en partie. En voyant ces belles campagnes se former sur les cendres et les décombres de cette ville, tout le charme de la nature a disparu à mes yeux; les arbres fleuris n'étoient plus pour moi que de sombres cyprès; la rose, la violette, que des fleurs tristes et sauvages; le rossignol, la fauvette, que des oiseaux funèbres et de mauvais augure. Enfin, je ne voyois dans ces riantes campagnes qu'une terre désolée, punie par la nature.

On arrive à la ville, c'est-à-dire à ce qui en est découvert, par une place qui aboutit à une rue alignée, assez longue, peu large, et pavée de grandes pierres de lave, avec des trottoirs de chaque côté. Les maisons sont de si petite dimension qu'il m'a semblé voir une ville en minia-

ture. Elles subsistent presqu'en entier; la partie supérieure a seule croulé. La construction de la plupart de ces maisons consiste dans une cour, où règne un portique, soutenu par des colonnes, et qui introduit dans les pièces du rez-de-chaussée; elles sont parquetées de mosaïque; les plafonds en sont peints, ainsi que les murs ornés d'arabesques. Ces pièces très petites et presque toutes sans fenêtres, ne recevoient le jour que par la porte ou par une ouverture pratiquée au plafond. Quelques-unes de ces maisons ont des bains et des étuves, petites rotondes également ornées de peintures.

Au bout de cette rue est une grande porte qui devoit être une des entrées principales de la ville, et qui semble avoir été décorée, comme l'indiquent les fragmens qui sont à terre: on y voit deux bancs demi-circulaires. Sur l'un on lit cette inscription que je vous traduis: *c'est ici le lieu de la sépulture de la prêtresse Memmia, qui lui fut accordée et à sa famille par un décret des décurions.*

Près de là est ce tombeau; il est de

forme ronde, décoré de colonnes et de statues de marbre. Les débris de sa magnificence renversés au pied de ce monument, semblent défier la mort, et lui dire que le temps aussi puissant et aussi inexorable qu'elle, sait détruire ses temples et ses autels. Au centre de l'enceinte qui renferme ce tombeau est l'endroit où l'on brûloit les corps. On voit à l'entour les niches dans lesquelles on plaçoit les urnes cinéraires. En face du tombeau plusieurs figures sortent de terre, et apparoissent sur un mur; les traits de leurs visages expriment les différens caractères et degrés du désespoir. Cette idée fut sans doute enfantée par la douleur. Sur le même chemin, qui est la voie Appienne, on trouve une maison de campagne qui devoit appartenir à quelque personnage distingué. Un péristile élégant, une cour environnée de colonnes, des bains joliment décorés, l'enceinte d'un jardin où l'on voit çà et là des débris précieux; enfin un air de magnificence que le temps n'a point effacé; tout y annonce le rang du maître.

Il y a dans cette maison un vaste sou-

terrain, espèce de galerie voûtée qui règne autour de l'édifice. Tout le long du mur, de chaque côté, sont de grands vases d'argile, enterrés presque en entier dans les cendres et les ponces.

Au bas de l'escalier de ce souterrain, on a trouvé dans un coin à côté de la porte, vingt-sept squelettes de femmes tapies et entassées les unes sur les autres. L'empreinte et la forme de leurs corps et de leurs vêtemens se voient moulées dans les cendres qui les enveloppèrent à l'instant de la catastrophe. Je vous ai montré les vestiges d'une d'elles dans le muséum de Portici. Sans doute que dans cette journée d'horreur, ces tristes victimes se réfugièrent dans ce souterrain pour s'y mettre à l'abri de la pluie de feu et de cendres que vomissoit le volcan; mais l'éruption fut si soudaine, si terrible, qu'au lieu de sauver leur vie, elles y trouvèrent une mort déplorable.

Je ne sais quel sentiment, en parcourant cette ville, m'y retenoit à mon insçu. La sensibilité est une grande ma-

gicienne! elle rapproche les temps les plus éloignés, et fait voir et sentir dans l'instant présent les événemens cachés dans la nuit des siècles.

Si vous voulez faire d'autres découvertes dans Pompeii, descendez dans les abymes; l'amitié, vous le savez, me donnera assez de courage pour vous y suivre.

LETTRE LXIX.

Au même.

De Pompeii, le 14 avril

Dieux! quel spectacle, en découvrant Pompeii, a du frapper l'ame et les sens! Plusieurs squelettes conservoient encore la forme et les attitudes de la vie. Les uns sortoient précipitamment de leurs maisons; les autres y entroient; celui-ci tenoit une clef à la main pour ouvrir la porte; celui-là, un sac où étoient de l'argent, des médailles et des camées; on en a trouvé dans la posture de l'épouvante.

Quelle étonnante, quelle sublime tragédie, si on avoit pu la conserver sans la décomposer, et la voir toute entière dans le lieu même de la scène, à l'instant, pour ainsi dire, de l'action, et dans la même attitude où l'avoit laissée la catastrophe! La résurrection de cette ville eût été alors un tableau frappant et terrible des vicissitudes humaines, et un monument d'instruction et d'effroi pour la postérité, plus éloquent mille fois que les froides maximes de sagesse des philosophes de nos jours.

Savez-vous bien que j'ai pris une sérieuse passion pour les choses qui n'existent plus? Elles me font sentir tout le néant de ce qui existe. Qu'il seroit beau, qu'il seroit glorieux, en voyant les destructions de la nature, d'anéantir, par l'esprit et la raison, toutes les folies des hommes, leur vaine ambition, leur fausse grandeur, leurs préjugés ridicules, et surtout les vices qui déshonorent leur espèce; enfin, de ne conserver d'eux que la vertu, la raison et le génie! Si cela arrivoit, vous devriez être bien tranquille sur votre entière conservation.

LETTRE LXX.

Au même.

De Portici, le 16 avril.

En revenant de Pompeii, j'ai trouvé Herculanum sur mon chemin; mais je ne puis vous décrire que ma terreur et l'espèce de métamorphose qui s'est faite en moi dans cette ville disparue. En y allant, on a donné à chacun de nous une bougie; des torches nous devançoient, et nous sommes descendus sous des voûtes noires et humides, dans ces souterrains lugubres, à la triste lueur des flambeaux, comme des ombres égarées. En entrant dans cette ville souterraine, il m'a semblé sortir de la nature et changer d'existence. Une terreur soudaine s'est emparée de mes sens. Je ne voyois plus, de la même manière; toutes mes sensations étoient nouvelles. Je me trouvois dans une ville qui n'est plus, où tout ce qui m'environnoit m'offroit l'image effrayante de sa catastrophe. Le lugubre du lieu, l'air funeste qu'on y respire, les flambeaux pâlissans dans cette atmosphère antique,

chargée de noires vapeurs; la mort qui y parle à chaque pas; l'image du néant, plus terrible encore; un saisissement d'effroi, un sentiment profond de pitié qui me rendoit le désastre de cette ville si présent, qu'il me sembloit à peine y échapper: toutes ces sensations inconnues, tous ces sentimens confus et divers, inspirés par le cœur et l'imagination, jetoient mon ame dans un désordre, une épouvante que ma raison ne pouvoit dissiper; elle n'étoit pour moi qu'une foible lumière. Je n'ai pu résister plus long-temps à cette nouvelle et pénible existence; et j'ai quitté les abymes. Lorsque j'ai revu le ciel et la terre, que j'ai respiré l'air, il m'a semblé retrouver la nature et la vie.

Ce changement d'existence dans cette ville souterraine m'a fait penser que les lieux où nous nous trouvons, que les objets qui nous environnent et nous frappent, donnent souvent à notre ame toutes ces modifications diverses dont souvent nous cherchons la cause.

Pompeii ne fait qu'attrister mon ame, mais *Herculanum* l'atterre. Dans Pompeii, on voit briller le soleil; ce spectacle parle

au cœur, et lui dit: *tu es encore au sein de la nature.* Mais on croit en être sorti, en entrant dans Herculanum.

La magnificence de cette ville, les beaux-arts dont elle étoit ornée, tout atteste qu'elle fut une des plus belles de la Campanie. On n'y voit distinctement à présent que le théâtre grand, superbe, majestueux. Les colonnes, les statues de marbre et de bronze, les peintures qui le décoroient, parlent encore de sa magnificence dans le *museum Herculanum.* Sa forme est demi-circulaire, environnée de gradins en amphithéâtre; je l'ai parcouru dans la situation que je viens de vous peindre; la terreur dans l'ame de me trouver à cent pieds sous terre, faisant un pas en avant, un en arrière, et maudissant ma curiosité. J'avois le bras du chevalier P. . . . qui rioit de mon courage et de ma peur. En errant dans ce théâtre, je me le figurois en action, retentissant des applaudissemens de l'enthousiasme à l'instant même de la catastrophe; cette image me glaçoit d'épouvante et d'effroi, et la pitié devenoit en moi un sentiment énergique. Je ne sais pourquoi notre imagination se plait

a nous transporter dans des lieux où notre ame se trouve si mal: d'où vient une inconséquence si bizarre? seroit-elle dans la nature de notre être?

J'ai parcouru les galeries, les gradins, l'avant-scène, le parterre, l'orchestre, les chambres des acteurs; par tout je jetois un coup-d'œil, et fuyois avec précipitation: tout me faisoit peur, mon ombre même, et cependant vous connoissez mon courage. Tant il y a loin de la force de notre ame à la foiblesse de nos sens! En voici une preuve: étant sur le théâtre, j'ai vu en l'air quelque chose tomber sur ma tête; j'ai jeté un cri; c'étoit un sceau qui alloit chercher l'eau dans un puits qui est sous le théâtre; c'est en le creusant qu'on découvrit Herculanum.

Les cendres et les laves qui couvrent cette ville soutiennent celle de Portici; c'est pour l'empêcher de crouler qu'on a laissé là les fouilles, et recomblé les divers édifices qui avoient été découverts. Quel dommage! Renverser Portici, et faire sortir Herculanum de ses cendres, eût été une métamorphose digne du génie.

N'est-il pas singulier, quand on est

dans cette ville, d'en avoir une autre sur sa tête; d'en entendre le mouvement, le roulement des carrosses? de se trouver, pour ainsi dire, à dix-huit siècles d'ici, et d'exister entre le néant et la vie? C'est là que l'on devroit mener quelquefois les hommes pervers; et c'est le lieu où devroient penser et écrire les philosophes. Ne devroit-on pas y mener aussi les grands de la terre, et surtout ceux qui la gouvernent, pour leur faire voir la nullité de leur grandeur, et leur persuader qu'il n'y a de grand que la vertu, et qu'elle seule est impérissable?

Portici bâti sur le tombeau d'Herculanum, au bord du volcan qui la détruisit, en attestant l'aveuglement des hommes, devroit enfin leur persuader que cette raison dont ils sont si fiers, n'est qu'un fantôme d'orgueil. Adieu, je finis; car je n'ai plus que les idées de deux mille ans passés.

LETTRE LXXI.

Au même.

De Naples, le 17 mars.

Votre lettre vient de me prouver que les jouissances de l'ame peuvent calmer les douleurs du corps. Je l'ai reçue dans un moment où des pointes aux bouts des pieds et des mains me tenoient fort occupée de moi-même; car vous savez que, lorsque nous souffrons, nous sommes bien peu aimans, bien peu aimables, et que nous ne sentons vivement que l'amour de nous-mêmes, qui est le plus sot de tous les amours. Cependant votre lettre a tourné toute ma sensibilité vers vous. Vos inquiétudes, vos peines, vos sollicitudes, enfin l'intérêt que vous prenez à mes maux, m'ont fait sentir qu'il en est bien peu dans la vie qui n'ayent leur soulagement et leur consolation.

Nous allons partir, et quitter l'Italie. Ce pays est ce que je vous disois de Rome, un superbe mausolée. En l'admirant, l'ame s'attriste; on cherche en vain dans ce grand et bel édifice le génie qui pro-

duisoit des choses immortelles. Les beaux-arts sont les êtres animés de l'Italie moderne; c'est en eux que l'on trouve encore l'ame qui éternisa la gloire de cette nation; et dans ces statues, dans ces tableaux qui ont pris la place des hommes, on peut apercevoir ce que les hommes seroient encore si leur ame n'étoit pas en léthargie. Mais en contemplant ces prodiges, la raison gémit de voir ces belles contrées livrées au sommeil du génie et à un luxe qui n'atteint point son but.

Les philosophes anciens et modernes ont beau déclamer; ils ne me convertiront point en prêchant les privations, et en faisant l'éloge de la vie dure. Qu'ils affichent tant qu'ils voudront, la misère au sein des richesses, et vantent l'état sauvage au milieu des excès de la civilisation; je leur dirai sans cesse, qu'étant sortis de ce premier état selon eux plus analogue au bonheur, et pour lequel ils prétendent que la nature nous avoit faits, nous devenons plus misérables encore en nous privant de ce qui peut adoucir notre condition présente, et nous dédommager de tout ce que nous avons perdu en quittant l'état sau-

vage. Mais seroit-il bien vrai que la nature nous y eût destinés? Ne seroit-elle point par là en contradiction avec elle-même? Car pourquoi auroit-elle donné à l'homme des facultés qui ne sont relatives qu'à l'état social; cette intelligence par exemple qui le fait planer au dessus de tous les êtres, l'instinct, le désir, et les moyens de se perfectionner? Seroit-ce pour ne faire aucun usage de ces dons précieux, et pour le confondre avec la brute dont l'homme sauvage est si près? Non, reconnoissons mieux les intentions de la nature qui, en nous donnant le génie, son plus bel ouvrage, a voulu nous distinguer de tous les êtres. Laissons donc à la sombre philosophie son humeur, et tâchons d'aller à la perfection sans devenir malheureux. Jouissons des productions de la nature et de l'art au lieu de les rendre inutiles. Fuyons les pays où l'une abandonnée à elle-même se dégrade chaque jour, où l'autre n'a produit que des merveilles inutiles au bonheur des hommes, et où il y a tous les maux qu'engendre la civilisation, sans aucun des avantages qu'elle procure. Courons donc dans les pays où l'art et la na-

ture s'unissent de concert pour le bonheur du genre humain, et où les lumières en éclairant la raison, *) enseignent à l'homme le chemin du bonheur.

Vous devinez bien que ces réflexions vont nous conduire en France. Paris pourtant me fait peur; je me perds en idée dans son immensité; et au sein d'un million d'êtres vivans, je me trouve dans un désert. Cette isolation, cette espèce de néant de moi-même attriste d'avance mon ame, et fait mourir ma sensibilité. Mes vœux seroient pour la vie champêtre; si le bonheur est sur la terre, c'est là qu'il habite. Le spectacle de la nature nous rapproche de nous-mêmes; elle ne peut nous tromper ni nous égarer; ses prestiges mêmes ne nous éloignent jamais de la vérité et de la vertu, lorsqu'ils passent dans une ame droite et pure. Ainsi un séjour champêtre où l'art en faisant sourire la nature, lui feroit perdre un peu de sa sévérité, rempliroit mes vœux; là, sous un

*) Depuis que cette lettre est écrite, les hommes ont prouvé que l'excès et l'abus des lumières peuvent obscurcir la raison, au point d'amener l'homme à se perdre avec elle.

beau ciel, je philosopherois sans humeur et sans privations; et si vous veniez quelquefois partager notre solitude, nous goûterions alors tous les plaisirs des sages.

P. S. Mon mari vous dit mille choses affectueuses. Toute son ame et ses pensées sont fixées depuis quelque temps sur un être bizarre et fantasque; c'est la Fortune, qui fait sans cesse des martyrs, et jamais des bienheureux. Cette aveugle divinité qui se joue ainsi de tout le monde, mérite-t-elle les caresses qu'on lui fait, les honneurs qu'on lui rend? mérite-t-elle surtout le titre de déesse, elle qui a tous les travers de l'humanité?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.





Biblioteka Jagiellońska
stdr0023314

